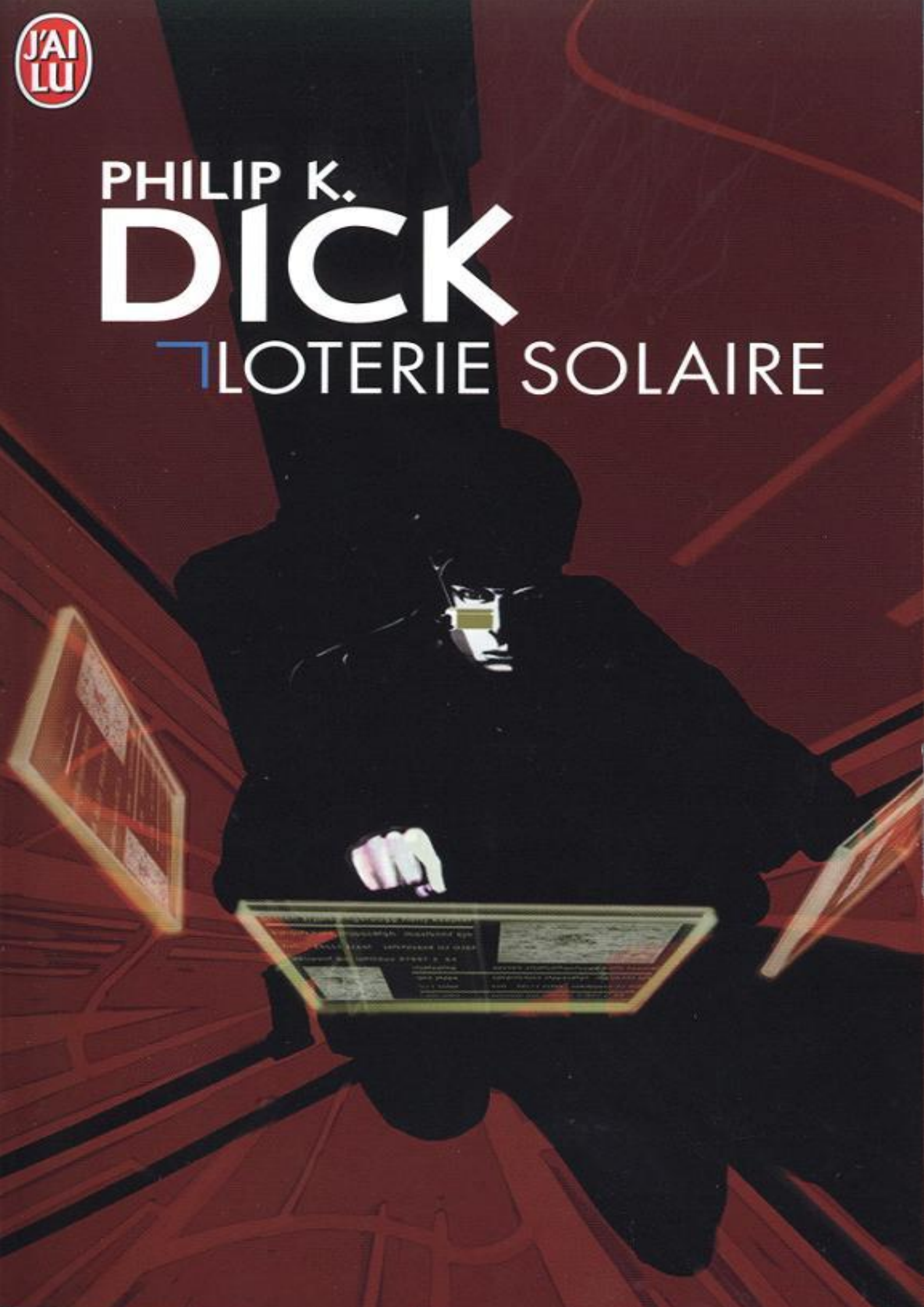




PHILIP K.
DICK

LOTTERIE SOLAIRE



PHILIP K. DICK

LOTÉRIE SOLAIRE

traduit de l'américain par Franck Straschitz



[Rev 2, 29/05/2011]

J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
SOLAR LOTTERY

© Ace Books, Inc., 1955
Pour la traduction française :
© Éditions Opta, 1968

« ... Une bonne stratégie nécessite l'utilisation du principe du « minimax », c'est-à-dire une politique fondée sur la possibilité d'une série de chances hautement variables, adoptée en tenant compte que l'ennemi pourra découvrir votre jeu. Mais, pour qu'il ne puisse pas le découvrir, on brouille le jeu en rendant la stratégie indéterminée, à l'aide de jeux de hasard... »

*La stratégie au poker, dans les affaires et la guerre.
John McDonald (W.W. Norton & Co., 1953).*

Il y eut des augures. Dans les premiers jours de mai 2203, les informatrices rapportèrent le passage d'un vol de corneilles blanches au-dessus de la Suède. Une série d'incendies inexplicables détruisit à moitié la Colline Oiseau-Lyre, un des principaux pivots industriels du système. Une pluie de petites pierres rondes s'abattit sur un camp de travail martien. À Batavia, Directoire de la Fédération des Neuf Planètes, naquit un veau à deux têtes : signe certain qu'un événement d'une incroyable importance se préparait.

Les interprétations ne manquaient pas : la spéculation sur la signification des événements naturels était un passe-temps favori. Chacun conjecturait, consultait, débattait de la bouteille – instrument socialisé du hasard. Les diseurs de bonne aventure du Directoire étaient pris des semaines à l'avance.

Mais ce qui est augure pour les uns est épreuve pour les autres. En réaction à la catastrophe limitée qu'elle avait connue, la Colline Oiseau-Lyre provoqua une catastrophe totale pour cinquante pour cent de ses employés classifiés. Les serments d'allégeance furent dissous et nombre de chercheurs et techniciens furent jetés à la rue. La plupart sombrèrent à jamais dans l'immense masse des non-classés. Mais pas tous. Livrés à eux-mêmes, ils constituèrent un nouveau symptôme de l'imminence d'un événement grave.

Ted Benteley saisit son avis de licenciement d'un geste vif dès qu'il l'eut aperçu. Tout en se dirigeant vers son bureau, il le déchira tranquillement en petits morceaux qu'il jeta dans la fente réceptrice d'une boîte à papier. Sa réaction avait été aussi violente qu'immédiate. Elle différait de celle des autres par un aspect fondamental : il était heureux de ne plus être lié par son serment. Depuis treize ans, il avait en vain utilisé de tous les stratagèmes légaux pour rompre avec Oiseau-Lyre.

Il verrouilla la porte de son bureau et éteignit l'écran ipvic. Sa pensée travaillait rapidement. Il ne lui fallut qu'une heure pour mettre sur pied un plan d'action d'une revigorante simplicité.

À midi, le département du personnel lui rendit sa carte de pouvoir, comme il était de rigueur lorsque le serment était rompu par la hiérarchie. Cela lui faisait drôle de la revoir après tant d'années. Il la tint gauchement entre les doigts avant de la mettre dans son portefeuille. Elle représentait sa chance sur six milliards à la grande loterie, une fragile possibilité d'accéder, par une imprévisible saute de la bouteille, à la position de classe Un. Politiquement parlant, cela le ramenait trente-trois ans en arrière – la carte était codée à la naissance.

À 2 h 30, il rompit ses derniers liens avec Oiseau-Lyre ; ils étaient de toute façon mineurs. À 4 heures, il avait liquidé ses biens selon une procédure d'urgence qui lui coûta un important pourcentage de perte, et acheté un billet de première dans un transport public. Il quitta l'Europe avant la tombée de la nuit, en direction de la capitale de l'Empire Indonésien.

À Batavia, il loua une chambre bon marché dans une pension et défit ses bagages. Le restant de ses possessions était encore en France. S'il réussissait, il pourrait se les faire envoyer. Dans le cas contraire, il n'en aurait plus besoin. Chose curieuse, sa chambre donnait sur les bâtiments du Directoire. Des essaims de gens, pareils à des mouches tropicales, entraient et sortaient par ses multiples issues. Sur terre, sur mer et dans le ciel, tous les chemins menaient à Batavia.

Ses fonds ne lui permettaient qu'une attente limitée. Après, il lui faudrait agir. Il emprunta une visionneuse et des brassées de bandes à la Bibliothèque d'Information Publique. Pendant des jours, il absorba des informations relatives à toutes les phases de la biochimie, sujet qui lui avait valu sa classification initiale. Il bâchait comme un enragé, sans perdre de vue un fait primordial : les demandes d'allégeance professionnelle auprès du Meneur de Jeu n'étaient examinées qu'une seule fois ; si l'on ratait, c'était fini.

Il comptait mettre tout ce qu'il avait dans ce premier essai. Il était libéré du système des Collines et bien décidé à ne pas y revenir.

Les cinq jours suivants, il fuma cigarette sur cigarette, fit le tour de sa chambre un nombre incalculable de fois, puis finit par chercher dans les pages jaunes de l'annuaire ipvic les adresses des agences de filles. Son agence favorite avait un bureau près de là ; il téléphona et, moins d'une heure après, la plupart de ses problèmes psychologiques avaient disparu. Entre la blonde élancée que l'agence lui avait envoyée et le bar à cocktails du coin, il réussit à durer vingt-quatre heures de plus. Mais c'était la fin. Il fallait agir – maintenant ou jamais.

Quand il se leva, ce matin-là, un frisson glacial le parcourut. Le Meneur de Jeu Verrick embauchait selon le principe fondamental du Minimax : apparemment, le hasard présidait à la répartition des serments d'allégeance. En six jours, Benteley n'avait pas réussi à détecter un système quelconque, ni le facteur – s'il y en avait un – qui déterminait le succès. Ruisselant de sueur, il prit une douche rapide... et recommença à transpirer. En dépit de ses efforts acharnés, il n'avait rien appris. Il allait en aveugle. Il se rasa, s'habilla, paya Lori, la fille blonde, et la renvoya à l'agence.

La solitude et la peur le frappèrent de plein fouet. Il rendit sa chambre, mit sa valise en sécurité et, pour plus de sûreté, s'acheta une seconde amulette. Dans un lavabo public, il la mit sous sa chemise et glissa une pièce dans le distributeur de phénobarb. Le sédatif le calma un peu ; il fit signe à un taxi-robot.

— Au Directoire Principal, dit-il au chauffeur. Et prenez votre temps.

— Bien, monsieur ou madame, dit le robot MacMillan. À vos ordres. (Chez les MacMillan, le sens de la discrimination n'était pas très élaboré.)

Le taxi filait par-dessus les toits et l'air printanier et chaud s'y engouffrait par rafales. Benteley n'avait d'yeux que pour l'imposant ensemble de bâtiments vers lequel ils se dirigeaient. Il avait attendu juste le temps qu'il fallait. Ses épreuves écrites avaient été introduites la veille au soir. En ce moment même

elles devaient apparaître sur le bureau du premier vérificateur dans l'interminable chaîne des fonctionnaires du Directoire.

— Nous y voilà, monsieur ou madame.

Le taxi-robot s'était immobilisé, la porte s'était ouverte. Benteley paya et sortit.

La tension qui s'accumulait depuis des semaines avait atteint son point culminant. Hommes et femmes allaient et venaient dans un brouhaha excité. Des colporteurs vendaient des « méthodes » bon marché permettant de prédire les sautes imprévisibles de la bouteille et de battre ainsi le jeu du Minimax. Mais la foule affairée les ignorait : celui qui aurait inventé un système de prédiction efficace l'aurait utilisé pour lui-même, et non vendu.

Benteley s'arrêta sur la grande artère à piétons pour allumer une cigarette. Non, ses mains ne tremblaient pas vraiment. Il glissa sa serviette sous le bras, mit les mains dans les poches et se dirigea lentement vers le hall d'examen. Il passa sous l'arche de contrôle. Dans un mois, il aurait peut-être prêté serment au Directoire... Il regarda l'arche avec espoir et toucha une des amulettes, sous sa chemise.

— Ted, dit une petite voix pressante. Attends.

Il s'immobilisa. Les seins ballottant, Lori se frayait un passage à travers la foule. Elle l'atteignit, hors d'haleine.

— Je savais que je te trouverais ici, lui dit-elle. J'ai quelque chose pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Benteley un peu sèchement.

Il était conscient de la présence du Corps des TP du Directoire et n'avait aucune envie de livrer ses pensées intimes à quatre-vingts télépathes mourant d'ennui.

— Tiens.

Lori lui passa quelque chose autour du cou. Quelques personnes sourirent avec attendrissement. C'était une amulette.

Benteley l'examina. Elle avait dû coûter cher. Il n'avait pas prévu cette rencontre avec Lori.

— Tu crois que cela me servira ?

— Je l'espère. (Elle toucha son bras du bout des doigts.) Merci d'avoir été si gentil. Tu m'as renvoyée avant que j'aie pu te le dire. (Son ton devint plaintif.) Tu crois que tu as une

chance ? Dis donc ! Si tu es pris, tu vas sans doute rester à Batavia !

— Les TP de Verrick te sondent, en ce moment, répondit Benteley avec irritation. Ils sont partout.

— Ça m'est égal, dit Lori. Une fille comme moi n'a rien à cacher.

Benteley restait tendu :

— Je n'aime pas cela. C'est la première fois que j'ai affaire à eux. (Il haussa les épaules.) Enfin ! Si je reste ici, il faudra bien que je m'y habitue.

Il s'avança vers le bureau central, cartes de pouvoir et d'identité à la main. La queue avançait rapidement. Bientôt, un fonctionnaire MacMillan lui prit les cartes et dévora leur contenu, avant de déclarer d'un ton maussade :

— Très bien, Ted Benteley. Vous pouvez entrer.

— Je pense qu'on se reverra, dit Lori tristement. Si tu restes par ici...

Benteley écrasa son mégot et se dirigea vers l'accès aux bureaux intérieurs.

— Je passerai te voir, dit-il à la fille, à peine conscient de sa présence.

Tenant fermement sa serviette, il franchit plusieurs rangées de gens qui attendaient et entra rapidement. La porte se referma aussitôt derrière lui. Il était entré. C'était le début.

Un homme d'une cinquantaine d'années, petit, avec des lunettes cerclées d'acier et une fine moustache cirée, le regardait fixement :

— Vous êtes Benteley, n'est-ce pas ?

— C'est exact, dit-il. Je suis venu voir le Meneur de Jeu Verrick.

— Pourquoi ?

— Je cherche un poste de classe 8-8.

Une fille entra abruptement dans le bureau. Ignorant Benteley, elle dit d'une voix rapide :

— Bon, c'est terminé. (Elle porta la main à sa tempe.) Vous voyez ? Êtes-vous satisfait, maintenant ?

— Ne me blâmez pas, dit le petit homme. C'est la loi.

— La loi !

La fille s'assit sur le bureau et rejeta ses cheveux roux en arrière. Elle prit une cigarette et l'alluma avec des gestes nerveux et saccadés :

— Fichons le camp d'ici, Peter. Il ne reste rien d'important.

— Vous savez bien que je reste.

— Vous êtes un idiot.

Elle se retourna à demi, se rendant soudain compte de la présence de Benteley. Ses yeux verts manifestèrent une surprise intéressée :

— Qui êtes-vous ?

— Vous feriez sans doute mieux de revenir une autre fois, dit le petit homme à Benteley. Ce n'est pas exactement le...

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour faire demi-tour. Où est Verrick ?

La fille le considéra avec intérêt :

— Vous voulez voir Reese ? Que vendez-vous ?

— Je suis biochimiste, répondit Benteley, furieux. Je cherche un poste de classe 8-8.

Ses lèvres rouges esquissèrent un sourire amusé :

— Vraiment ? C'est intéressant... (Elle haussa ses épaules nues.) Fais-lui prêter serment, Peter.

Le petit homme hésita. Il finit par lui tendre la main :

— Je suis Peter Wakeman. Et voici Eleanor Stevens, secrétaire privée de Verrick.

Benteley ne s'était pas attendu à cela. Dans le silence qui suivit, tous trois s'évaluèrent du regard.

— Le MacMillan l'a laissé entrer, dit Wakeman. Un appel général a été lancé pour des 8-8, mais je ne pense pas que Verrick ait encore besoin de biochimistes.

— Qu'en savez-vous ? demanda Eleanor Stevens. Cela ne vous regarde pas, d'ailleurs. Vous n'êtes pas du personnel.

— J'utilise mon sens commun, dit Wakeman en se mettant délibérément entre la fille et Benteley. Désolé, lui dit-il. Vous perdez votre temps ici. Allez aux bureaux d'embauche de la Colline. Ils ont toujours besoin de biochimistes.

— Je sais. J'ai travaillé pour le système des Collines depuis l'âge de seize ans.

— Que faites-vous ici, alors ? demanda Eleanor.

— Oiseau-Lyre m’a lâché.

— Passez à Soong.

— Non, dit Benteley en élevant la voix. Je ne veux plus entendre parler des Collines.

— Pourquoi ? demanda Wakeman.

— Les Collines sont corrompues. Le système s’effrite. Tout va au plus offrant...

— Bah ! fit Wakeman. Qu’est-ce que cela peut bien vous faire ? Vous avez votre travail : voilà à quoi vous êtes censé penser.

— Bien sûr, on me paie mon temps, mon habileté et ma loyauté. Je dispose d’un beau labo et d’un équipement qui a coûté plus que ce que je gagnerai durant toute ma vie. J’ai une garantie de statut et une protection totale. Mais je me demande à quoi sert mon travail en fin de compte. Ce qu’on en fait. Où il disparaît.

— Et où disparaît-il ? demanda Eleanor.

— Dans le néant. Il ne sert à rien, à personne.

— Et à qui devrait-il servir ?

Benteley eut du mal à trouver une réponse :

— Je ne sais pas. À quelqu’un, quelque part. Ne voulez-vous donc pas que votre travail serve à quelque chose ? En théorie, les Collines sont des unités économiques séparées et indépendantes ; en fait, on trafique sur les frais, sur le coût des transports, sur les impôts... et plus que cela encore. Vous connaissez le slogan des Collines : LE SERVICE EST BON. LE BON SERVICE EST MIEUX. Quelle plaisanterie ! Les Collines ne pensent même pas à servir le public : elles sont des parasites.

— Je ne m’étais jamais imaginé que les Collines fussent des organisations philanthropiques, dit Wakeman sèchement.

Benteley s’écarta nerveusement. L’homme et la femme le regardaient comme s’il était un amuseur public. Pourquoi en voulait-il aux Collines ? La servitude classifiée payait bien ; personne ne s’en était jamais plaint. *Mais il se plaignait.* Peut-être par manque de réalisme – une survivance anachronique dont la clinique d’orientation infantile n’avait pas réussi à le débarrasser. En tout cas, il en avait assez.

— Pourquoi croyez-vous que le Directoire vaut mieux ? demanda Wakeman. Vous semblez vous faire pas mal d'illusions à son sujet.

— Laissez-le prêter serment, si cela peut faire son bonheur, dit Eleanor avec indifférence.

Wakeman secoua la tête :

— Je ne lui ferai pas prêter serment.

— Alors, c'est moi qui le ferai, répondit-elle.

— Excusez-moi, dit Wakeman. (Il sortit un flacon de scotch d'un tiroir et se servit.) Si quelqu'un veut se joindre à moi ?

— Non, merci, dit Eleanor.

— Que diable signifie tout cela ? dit Benteley avec irritation. Est-ce que le Directoire fonctionne ?

Wakeman sourit :

— Vous voyez ? Vous perdez déjà vos illusions. Restez où vous êtes, Benteley. Vous ne savez pas ce qui est bon pour vous.

Eleanor se laissa glisser du bureau et sortit. Elle revint presque aussitôt avec l'habituelle représentation symbolique du Meneur de Jeu :

— Venez, Benteley. Je vais accepter votre serment.

Elle plaça un petit buste de plastique couleur chair représentant Reese Verrick au centre du bureau :

— Allons, venez !

Lorsque Benteley se fut approché, elle toucha le petit sac de tissu qu'il portait autour du cou, l'amulette que Lori lui avait donnée.

— Qu'est-ce que c'est ? Racontez-moi.

Il lui montra le fragment d'acier aimanté et la pincée de poudre blanche.

— Du lait de vierge, expliqua-t-il sèchement.

— C'est tout ce que vous portez ? (Elle lui montra l'étalage d'amulettes qui se balançait entre ses seins nus.) Je ne comprends pas comment on peut y arriver avec une seule amulette. (Ses yeux verts dansèrent.) C'est peut-être pour cela que vous n'avez pas de chance.

— Ma graduation est hautement positive, rétorqua Benteley. Et j'en porte deux autres. On m'a fait cadeau de celle-là.

— Ah ? (Elle se pencha pour l'examiner de plus près.) Ce doit être une femme. Coûteuse, mais un peu trop voyante.

— Est-il exact que Verrick n'en porte jamais ?

— Parfaitement exact, intervint Wakeman. Il n'en a pas besoin : Lorsque la bouteille l'a désigné, il était déjà classe 6-3. Ce n'est pas de la chance, ça ? Il a parcouru tous les degrés jusqu'au sommet, exactement comme dans les bandes éducatives pour les enfants. Il sue la chance par tous les pores de sa peau.

— J'ai vu des gens le toucher en espérant que ça leur porterait bonheur, dit Eleanor avec un orgueil farouche. Je ne les blâme pas. Je l'ai fait moi-même, souvent.

— À quoi cela vous a-t-il servi ? demanda Wakeman calmement, en montrant les tempes décolorées de la fille.

— Je ne suis pas née à la même date et au même lieu que Reese, répondit-elle sèchement.

— Je ne crois pas en l'astro-cosmologie, dit Wakeman sur le même ton calme. Je pense que la chance va et vient par vagues.

(Il s'adressa à Benteley, en détachant les mots :) Verrick en a peut-être maintenant, mais cela ne signifie pas qu'il en aura toujours. Ils... (Il fit un geste vague vers l'étage supérieur.) Ils veulent un semblant d'équilibre. (Il se hâta d'ajouter :) Ne croyez pas que je sois chrétien ou quelque chose dans ce genre-là. Je sais que c'est une question de hasard. (Son haleine sentait la menthe et l'oignon.) Chacun a sa chance. Les grands et les puissants finissent toujours par tomber.

Eleanor lui lança un regard d'avertissement :

— Prenez garde !

Sans quitter Benteley du regard, Wakeman continua :

— N'oubliez pas ce que je vous dis. Vous n'êtes lié par aucune allégeance. Profitez-en. Ne prêtez pas serment à Verrick. Vous deviendrez un de ses serfs. Et cela ne vous plairait guère.

Benteley était refroidi :

— Vous voulez dire que je dois prêter serment à Verrick personnellement ? Ce n'est pas un simple serment de situation au Meneur de Jeu ?

— Effectivement, dit Eleanor.

— *Pourquoi ?*

— Une certaine incertitude règne en ce moment. Je ne puis vous en dire davantage. Plus tard, il y aura un poste correspondant à vos exigences de classe ; nous vous le garantissons.

Benteley serra sa serviette contre lui et s'éloigna d'eux. Son plan s'effondrait. Rien ne correspondait à ses prévisions.

— Alors, je suis pris ? demanda-t-il, presque avec colère. Vous m'acceptez ?

— Bien sûr, dit Wakeman nonchalamment. Verrick a besoin de tous les 8-8 sur lesquels il peut mettre la main.

Benteley s'éloigna encore de quelques pas, confus et incertain. Quelque chose clochait.

— Attendez, dit-il. Laissez-moi réfléchir un moment avant de prendre ma décision.

— Allez-y, dit Eleanor.

— Merci.

Benteley se retira pour examiner à nouveau la situation.

Eleanor fit le tour de la pièce, les mains dans les poches.

— Il y a du nouveau sur ce type ? demanda-t-elle à Wakeman.

— Rien que l'avertissement initial sur circuit fermé. Il s'appelle Léon Cartwright. Il est membre d'une sorte de culte déviationniste. Des dingues. J'aimerais bien voir de quoi il a l'air.

— Pas moi.

Eleanor s'arrêta devant la fenêtre et regarda le spectacle de la rue et des rampes avec une expression maussade :

— Ça ne sera plus long. Ils vont se mettre à hurler bientôt. (Elle porta les mains à ses tempes d'un geste saccadé.) Dieu, je n'aurais peut-être pas dû ! Mais c'est fait ; je ne peux plus rien y changer.

— Oui, c'était une erreur, acquiesça Wakeman. Quand vous serez un peu plus âgée, vous vous rendrez compte de son importance.

Un éclair de peur traversa les yeux de la fille :

— Je ne quitterai jamais Verrick ! Je dois rester avec lui.

— Pourquoi ?

— Je n'aurai rien à craindre. Il s'occupera de moi.

— Le Corps vous protégera.

— Je ne veux rien avoir à faire avec le Corps. (Ses lèvres rouges s'entrouvrirent, révélant des dents blanches et régulières.) Ma *famille*. Mon bon oncle Peter – à vendre, comme ses Collines. (Elle désigna Benteley :) Dire qu'il pense que c'est différent ici.

— Ce n'est pas une question d'argent, mais de principe, dit Wakeman. Le Corps est au-dessus des hommes.

— Le Corps fait partie du mobilier, comme ce bureau. (Eleanor fit crisser ses ongles effilés sur la surface du meuble.) Vous achetez les meubles, le bureau, les lampes, les ipvics, le Corps. (Son regard était emplí de dégoût.) C'est un Prestonite, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Pas étonnant que vous soyez impatient de le voir. Moi aussi, j'ai une certaine curiosité morbide, comme s'il s'agissait d'un animal bizarre d'une des colonies planétaires.

Benteley émergea de ses pensées.

— Allons-y, dit-il. Je suis prêt.

— Parfait. (Eleanor se glissa derrière le bureau, leva une main et posa l'autre sur le buste :) Vous connaissez le serment ? Vous voulez que je vous aide ?

Benteley connaissait le serment d'inféodation par cœur. Mais il était rongé par le doute et hésita. Wakeman était plongé dans l'examen de ses ongles, l'air ennuyé et désapprobateur. Eleanor Stevens avait un regard avide ; son visage reflétait des émotions intenses et sans cesse changeantes. De plus en plus convaincu que quelque chose ne tournait pas rond, Benteley commença à réciter la prestation de serment au petit buste de plastique. Il en était au milieu lorsque les portes s'ouvrirent ; un groupe d'hommes entra bruyamment. L'un d'eux dominait les autres de sa taille et de ses larges épaules. Sa démarche était lourde, son visage gris et marqué, et ses cheveux avaient des mèches couleur d'acier. Reese Verrick, entouré par les collaborateurs qui lui étaient assujettis par serment personnel, s'arrêta en voyant ce qui se passait.

Wakeman capta le regard de Verrick. Il sourit imperceptiblement, en silence, mais son attitude était

éloquente. Eleanor Stevens était devenue rigide comme de la pierre. Le feu aux joues, le corps tendu par l'émotion, elle attendit que Benteley eût terminé. Sitôt qu'il se tut, elle prit avec précaution le buste de plastique et l'emmena hors de la pièce, puis elle revint, la main tendue.

— Votre carte de pouvoir, Mr Benteley. Il nous la faut.

Benteley la sortit silencieusement et la regarda disparaître une fois de plus.

— Qui est-ce ? demanda Verrick.

— Il vient de prêter serment. Un 8-8. (Eleanor rassembla les affaires sur le bureau. Les amulettes semblaient vibrer entre ses seins.) Je vais chercher mon manteau.

— 8-8 ? Biochimiste ? (Verrick examina Benteley avec intérêt.) Il vaut quelque chose ?

— Il est bien, dit Wakeman. Ce que j'ai TP m'a semblé de première classe.

Eleanor referma en hâte la porte du vestiaire, jeta son manteau sur ses épaules nues et remplit ses poches de multiples objets :

— Il vient d'arriver d'Oiseau-Lyre. (Elle se hâta de rejoindre le petit groupe,) Il ne sait pas encore.

Le lourd visage de Verrick était tendu par la fatigue et les soucis, mais une lueur d'amusement passa dans ses yeux gris profondément enfoncés dans une solide ossature.

— Les derniers, pour le moment. Le reste ira à Cartwright le Prestonite. (Il regarda Benteley :) Quel est votre nom ?

Benteley répondit en marmonnant, et Verrick lui serra la main, la broyant dans une étreinte mortelle. Benteley réussit à demander :

— Où allons-nous ? Je croyais...

— À la Colline Farben.

Verrick et les autres se dirigèrent vers la rampe de sortie, sauf Wakeman, qui restait pour accueillir le nouveau Meneur de Jeu. Verrick expliqua brièvement à Eleanor :

— Nous opérerons de là-bas. Farben est verrouillée à mon nom personnel depuis l'an dernier. En dépit de ceci, je peux toujours exiger leur loyauté.

— En dépit de quoi ? demanda Benteley, soudain horrifié.

Les portes s'étaient ouvertes et l'éclatante lumière du soleil jaillit avec les bruits de la rue. Les cris des informatrices éclatèrent pour la première fois aux oreilles de Benteley. Tandis qu'ils descendaient vers la piste où les attendaient les véhicules intercontinentaux, il demanda d'une voix rauque :

— *Que s'est-il passé ?*

— Venez, grogna Verrick. Vous saurez tout d'ici peu. Nous avons trop de travail pour perdre du temps à parler.

Benteley suivit lentement le groupe, la bouche emplie de l'épais goût de cuivre de l'horreur. Maintenant, il savait. Partout autour de lui, les voix mécaniques et excitées des informatrices publiques hurlaient la réponse.

— Verrick évincé ! criaient les machines, tandis qu'ils s'avançaient dans la foule. Un Prestonite devient Numéro Un ! La bouteille a sauté ce matin à 9 h 30, heure de Batavia ! Verrick complètement évincé !

L'imprévisible déplacement du pouvoir avait eu lieu, l'événement que les augures avaient annoncé. Verrick n'était plus Numéro Un, Verrick n'était plus Meneur de Jeu. Il n'appartenait même plus au Directoire.

Et Benteley lui était lié par serment.

Il était trop tard. Il était en route pour la Colline Farben. Ils étaient pris dans le torrent des événements qui se déversaient sur tout le système des Neuf Planètes comme une tempête d'hiver.

2

Tôt le matin, Léon Cartwright pilotait prudemment sa vieille Chevrolet 82 à travers les rues étroites. Il tenait le volant d'une main ferme et compétente et ses yeux ne quittaient pas la chaussée. Comme de coutume, il portait un costume croisé, immaculé mais de coupe ancienne. Un chapeau déformé était enfoncé sur son crâne, et, dans son gousset, une montre faisait tic-tac. Tout en lui respirait la désuétude et la vieillesse. Il était grand, maigre et nerveux, et devait avoir la soixantaine. Ses poignets frêles portaient des taches brunes, et son regard bleu était doux, de même que l'expression de son visage aminci. Il conduisait comme s'il n'avait pas pleinement confiance en la vieille voiture, ou en lui-même.

Sur le siège arrière étaient entassées des bandes de courrier prêtes à être envoyées. Le plancher ployait sous de lourds rouleaux de métalfoil vierge. Dans un coin se trouvaient un imperméable usé, un vieux récipient à déjeuner et quelques paires de chaussures inutilisables. Sous le siège, un Hopper Popper chargé, inutilisé depuis trois ans.

Les bâtiments, de chaque côté de la rue, étaient usés et comme fanés – fenêtres poussiéreuses et néons criards – reliques du siècle passé, comme lui-même et sa voiture. Des hommes ternes, en vestes de travail et pantalons décolorés, le regard vide et hostile, traînaient devant les portes ou le long des murs. Des femmes plus très jeunes, trapues, vêtues d'informes manteaux noirs, poussaient leurs caddies dans de sombres magasins aux marchandises passées, aux aliments douteux, qu'elles allaient ramener à leurs familles impatientes, entassées dans des appartements étouffants qui empestaient l'urine.

Le sort des hommes n'a guère changé, pensa Cartwright. Le système de Classification, les jeux-questionnaires raffinés et complexes n'avaient amélioré en rien la vie de la majorité. Il y avait toujours les inks – les inclassifiés.

Au XX^e siècle, le problème de la production avait été résolu. Ensuite, ce fut le problème de la consommation qui affligea l'humanité. Dès 1950-1960, les produits fermiers et manufacturés s'empilèrent dans le monde occidental. On en donna autant que possible – mais cela constituait une menace pour le marché libre. En 1980, la solution momentanée fut d'en brûler pour des milliards de dollars, semaine après semaine.

Tous les samedis, citadins et citadines s'attroupaient en une foule sombre et rancunière pour regarder l'armée arroser d'essence les automobiles et les grille-pain, les vêtements, les oranges et le café que personne ne pouvait acheter, puis les allumer avec une aveuglante déflagration. Chaque ville avait ainsi un emplacement ceint de barbelés, une espèce de champ de cendres et de détritiques où l'on détruisait systématiquement toutes les belles choses qui ne trouvaient pas acquéreurs.

Les jeux avaient un tout petit peu amélioré la situation. Les gens qui ne pouvaient acheter les coûteuses marchandises manufacturées pouvaient au moins espérer les gagner. Pendant des décennies, l'économie reçut un coup de fouet grâce aux mécanismes complexes qui distribuaient des tonnes de marchandises rutilantes. Mais pour chaque homme qui gagnait une auto, un réfrigérateur ou un poste de télévision, il y en avait des millions qui ne gagnaient rien. Graduellement, les prix que l'on pouvait gagner aux jeux passèrent des simples objets matériels à des « marchandises » plus réalistes : le pouvoir et le prestige. Et, au sommet de la pyramide, le distributeur du pouvoir, celui que l'on nommait le Meneur de Jeu.

La désintégration du système socio-économique fut lente, progressive et profonde. À tel point que les hommes refusèrent de croire en l'exactitude des lois naturelles. Plus rien n'était stable : l'univers était un flux perpétuel. Nul ne savait ce qui suivrait. Nul ne pouvait compter sur quoi que ce fût. La prédiction statistique devint populaire... Le concept de causalité disparut de la pensée humaine. Les hommes cessèrent de croire qu'ils pouvaient contrôler leur environnement ; il ne restait que le calcul des probabilités : de bonnes chances dans un univers livré à un hasard anarchique.

La théorie du Minimax – le jeu M – était une sorte de désistement stoïque, une non-participation au tourbillon sans but au sein duquel luttaien les hommes. Le joueur de M ne s'engageait jamais – il ne risquait rien, ne gagnait rien... et n'était pas submergé. Son but était d'accumuler les chances et de durer plus longtemps que les autres joueurs. Le joueur de M attendait tranquillement la fin de la partie ; il n'y avait rien d'autre à espérer.

Le Minimax, méthode pour survivre au grand jeu de la vie, avait été inventé au XX^e siècle par deux mathématiciens, von Neumann et Morgenstern. La méthode avait été utilisée au cours de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre de Corée et de la guerre finale. Les stratèges militaires, puis les financiers, avaient joué avec cette théorie. Vers le milieu du siècle, von Neumann fut nommé à la Commission Américaine de l'Énergie Atomique, reconnaissance évidente de la valeur de sa théorie. Et, deux siècles et demi plus tard, celle-ci devint la base même du gouvernement.

Voilà pourquoi Léon Cartwright, réparateur-électronicien et être humain doué de conscience, était devenu Prestonite.

Cartwright rangea son antique véhicule en bordure du trottoir. Devant lui, le bâtiment de la Société était d'un blanc sale dans la lumière du soleil de mai. L'étroite bâtisse de trois étages portait un panneau qui débordait sur la blanchisserie contiguë : « SOCIÉTÉ PRESTONITE ; *bureaux principaux de l'autre côté* ».

De ce côté-ci se trouvait la plate-forme de chargement. Cartwright ouvrit le compartiment arrière de la voiture et se mit à sortir des cartons emplis de littérature publicitaire. Les passants l'ignoraient. Quelques mètres plus loin, un poissonnier déchargeait son camion. De l'autre côté de la rue, un hôtel abritait toute une famille de commerces parasites : prêteurs sur gages, marchand de cigares, maison close, bars.

Cartwright entra dans le froid magasin pauvrement éclairé par une unique ampoule atronique. Il chancelait sous le poids du carton qu'il tenait contre lui. Caisses et cartons cerclés de fer s'entassaient de tous côtés dans le magasin, formant des piles

énormes. Il trouva une place vide et se débarrassa de son fardeau, puis traversa le hall et entra dans le minuscule bureau.

Comme à l'accoutumée, celui-ci était vide, de même que la petite salle de réception nue. La porte donnant sur la rue était grand ouverte. Cartwright étala une pile de courrier sur la table et commença à le parcourir. Il n'y avait rien d'important : des factures d'imprimerie et de transport, le loyer, des avertissements pour la consommation d'énergie impayée, le ramassage des ordures, la fourniture d'eau et de produits bruts.

Ouvrant une enveloppe, il en retira un billet de cinq dollars et une longue lettre dans une écriture tremblante de vieille femme. Il trouva encore quelques autres contributions microscopiques. Au total, la Société avait encaissé trente dollars.

— Ils commencent à s'impatiser, dit Rita O'Neill, apparaissant sur le seuil, derrière lui. Peut-être devrions-nous commencer.

Cartwright soupira. Le moment était venu. Il se leva péniblement, vida le cendrier, redressa une pile d'exemplaires écornés du *Disque de Flamme* de Preston, et finit par suivre la fille comme à regret. Ensemble, ils traversèrent le hall. Audessous de la photo de John Preston, couverte de chiures de mouches, un peu sur la gauche d'une rangée de portemanteaux, Cartwright fit un pas en avant et se coula à travers la fausse fente, dans le vague passage intérieur parallèle au couloir normal.

À sa vue, les gens qui emplissaient la salle cessèrent brusquement de parler. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; la salle vibrait d'espoir et de peur. Soulagés, ils commencèrent à avancer vers lui ; le murmure des conversations reprit, moins fort. Il avança vers le milieu de la salle où un cercle d'hommes et de femmes gesticulants se forma autour de lui.

— On y va ! s'exclama Bill Konklin, soulagé.

— Cela fait si longtemps que nous attendons... nous ne pouvons pas attendre davantage, dit Mary Uzich d'une voix aiguë.

Cartwright fouilla dans ses poches et en retira la liste d'appel. Une étonnante variété d'hommes et de femmes anxieux

faisaient cercle autour de lui : ouvriers mexicains muets et effrayés, qui s'accrochaient à leurs maigres bagages, un couple de citadins aux visages durs, un mécanicien de jets, des ouvriers opticiens japonais, une fille aux lèvres rouges, le propriétaire d'un commerce de détail qui avait périclité, un étudiant en agronomie, un représentant en spécialités pharmaceutiques, un cuisinier, une infirmière, un charpentier. Tous se poussaient pour approcher, couverts de sueur, l'écoutant et le regardant avec intensité.

Ces gens-là savaient faire des choses avec leurs mains, non avec leur tête. Leurs capacités avaient été acquises au cours d'années de travail, de pratique, de contact direct avec les choses. Ils savaient faire pousser des plantes, couler des fondations, réparer des tuyaux qui fuyaient, entretenir des machines, tisser des vêtements, faire la cuisine. Selon le système de Classification, ils étaient autant de ratés.

— Je crois que tout le monde est là, dit Jereti d'une voix tendue.

Cartwright fit une prière muette, puis leva la main pour demander le silence :

— Je voudrais vous dire quelque chose avant le départ. Le vaisseau est prêt ; nos amis ont tout vérifié.

— C'est exact, confirma le capitaine Groves, un grand Noir au visage sévère et impressionnant, vêtu d'une combinaison, de gants et de bottes de cuir.

Cartwright agita bruyamment son lambeau de métalfoil froissé :

— Voilà. Je voudrais savoir s'il y en a qui ont des doutes. Quelqu'un veut-il abandonner ?

La tension monta, mais personne ne se manifesta. Mary Uzich sourit à Cartwright, puis à son jeune voisin ; Konklin l'attira contre lui.

— Voilà pourquoi nous avons lutté, continua Cartwright. Voilà pourquoi nous avons donné notre temps et notre argent. John Preston serait heureux s'il était là. Il savait que cela arriverait un jour. Il savait qu'un vaisseau irait au delà des colonies planétaires et des régions contrôlées par le Directoire. Dans son cœur, il était certain que les hommes chercheraient de

nouvelles frontières... et la liberté. (Il consulta sa montre.) Au revoir, et bonne chance ! Vous êtes sur la bonne route. Tenez bien vos amulettes et laissez Groves vous piloter.

Un à un, ils rassemblèrent leurs maigres possessions et sortirent. Cartwright leur serra la main, prodiguant des paroles réconfortantes. Lorsque le dernier fut sorti, il resta un long moment silencieux, plongé dans ses pensées.

— Je suis heureuse que ce soit terminé, dit Rita avec soulagement. Je craignais qu'il n'y en ait qui flanchent.

— L'inconnu est un lieu terrifiant, peuplé de monstres. Dans un de ses livres, Preston décrit des voix mystérieuses. (Cartwright se versa une tasse de café au percolateur.) Mais nous avons un rôle à jouer ici. Je me demande ce qui est préférable.

— Je n'y ai jamais vraiment cru, dit Rita en lissant ses cheveux noirs de ses doigts minces et habiles. Vous pouvez changer l'univers... rien ne vous est impossible.

— Bien des choses me sont impossibles. J'essaierai de faire deux choses ici et là, en négligeant le reste. Mais ils finiront par m'avoir.

Rita était consternée :

— Comment... comment pouvez-vous dire cela ?

— Je suis réaliste. (Sa voix était dure, presque sauvage.) Les assassins ont tué tous les inks que la bouteille a désignés. Vous croyez qu'il leur faudra longtemps pour organiser la Convention du Défi ? Les mécanismes de compensation du système travaillent pour eux et contre nous. De leur point de vue, j'ai enfreint la règle du jeu rien qu'en voulant le jouer. Tout ce qui m'arrivera sera de ma propre faute.

— Sont-ils au courant de l'existence du vaisseau ?

— Je ne pense pas. (Morbide, il ajouta :) Du moins, je l'espère.

— Vous pourrez au moins durer jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité. C'est ce qui...

Alarmée, elle s'interrompit.

Des bruits de réacteurs venaient du dehors. Avec un crissement d'insecte métallique, un vaisseau se posa sur le toit. Puis un bruit sourd, des voix... La trappe du toit avait été

ouverte. Rita vit la terreur, la conscience fugitive de tout ce que la situation impliquait passer sur le visage de son oncle. Puis sa douceur habituelle, empreinte de lassitude, reprit le dessus. Il lui adressa un sourire incertain.

— Ils sont arrivés, dit-il d'une voix à peine audible.

De lourdes bottes militaires ébranlèrent le couloir. Les gardes du Directoire, en uniformes verts, se répandirent en éventail dans la salle. Ils étaient suivis d'un fonctionnaire au visage impassible, portant une serviette.

— Vous êtes Léon Cartwright ? demanda-t-il. Donnez-moi vos papiers. Vous les avez sur vous ?

Cartwright sortit le tube de plastique d'une poche intérieure, fit sauter le sceau et déroula sur la table, l'une après l'autre, les fines feuilles de métal :

— Certificat de naissance. Relevés scolaires. Psychanalyse. Certificats médicaux. Casier judiciaire. Permis statutaire. Historique d'inféodation. Dernière décharge d'inféodation, et tout le reste. Tenez.

Il ôta sa veste et releva la manche de sa chemise.

Le fonctionnaire parcourut rapidement les papiers et compara les marques d'identification avec celles profondément tatouées sur la peau de Cartwright :

— Par la suite, nous devons examiner vos empreintes digitales et votre standard cérébral. En fait, c'est superflu. Je sais que vous êtes Léon Cartwright. (Il repoussa les documents.) Je suis le major Shaeffer, du Corps Directorial des TP. D'autres TP sont ici. Ce matin, peu après 9 heures, il y a eu changement de pouvoir.

— Je vois, dit Cartwright en remettant sa veste.

Le major toucha le bord lisse du permis statutaire :

— Vous n'êtes pas classifié, n'est-ce pas ?

— Non.

— Je suppose que votre carte de pouvoir est conservée par votre Colline protectrice ? C'est le système habituel.

— C'est en effet le système habituel, dit Cartwright, mais je ne suis inféodé à aucune Colline. Comme vous pouvez le voir, j'ai été déchargé au début de cette année.

Shaeffer haussa les épaules avec résignation :

— Dans ce cas, je suppose que vous l'avez vendue au marché noir. (Il referma son carnet avec un claquement sec.) La plupart des sautes de la bouteille désignent des inclassifiés, pour la simple raison qu'ils sont infiniment plus nombreux que les classifiés ; mais ces derniers parviennent toujours à entrer en possession des cartes de pouvoir.

Cartwright posa la carte sur la table :

— Voici la mienne.

— Incroyable !

Shaeffer était abasourdi. Rapidement, il sonda l'esprit de Cartwright. Son expression était un mélange de méfiance et de stupéfaction :

— Vous le saviez d'avance. Vous saviez ce qui allait arriver.

— Oui.

— Impossible. Cela vient de se passer. Nous sommes venus instantanément. Verrick n'est même pas au courant. Vous êtes le premier à savoir en dehors du Corps. (Il s'approcha de Cartwright.) Il y a là quelque chose d'anormal. Comment le saviez-vous ?

— Le veau à deux têtes, expliqua Cartwright vaguement.

Silencieux et songeur, le fonctionnaire TP continua à explorer l'esprit de Cartwright. Soudain, il abandonna :

— Peu importe, d'ailleurs. Je suppose que vous disposez d'une source d'information. Je pourrais le découvrir : c'est dans votre esprit, tout au fond, soigneusement dissimulé. (Il lui tendit la main.) Félicitations. Si vous êtes d'accord, nous allons nous disposer autour du bâtiment. Verrick sera informé d'ici quelques minutes. Nous voulons être prêts. (Il lui mit la carte dans la main.) Ne la perdez pas. C'est votre unique titre à votre nouvelle position...

— Je suppose, dit Cartwright en reprenant son souffle, que je peux compter sur vous.

Il remit soigneusement la carte dans sa poche.

— Je suppose que vous le pouvez. C'est étrange, évidemment... Maintenant, vous êtes notre supérieur et Verrick n'est plus rien. Nous mettrons sans doute un certain temps à nous ajuster psychologiquement. Certains des membres du

Corps, les plus jeunes, ne se souviennent d'aucun autre Meneur de Jeu... (Le major haussa de nouveau les épaules.) Je suggère que vous vous mettiez entre nos mains pour le moment. Nous ne pouvons pas rester ici. À Batavia, un certain nombre de personnes sont inféodées à Verrick personnellement, non à sa position. Nous devons filtrer tout le monde et les éliminer peu à peu. Verrick s'est servi d'eux pour gagner le contrôle des Collines.

— Cela ne me surprend pas.

— Verrick est malin. (Shaeffer mesura Cartwright du regard.) Il a souvent été mis au défi. Il y avait constamment des infiltrations. Cela nous a donné pas mal de travail, mais après tout, c'est notre raison d'être.

— Je suis heureux que vous soyez venus, admit Cartwright. En entendant les pas, j'ai cru que c'était... Verrick.

— C'eût été lui, si nous l'avions averti. (Une lueur d'amusement sinistre passa dans le regard du major.) Sans les anciens TP, nous l'aurions sans doute averti le premier, et nous aurions pris notre temps pour venir ici. Peter Wakeman en a fait toute une histoire, nous rappelant notre devoir et notre responsabilité... Vous voyez le style.

Cartwright prit mentalement note de ce nom. Il aurait peut-être besoin de Peter Wakeman un jour.

— En approchant, continua Shaeffer lentement, nous avons intercepté les pensées d'un groupe assez important, qui venait apparemment d'ici. Votre nom et ce lieu étaient dans leurs esprits.

Cartwright fut instantanément sur ses gardes :

— Ah ?

— Ils s'éloignaient, et nous n'avons pas pu capter grand-chose. Il était vaguement question d'un vaisseau, d'un long voyage.

— Vous parlez comme un extra-lucide gouvernemental.

— Ils étaient entourés d'un intense halo de surexcitation et de peur.

— Je ne peux rien vous dire, dit Cartwright. J'ignore tout de cela. (Et il ajouta avec ironie :) Des créanciers, sans doute.

Dehors, dans la cour, Rita O'Neill marchait en rond, en un petit cercle se refermant sur lui-même, ne menant nulle part. Le grand moment était venu, puis il était passé. Maintenant, c'était de l'histoire.

Adossée contre le bâtiment de la Société se dressait la petite crypte sans ornements où reposaient les restes mortels de John Preston. Elle pouvait apercevoir son corps sombre et déformé, suspendu dans le plasticube jauni moucheté de saleté. Les mains, petites, déformées par le rhumatisme, étaient croisées sur la poitrine étriquée. Les yeux étaient fermés, les lunettes à jamais inutiles. Un petit homme bossu et myope. La crypte était poussiéreuse ; des débris divers traînaient sur le sol, apportés par le vent. Personne ne la visitait jamais. C'était un monument solitaire, oublié des hommes, abritant une lugubre enveloppe de glaise, impuissante, rejetée.

Mais, à un demi-mille de là, la flottille de vieilles automobiles déchargeait sa cargaison humaine sur le terrain. Le vieux cargo minéralier GM attendait sur sa rampe de lancement. Hommes et femmes montaient maladroitement l'étroite rampe métallique pour entrer dans le monde inconnu du vaisseau.

Pour les fanatiques, le voyage avait commencé. Ils partaient pour l'espace, ils allaient reconnaître la mythique dixième planète du système solaire, le légendaire Disque de Flamme, le monde fabuleux de John Preston, situé au delà des limites de l'univers connu.

3

La nouvelle s'était répandue avant même que Cartwright fût arrivé au Directoire, à Batavia. Il regardait fixement l'écran de la TV, dans la rapide fusée intercontinentale qui l'emportait dans le ciel du Pacifique sud. Au-dessous d'eux s'étendait le bleu de l'océan, parsemé d'innombrables points noirs, maisons flottantes de métal et de plastique sur lesquelles vivaient des familles asiatiques, ces fragiles plates-formes s'étendant de Hawaï à Ceylan.

Sur l'écran, les scènes changeaient à une vitesse stupéfiante, les visages se succédaient sans cesse – on présentait un bref historique des dix années de Verrick : le visage massif de l'ex-Meneur de Jeu alternait avec des résumés de ce qu'il avait accompli. Il y avait également de vagues rapports sur Cartwright.

Il ne put réprimer un rire nerveux qui fit sursauter les TP. On ne savait rien sur lui, sinon qu'il était plus ou moins lié à la Société Prestonite. Les informatrices avaient fourni un maximum de renseignements sur la Société elle-même, mais cela ne représentait pas grand-chose. Il y avait aussi quelques fragments de la vie de John Preston, montrant le frêle petit homme allant des Bibliothèques d'Information aux Observatoires, écrivant ses livres, amassant fait sur fait, lancé dans d'incessantes et futiles discussions avec les pontifes, perdant sa précaire classification et déclinant jusqu'à mourir dans l'oubli. La pauvre crypte fut érigée. La première réunion de la Société eut lieu. L'impression des œuvres mi-délirantes mi-prophétiques de Preston commença...

Cartwright espérait qu'ils ne savaient rien d'autre. Il toucha mentalement du bois et ne quitta pas l'écran des yeux.

Il disposait à présent du pouvoir suprême sur le système des Neuf Planètes. Il était Meneur de Jeu, protégé par un Corps de télépathes, disposant d'une importante armée, d'une flotte de

guerre et de police. Il était l'administrateur souverain de toute la structure de la bouteille, du vaste appareil de classification, des jeux, loteries et centres de formation.

De l'autre côté, il y avait les cinq Collines : l'infrastructure industrielle supportant le système social et politique.

— Jusqu'où Verrick est-il allé ? demanda-t-il à Shaeffer.

Le major scruta brièvement son esprit pour voir ce qu'il désirait savoir :

— Oh ! il s'est bien débrouillé. S'il était resté jusqu'au mois d'août, il aurait éliminé la saute imprévisible et toute la structure du Minimax.

— Où est-il maintenant ?

— Il a quitté Batavia pour la Colline Farben, où il est le plus influent. Il compte mener ses opérations de là. Nous avons eu vent de quelques-uns de ses plans.

— Je vois que votre aide va m'être précieuse.

— Seulement jusqu'à un certain point. Notre tâche est de vous protéger ; nous ne sommes ni des espions ni des agents secrets. Nous sauvegardons votre vie, c'est tout.

— Que disent les statistiques ?

— Le Corps a été formé il y a cent soixante ans. Depuis, nous avons protégé cinquante-neuf Meneurs de Jeu. Sur ce nombre, nous avons pu en sauver onze du Défi.

— Combien de temps ont-ils duré ?

— Certains, quelques minutes ; d'autres, plusieurs années. Verrick est un de ceux qui ont duré le plus longtemps, bien qu'il ait été dépassé par le vieux McRae, qui alla jusqu'au bout de ses treize ans. Le Corps a intercepté pour lui plus de trois cents provocateurs. Mais nous n'aurions pas pu le faire sans son aide. C'était un sacré vieux roublard, McRae. Je me suis parfois demandé s'il n'était pas télépathe lui-même.

— Un corps de télépathes pour me protéger, murmura songeusement Cartwright, et des assassins publics pour me tuer.

— Seulement un à la fois. Bien entendu, vous pourriez être assassiné par un amateur non approuvé par la Convention, mais c'est rare. Il n'y gagnerait rien, sinon d'être neutralisé politiquement : on lui retirerait sa carte de pouvoir et il ne

pourrait jamais devenir Meneur de Jeu. La bouteille devrait être avancée d'une saute. Personne n'y trouverait son compte.

— Quelle est mon espérance de durée ?

— Quinze jours en moyenne.

Quinze jours, et Verrick était très fort. Les Conventions du Défi ne seraient pas des événements sporadiques, provoqués par des individus avides de pouvoir et isolés. Verrick se chargerait de tout organiser. Un mécanisme efficace lancerait un assassin après l'autre vers Batavia, jusqu'à ce qu'enfin le but soit atteint et Léon Cartwright détruit.

— Votre esprit, dit Shaeffer, présente un intéressant tourbillon de peur et un syndrome extrêmement inhabituel que je ne parviens pas à analyser. En rapport avec un astronef.

— Vous êtes autorisé à sonder quand cela vous plaît ?

— Je ne peux pas m'en empêcher. Lorsque je parle, vous ne pouvez vous empêcher d'entendre ce que je dis. Avec un groupe, c'est plus difficile ; les pensées deviennent confuses, de même que les paroles le sont pour vous, s'ils parlent tous à la fois. Mais ici, il n'y a *que* vous et moi.

— L'astronef est en route, dit Cartwright.

— Il n'ira pas loin. Dès qu'il essaiera d'aborder la première planète, que ce soit Mars, Jupiter ou Ganymède...

— Il va plus loin. Nous ne voulons pas tenter de fonder une nouvelle colonie de squatters.

— C'est beaucoup demander à un vieux cargo minéralier.

— Tout ce que nous possédons est à bord.

— Croyez-vous que *vous* tiendrez assez longtemps ?

— Je l'espère.

— Moi aussi, dit Shaeffer sans passion. À propos... (Il désigna de la main l'île florissante qui apparaissait devant eux :) un agent de Verrick vous attend à l'atterrissage.

Cartwright poussa un gémissement.

— Déjà ?

— Ce n'est pas un assassin. Il n'y a pas encore eu de Convention. Cet homme est un serf personnel de Verrick *nommé* Herb Moore. Il n'est pas armé. Il veut seulement vous parler.

— Comment savez-vous cela ?

— Depuis quelques minutes, je reçois le Q.G. du Corps. Nous formons une chaîne d'informations ininterrompue. Vous n'avez rien à craindre : au moins deux d'entre nous assisteront à l'entretien.

— Et si je ne veux pas lui parler ?

— C'est votre privilège.

Le vaisseau descendait vers les grappins magnétiques. Cartwright éteignit la TV.

— Que me recommandez-vous ?

— Parlez-lui. Écoutez ce qu'il a à vous dire. Cela vous donnera une meilleure idée de ceux contre qui vous devrez lutter.

Herb Moore était un homme blond et bien bâti qui devait à peine avoir dépassé la trentaine. Il se leva avec souplesse lorsque Cartwright, Shaeffer et deux membres du Corps entrèrent dans le grand hall du Directoire.

— Mes salutations, dit-il d'une voix enjouée.

Shaeffer ouvrit les portes menant aux bureaux privés et s'effaça pour laisser passer Cartwright. Le nouveau Meneur de Jeu voyait pour la première fois son domaine. Il resta sur le pas de la porte, son manteau sur le bras, transporté d'admiration.

— Ça fait une différence avec les locaux de la Société, finit-il par dire. (Il avança lentement et toucha l'acajou poli du grand bureau.) C'est étrange... j'étais préparé à la signification abstraite du pouvoir – le pouvoir d'agir de telle façon, de décider telle chose – mais la vue de ces tapis, de cet immense bureau...

— Ce n'est pas le vôtre, lui dit le major Shaeffer. C'est celui de votre secrétaire, Eleanor Stevens, une ex-TP.

— Ah ! (Cartwright rougit.) Et où est-elle ?

— Elle est partie avec Verrick, ce qui crée une situation intéressante. (Shaeffer claqua la porte derrière eux, laissant Herb Moore dans le hall tendu de velours.) C'était une nouvelle venue dans le Corps. Elle n'est arrivée qu'après l'accession de Verrick ; elle avait juste dix-sept ans et n'avait jamais servi auparavant. Au bout de deux ans, elle changea ce que nous

nommons un serment de situation en un serment personnel. Lors du départ de Verrick, elle a plié bagages et l'a suivi.

— Verrick a donc un TP à son service.

— Comme la loi l'exige, elle a perdu son supralobe. Curieux, cette fidélité à une personne. Pour autant que je sache, ils n'ont pas de relations sexuelles. En fait, elle était la maîtresse de Moore, le jeune homme qui vous attend dehors.

Cartwright fit le tour du luxueux bureau, examinant les meubles-classeurs, les massifs ensembles ipvics, les sièges, le bureau, les tableaux mouvants qui ornaient les murs.

— Où est mon bureau ?

Shaeffer ouvrit du pied une lourde porte. En compagnie des deux autres TP, il suivit Cartwright à travers une série de points de contrôle et de champs protecteurs, jusqu'à une triste salle de rexeroïd massif.

— C'est grand mais pas aussi séduisant, dit Shaeffer. Verrick était un réaliste. À son arrivée, c'était d'un érotisme oriental : des filles partout, des divans, des bars, de la musique et des couleurs. Verrick a balayé tout le bric-à-brac, il a fait arracher le stuc et a envoyé les filles dans un camp de travail martien, puis il a construit *ceci*. (Il frappa le mur, qui ne renvoya aucun écho.) Cinq mètres de rexeroïd. À l'épreuve des bombes et des radiations, impossible à percer, système d'aération autonome, contrôle de la température et du degré d'humidité, réserves alimentaires. (Il ouvrit un placard.) Regardez.

C'était un véritable arsenal.

— Verrick savait se servir de toutes les armes connues. Une fois par semaine, il allait dans la jungle et tirait sur tout ce qui se présentait. On ne peut entrer ici que par où nous *sommes* venus ou... (Il passa la main sur une des parois.) Verrick avait plus d'un tour dans son sac. Il a dessiné cela lui-même et en a surveillé l'exécution, centimètre par centimètre. À la fin des travaux, tous les ouvriers ont été envoyés dans des camps, comme le faisaient les Pharaons. Même le Corps a dû s'éloigner les dernières heures.

— Pourquoi ?

— Verrick a fait installer des équipements qu'il ne comptait pas utiliser tant qu'il était Meneur de Jeu. Mais les TP sont

toujours curieux quand on essaie de les exclure. Nous avons pu sonder quelques ouvriers avant leur départ pour Mars. (Il fit glisser une section du mur.) Voilà le passage privé de Verrick. Evidemment, il permet de sortir. Mais il permet aussi d'entrer.

Cartwright essaya d'ignorer la sueur glacée qui suintait de ses mains et de ses aisselles. Le passage s'ouvrait derrière le massif bureau d'acier ; il était aisé de s'imaginer l'assassin débouchant juste derrière son dos.

— Que proposez-vous ? Faut-il le condamner ?

— Nous avons mis au point une stratégie qui rend ces travaux inutiles. Nous allons parsemer le sol de capsules de gaz. L'assassin sera mort bien avant d'atteindre la porte intérieure. (Shaeffer haussa les épaules.) C'est une difficulté mineure.

— D'accord, réussit à dire Cartwright. Y a-t-il d'autres éléments que je doive connaître pour le moment ?

— Vous devrez écouter ce que Moore est venu vous dire. C'est un biochimiste de premier ordre, un génie à sa façon. Il est à la tête de la recherche chez Farben. Il n'était pas venu ici depuis des années. Nous avons essayé de détecter quelque chose sur ses travaux, mais franchement c'est trop compliqué pour nous.

Un des autres TP, un petit homme pimpant aux cheveux clairsemés, arborant une moustache, prit la parole :

— Il serait intéressant de savoir si Moore ne formule pas délibérément ses pensées dans un jargon très technique, afin de nous dérouter.

— Je vous présente Peter Wakeman, dit Shaeffer.

Les deux hommes se serrèrent la main. Les doigts du TP étaient minces et fragiles ; sa poignée de main hésitante n'avait pas la vigueur à laquelle Cartwright était accoutumé chez les inclassifiés. Il était difficile de croire que cet homme dirigeait le Corps et qu'il l'avait détaché de Verrick au moment critique.

— Merci, lui dit Cartwright.

— À votre service. Mais cela n'avait rien à voir avec vous. (Le TP manifesta un visible intérêt pour son interlocuteur.) Comment devient-on Prestonite ? Je n'ai lu aucun de ses livres ; il y en a trois, n'est-ce pas ?

— Quatre.

— Preston était bien cet astronome un peu bizarre qui a réussi à intéresser les observatoires à sa planète ? Ils ne trouvèrent rien, d'ailleurs. Preston alla à sa recherche et trouva la mort dans son vaisseau. Oui, j'ai même feuilleté *Le Disque de Flamme*. L'homme qui me l'avait prêté était complètement cinglé. J'ai voulu le TP... je n'en ai rien retiré d'autre qu'un ramassis de sentiments chaotiques.

— Et moi, qu'est-ce que je donne ? demanda Cartwright avec raideur.

Il y eut un moment de silence absolu. Les trois TP travaillaient sur lui. Il fixa son attention sur le poste de TV complexe et essaya de les ignorer.

— À peu près pareil, dit enfin Wakeman. Vous êtes curieusement décalé par rapport à cette société. Le jeu Minimax accorde une importance primordiale au Juste Milieu Aristotélicien. Or, vous êtes entièrement fixé sur votre vaisseau : Taudis ou palais, s'il est détruit ce sera votre fin.

— Il ne sera pas détruit, dit farouchement Cartwright.

Les trois TP parurent amusés.

— Dans cet univers livré au hasard, dit Shaeffer, nul ne peut rien prédire. Il sera probablement détruit, mais il peut tout aussi bien arriver à son but.

— Lorsque vous aurez parlé à Moore, dit Wakeman, il serait intéressant de voir si vous croyez encore au succès.

Herb Moore se leva en voyant entrer Cartwright et Wakeman.

— Restez assis, lui dit ce dernier. Nous parlerons ici.

Moore resta debout.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, Mr Cartwright. Je sais que vous avez beaucoup de travail.

Wakeman émit un grognement revêche.

— Que voulez-vous ? demanda Cartwright.

— Résumons la situation. Vous êtes en place. Verrick est évincé. Vous occupez le poste suprême du système. Exact ?

— Sa stratégie, dit Wakeman gravement, est de vous convaincre que vous n'êtes qu'un amateur. Nous avons capté cela avec certitude. Il veut vous faire croire que vous êtes une

sorte de concierge qui occupe la place du patron pendant que ce dernier est sorti pour conclure une grosse affaire.

Moore se mit à marcher en long et en large, rouge d'excitation, faisant de grands gestes, s'échauffant au fur et à mesure qu'un flot de paroles sortait de sa bouche.

— Reese Verrick a été Meneur de Jeu dix ans. Il était Défié chaque jour et chaque jour il relevait le Défi. Avant tout, il savait manier les hommes. Il avait plus de talent et de connaissances que tous ses prédécesseurs réunis.

— Sauf McRae, dit Shaeffer en entrant. N'oubliez pas le brave vieux McRae.

Cartwright sentit la nausée l'envahir. Il se laissa tomber dans un profond fauteuil et attendit qu'il s'ajustât à sa position et à son poids. La discussion continua sans lui ; le rapide échange de mots entre les deux TP et le brillant envoyé de Verrick paraissait lointain comme un rêve. Il essaya de suivre leur raisonnement, mais cela ne paraissait pas le concerner.

Sur bien des points Herb Moore avait raison. Il s'était *vraiment* introduit dans la place, dans les problèmes, dans la peau d'un autre. Il se demanda où était l'astronef. Si tout allait bien, il se dirigerait avant peu vers Mars et la ceinture d'astéroïdes. Avait-il déjà passé la douane ? Il sortit sa montre. Le vaisseau devait accélérer en ce moment même.

La voix excitée de Moore le ramena à la réalité.

— Comme vous voudrez ! disait-il. L'ipvic a déjà annoncé la nouvelle. La Convention se réunira sans doute à la Colline Westinghouse, à cause des facilités hôtelières.

— En effet, dit Wakeman sèchement. C'est le rendez-vous habituel des assassins : il y a de nombreuses chambres bon marché.

Wakeman et Moore discutaient de la Convention du Défi.

Cartwright se leva en chancelant légèrement :

— Je veux parler à Moore. Vous deux, sortez d'ici.

Shaeffer et Wakeman conférèrent en silence, puis se dirigèrent vers la porte.

— Attention, dit Wakeman. Vous avez déjà eu pas mal de chocs émotionnels aujourd'hui. Votre indice thalamique est trop élevé.

Cartwright referma la porte derrière eux et fit face à Moore.

— Bon. Nous allons pouvoir régler cela une fois pour toutes.

Moore sourit, sûr de lui.

— Je suis à votre disposition, Mr Cartwright. Vous êtes le patron.

— Je ne suis pas votre patron.

— En effet. Nous sommes quelques-uns à être restés fidèles à Reese, à ne pas l'avoir laissé tomber.

— Vous semblez avoir une haute opinion de lui.

— Reese Verrick est un homme de poids, Mr Cartwright. Il a fait un tas de grandes choses. Il travaille à grande échelle (Son expression s'illumina de bonheur.) Il est pleinement rationnel.

— Que voulez-vous de moi ? Que je lui rende sa place ? (Cartwright se rendit compte que sa voix tremblait d'émotion.) Peu m'importe si c'est irrationnel, mais je n'abandonne pas. Je suis ici et j'y reste. Vous ne réussirez pas à m'intimider ! Vous ne réussirez pas à me tourner en ridicule !

Les échos de sa voix lui revinrent : il avait crié. Il fit un effort pour se calmer. Herb Moore souriait toujours, heureux.

Cartwright se surprit en train de penser qu'il était assez jeune pour être son fils. Il ne peut avoir plus de trente ans, se dit-il, et j'en ai soixante-trois. Un grand gosse, un enfant prodige. Il essaya en vain d'empêcher ses mains de trembler. Il était trop énervé, trop monté. Il pouvait à peine parler. Et il avait peur.

— Vous ne pouvez pas diriger tout cela ; ce n'est pas votre branche, dit Moore avec calme. Qu'êtes-vous ? J'ai consulté les archives. Vous êtes né le 5 octobre 2140 à proximité de la Colline Impérial. Vous y avez passé toute votre vie. C'est la première fois que vous venez dans cet hémisphère, et vous n'avez bien entendu jamais été dans les planètes. Vous avez eu dix années d'enseignement nominal grâce au département charité de la Colline Impérial. Vous n'avez jamais brillé en aucune matière. À partir du secondaire, vous avez abandonné tout ce qui impliquait une symbolisation et vous vous êtes tourné vers les matières pratiques telles que la réparation électronique et la soudure, ce genre de choses. Vous vous êtes également intéressé à l'imprimerie, pendant un certain temps. À votre sortie de l'école, vous avez travaillé comme mécanicien

dans une usine de tourelles. Vous avez soumis quelques projets d'amélioration dans le circuit des tableaux de signalisation, mais le Directoire a jugé qu'ils étaient insignifiants et les a rejetés.

— Ces améliorations, dit Cartwright avec difficulté, furent incorporées dans la bouteille elle-même un an plus tard.

— Vous êtes devenu amer, à partir de ce moment-là. À Genève, où vous collaboriez à l'entretien de la bouteille, vous avez vu fonctionner les circuits que vous aviez dessinés. Vous avez essayé d'obtenir une classification plus de cinq mille fois, mais vous manquiez de connaissances théoriques. À quarante-neuf ans, vous avez abandonné. Un an plus tard, vous vous êtes joint à cette association de cinglés, la Société Prestonite.

— J'assistais aux réunions depuis déjà six ans.

— Il n'y avait que peu de membres, à cette époque. Ils ont fini par vous élire président. Tout votre temps et tout votre argent ont passé dans cette folie. C'était devenu le but de votre vie, une manie... (Le visage de Moore était radieux, comme s'il était sur le point de résoudre une équation complexe.) Et maintenant, vous êtes Meneur de Jeu, maître de toute une race, de milliards d'individus, de quantités inimaginables de matériel – de la seule civilisation de l'univers, peut-être. Et dans tout cela, vous ne voyez qu'un moyen de faire progresser votre association.

Cartwright grommela futillement.

— Qu'allez-vous faire ? insista le jeune homme. Imprimer les tracts de Preston à trois milliards d'exemplaires ? Mettre partout d'immenses portraits en tri-D ? Des statues, d'immenses musées emplis de reliques, vêtements, dentiers, rognures d'ongles, chaussures, boutons du grand ancêtre ? Des autels où la foule sera conviée à prier ? Il y a déjà *un* monument, en bois, délabré, où les ossements du saint sont exhibés à qui veut les voir et les toucher.

» Est-ce cela que vous voulez créer ? Une nouvelle religion, un nouveau dieu ? Allez-vous envoyer d'immenses armadas à la recherche de la planète mythique ? (Moore vit Cartwright défaillir. Il continua de plus belle.) Allons-nous perdre tout notre temps à ratisser l'espace pour trouver ce Disque de Feu ou de Flamme ? Souvenez-vous de Robin Pitt, le trente-quatrième

Meneur de Jeu. Désigné à l'âge de dix-neuf ans. Homosexuel. Psychopathe. Il n'avait jamais quitté sa mère et sa sœur. Il lisait des livres anciens, peignait des images, écrivait des textes d'écriture automatique relevant de la psychiatrie.

— De la poésie.

— Il resta Meneur de Jeu pendant une semaine. Dieu merci, le Défi l'élimina. Il errait dans la jungle, cueillait des fleurs sauvages, écrivait des sonnets. Vous devez être au courant : vous êtes assez âgé pour cela.

— J'avais treize ans lorsqu'il fut assassiné.

— Vous souvenez-vous de ce qu'il avait prévu pour l'humanité ? Essayez de vous souvenir. Pourquoi le processus du Défi a-t-il été instauré ? Le système de la bouteille existe pour nous protéger ; il élève et abaisse au hasard, choisissant au hasard des individus, à des intervalles imprévisibles. Nul ne peut s'emparer du pouvoir, puis s'y maintenir ; nul ne sait quel sera son statut dans un an, dans une semaine. Nul ne peut intriguer pour devenir dictateur : tout obéit aux mouvements imprévisibles de particules subatomiques. Le Défi nous protège d'autre chose : des incompetents, des imbéciles et des fous. Notre sécurité est totale : Ni despotes ni déments.

— Je ne suis pas un dément, marmonna Cartwright d'une voix rauque.

Il fut surpris par le son de sa propre voix. Elle était faible et sans conviction. Le sourire de Moore s'élargit encore davantage : son esprit ne nourrissait aucun doute.

— Il faudra que je m'adapte, termina Cartwright platement. J'ai besoin de temps.

— Vous croyez pouvoir y parvenir ? demanda Moore.

— Oui !

— Moi pas. Il vous reste approximativement vingt-quatre heures, le temps nécessaire pour réunir une première Convention du Défi et désigner un premier candidat. Il n'en manquera pas.

Cartwright sursauta :

— Pourquoi ?

— Verrick a promis un million de dollars-or à celui qui vous tuera. L'offre est valable sans limitation de durée, jusqu'à votre mort.

Cartwright n'enregistra pas vraiment la signification des mots. Il était vaguement conscient que Wakeman était entré et s'avançait vers Moore. Les deux hommes s'éloignèrent en parlant à voix basse.

L'expression « un million de dollars-or » s'infiltrait dans les replis de son cerveau comme un cauchemar glacé. Il y aurait d'innombrables preneurs. Avec cet argent, un ink pouvait acheter n'importe quelle classification au marché noir. De plus, les meilleurs esprits risqueraient leur vie pour cela, dans cette société qui n'était qu'un jeu incessant, une immense loterie.

Wakeman revint vers lui en secouant la tête.

— Quel esprit dopé ! Il y avait un tas de choses que nous n'avons pu saisir ; il était question de corps, de bombes, d'assassins et de hasard. Il est parti. Nous l'avons renvoyé.

— Ce qu'il dit est vrai, haleta Cartwright. Ma place n'est pas ici.

— Sa stratégie consiste à vous faire penser cela.

— Mais c'est la vérité !

Wakeman acquiesça à regret.

— Je sais. Et c'est pourquoi c'est une bonne stratégie. Nous aussi, nous avons une bonne stratégie, je pense. Nous vous l'exposerons en temps utile. (Soudain, il prit énergiquement Cartwright par l'épaule.) Vous devriez vous asseoir. Je vais vous verser à boire. Verrick a laissé derrière lui deux caisses de vrai scotch.

Cartwright secoua la tête en silence.

— Comme il vous plaira. (Wakeman sortit son mouchoir et s'essuya le front. Ses mains étaient agitées d'un léger tremblement.) Je pense que je vais en prendre un, si cela ne vous fait rien. J'en ai bien besoin, après avoir capté ce flot d'énergie pathologique sous pression.

4

Ted Benteley se tenait devant la porte ouverte de la cuisine, humant les odeurs qui s'en échappaient. La maison des Davis était gaie et agréable. Al Davis était assis, sans ses chaussures, devant la TV, regardant avec sérieux la publicité. Sa femme, la jolie et brune Laura, préparait le dîner.

— Si c'est de la protine, lui dit Benteley, je vous félicite pour la façon dont vous l'accommodez.

— Nous ne mangeons jamais de protine, répondit Laura d'un ton enjoué. Nous en avons essayé la première année de notre mariage, mais on en sent le goût quoi qu'on fasse. Les aliments naturels coûtent horriblement cher, mais nous trouvons que cela vaut vraiment la peine. La protine, c'est bon pour les inks.

— S'il n'y avait pas eu la protine, intervint Al, les inks seraient morts de faim dès le XX^e siècle. Tu es de plus en plus mal informée. Tu veux connaître la vérité pure et simple ?

— Je t'écoute, dit Laura.

— La protine n'est pas une algue naturelle. Elle est le produit d'une mutation contrôlée qui débuta dans des réservoirs à cultures au Moyen-Orient et gagna rapidement une bonne partie des eaux douces.

— Oh ! je sais. Quand je vais dans la salle de bains le matin, je trouve ce sale truc qui prolifère partout, dans le lavabo, dans le tub et jusque dans les w.-c.

— Elle prolifère aussi à la surface des Grands Lacs, précisa Al.

— En tout cas, dit Laura à Ted, ce soir, pas de protine : du vrai rosbif, des vraies pommes de terres nouvelles avec des vrais petits pois et des petits pains.

— Vous vivez mieux qu'à ma dernière visite. Que s'est-il passé ?

— Tu ne savais pas ? (Des sentiments complexes jouèrent sur le charmant visage de Laura.) Al a sauté une classe entière. Il a

gagné au jeu gouvernemental. Nous avons étudié tous les soirs ensemble, quand Al rentrait du travail.

— C'est la première fois que j'entends parler de quelqu'un qui gagne aux jeux. La TV l'a annoncé ?

— Pour ça oui, dit Laura avec une grimace de dégoût. Cet horrible Sam Oster en a parlé pendant tout un programme. Tu sais, c'est le démagogue qui est si populaire auprès des inks.

— J'avoue ne pas le connaître, dit Benteley.

Sur l'écran, de flamboyantes annonces publicitaires se mêlaient en un océan de feu. Elles apparaissaient un instant, diminuaient d'intensité puis laissaient la place à d'autres. Les annonces étaient la plus haute forme de manifestation artistique, œuvres des plus grands artistes créateurs. Elles combinaient la couleur, la composition, le rythme et une inépuisable vitalité qui se répandait jusque dans le douillet salon des Davis. D'improbables combinaisons de sons provenaient des haut-parleurs hi-fi montés dans les murs.

— La Convention, dit Davis en montrant l'écran. Ils demandent des candidats et offrent une prime sensationnelle.

Un tourbillon de mousse lumineuse et de trames colorées bondit à travers l'écran : le symbole de la Convention. La masse houleuse se fragmenta puis se recomposa en de nouvelles combinaisons. Une série de sphères particulièrement frénétiques dansèrent sur l'écran, accompagnées par une montée hystérique de la musique.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Benteley.

— Je peux mettre la première chaîne, si tu préfères. Comme ça tu l'auras directement.

Laura entra pour mettre le couvert – argent et porcelaine.

— Oh ! non, pas la première chaîne ! C'est pour les inks. C'est bien pourquoi ils ont créé celle-ci pour nous, en leur laissant la littérale.

— Encore une erreur, chérie, dit Al avec sérieux. La première est pour les informations et les émissions techniques, la seconde pour le plaisir. Je préfère de loin cette présentation, mais...

« Il agita la main. Instantanément, le tournoiement lumineux et sonore disparut pour faire place au visage placide du speaker Westinghouse.

— Voilà, c'est le même programme.

Laura retourna en toute hâte à la cuisine. Le salon était confortable et accueillant. Un des murs était transparent. À leurs pieds, s'étendait la ville de Berlin, groupée autour de l'immense cône de la Colline Farben, noir contre le ciel nocturne. Quelques éclats de lumière crue apparaissaient parfois : des voitures de surface, pareilles à des étincelles au sein des froides ombres de la nuit, qui toutes disparaissaient comme des papillons lumineux attirés par quelque lampe cosmique.

— Depuis quand es-tu inféodé à Verrick ? demanda Benteley à Al Davis.

Al s'arracha à la TV, qui décrivait de nouvelles expériences sur les réacteurs C.

— Hein ? Trois ou quatre ans, je crois.

— Tu es satisfait ?

Al désigna ce qui l'entourait.

— Qui ne le serait pas ?

— Je ne parle pas de cela. J'avais la même chose à Oiseau-Lyre ; la plupart des classifiés en ont autant. Je parle de Verrick.

Al avait visiblement du mal à le suivre.

— Verrick ? Je ne le vois jamais. Il était toujours à Batavia, jusqu'à aujourd'hui.

— Tu sais que je lui ai prêté serment ?

— Tu me l'as dit cet après-midi. (Il regarda Benteley avec un sourire radieux, dénué de tout souci.) J'espère que tu t'installeras ici.

— Pourquoi ?

Davis parut surpris :

— Eh bien... parce que nous vous verrons plus souvent, toi et Julie.

— Cela fait six mois que je ne vis plus avec elle. C'est du passé. Elle est sur Jupiter, fonctionnaire dans un camp de travail, je crois.

— Je n'étais pas au courant. Cela fait deux ans qu'on ne s'était vus. J'ai été drôlement surpris en voyant ton visage apparaître sur l'ipvic.

— Je suis arrivé avec Verrick et son état-major. (La voix de Benteley était durcie par l'ironie.) Lorsque Oiseau-Lyre m'a licencié, je suis allé tout droit à Batavia. Je voulais quitter le système des Collines, pour de bon. Je suis allé directement voir Reese Verrick.

— C'était la meilleure chose à faire.

— Verrick m'a eu ! Il était complètement évincé du Directoire. Je savais bien que quelqu'un faisait de la surenchère sur les Collines, une personne disposant de moyens financiers puissants. Je ne voulais pas participer à cela – et regarde où j'en suis ! (Son ressentiment se fit plus amer.) Au lieu de m'en éloigner, je suis dedans jusqu'au cou. J'aurais accepté n'importe quoi, sauf ça.

Le doux Davis manifesta de l'indignation.

— Les meilleurs hommes que je connaisse sont des serfs de Verrick.

— Ils ne sont pas très difficiles quant au choix de leur gagne-pain.

— Tu veux pénaliser Verrick parce qu'il a réussi ? Il fait marcher cette Colline mieux qu'elle n'a jamais marché. Ce n'est pas sa faute s'il est doué ! C'est une question de sélection naturelle et d'évolution. Ceux qui ne suivent pas disparaissent.

— Verrick a éliminé nos laboratoires de recherche.

— Nos laboratoires ? N'oublie pas que tu es avec Verrick maintenant. (Davis était franchement indigné.) Surveille tes paroles ! Verrick est ton protecteur, et te voilà...

— À table, les hommes ! s'exclama Laura, rouge d'émotions domestiques. Le dîner est servi. Al, va te laver les mains et remets tes chaussures.

— Tout de suite, chérie, dit-il en se levant avec empressement.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Benteley.

— Non, prends une chaise et assieds-toi. Il y a du vrai café. Je ne me souviens pas si tu prends de la crème ?

— Oui, merci.

Il approcha une chaise et s'assit d'un air sombre.

— Ne sois pas si triste, lui dit Laura. Regarde toutes ces bonnes choses. Tu ne vis plus avec Julie ? Je parie que tu

manges tout le temps dans des restaurants où ils servent cette affreuse protine.

Benteley jouait avec son couteau et sa fourchette.

— Vous êtes vraiment bien ici. La dernière fois que je vous ai vus, vous viviez dans un dortoir de la Colline. Vous n'étiez pas encore mariés, d'ailleurs.

— Tu te souviens quand nous vivions ensemble, tous les deux ? dit Laura en coupant la ficelle qui entourait le rosbif. Ça n'a pas duré plus d'un mois, si je me souviens bien.

— Un peu moins d'un mois, précisa Benteley, plongé dans ses souvenirs. (Il finit par se détendre sous l'effet du fumet des plats, du cadre agréable, de la jolie femme assise en face de lui.) Tu étais encore inféodée à Oiseau-Lyre ; c'était avant que tu perdes ta classification.

Al revint, s'assit, déplia sa serviette et se frotta les mains en se régaland d'avance.

— Ça sent diablement bon ! Allons-y, je meurs de faim.

Tout au long du repas, la TV ne cessa de murmurer et de déverser ses clignotements lumineux. Benteley écoutait parfois, négligeant la conversation de ses amis.

— Le Meneur de Jeu Cartwright a annoncé la mise à pied de deux cents employés du Directoire ; raison : i.r.s.

— Important risque de sécurité, murmura Laura en sirotant son café. C'est ce qu'ils disent toujours.

Le speaker poursuivit :

— ... la Convention va très fort. Des centaines de milliers de postulants ont déjà soumis leur candidature au Conseil, réuni à la Colline Westinghouse. Reese Verrick, ex-Meneur de Jeu, a consenti à superviser les multiples détails techniques de l'opération, qui promet d'être l'événement le plus passionnant et le plus spectaculaire des dix dernières années...

— Et comment ! dit Al. Verrick contrôle la Colline. Il va les faire bosser.

— Le vieux juge Waring préside toujours le Conseil ? demanda Laura. Il doit être centenaire depuis le temps.

— Il y est toujours, et il y restera jusqu'à sa mort, ce vieux fossile. Il devrait céder la place à quelqu'un de plus jeune.

— Il s’y connaît mieux que personne, dit Laura. Et il veille au maintien du niveau moral des opérations. Je me souviens, quand j’étais petite, le Meneur de Jeu venait d’être balayé – le petit rigolo qui bégayait. L’assassin était un jeune homme aux cheveux noirs, qui fit un Meneur de Jeu formidable. Et le vieux juge Waring a dirigé la Convention comme Jéhovah dans les anciens mythes chrétiens.

— Il porte la barbe, dit Benteley.

— Une longue barbe blanche.

Le speaker disparut pour faire place à une vue de l’immense auditorium où la Convention devait se réunir. La haute plateforme où allait siéger le Conseil était déjà érigée. Des ouvriers allaient et venaient dans une fébrile activité. Les murs de la salle renvoyaient l’écho des ordres criés de toutes parts.

— Tu te rends compte, dit Laura. Tout ce qui se passe pendant que nous dînons tranquillement.

— C’est si loin, dit Al avec indifférence.

— ... L’offre d’un million de dollars-or faite par Verrick a galvanisé la Convention. Les statisticiens prévoient un nombre de postulants record – et il en arrive toujours. Chacun veut tenter sa chance dans le rôle le plus hardi du système, qui comporte le plus gros risque et le plus gros enjeu. Ce soir, les yeux de six milliards d’auditeurs, sur neuf planètes, sont tournés vers la Colline Westinghouse. Qui sera le premier assassin ? Parmi tous ces brillants candidats représentant toutes les classes et toutes les Collines, qui, le premier, se lancera à la quête d’un million de dollars-or et de l’ovation d’une civilisation tout entière ?

— Et toi ? demanda soudain Laura à Benteley. Tu devrais te présenter. Tu es libre, pour le moment.

— Ce n’est pas dans mes cordes.

Laura éclata de rire :

— Ça s’apprend ! Al, où as-tu mis cette bande sur les grands assassins du passé ? Je voudrais la montrer à Ted.

— Je l’ai vue, dit Benteley sèchement.

— Quand tu étais petit, tu ne rêvais pas de devenir assassin ? Je me souviens que je détestais être une petite fille parce que je ne pourrais jamais devenir assassin quand je serais grande. J'ai acheté un tas d'amulettes, mais cela ne m'a pas transformée en garçon.

Al Davis repoussa son assiette avec un rot de satisfaction :

— Je peux desserrer ma ceinture ?

— Bien sûr, dit Laura.

Al desserra sa ceinture :

— Formidable, ton repas, chérie. J'aimerais bien manger comme ça tous les jours.

— Nous mangeons presque aussi bien les autres jours. (Laura termina son café et se tapota les lèvres de sa serviette.) Encore du café, Ted ?

— ... Selon les experts, le premier assassin aura soixante-dix chances sur cent de détruire le Meneur de Jeu Cartwright et de gagner le prix d'un million de dollars-or offert par Reese Verrick, le Meneur de Jeu destitué il y a moins de vingt-quatre heures par une saute imprévue de la bouteille. Si le premier assassin échoue, les parieurs placeront leur argent à soixante contre quarante sur le second. Selon leurs prévisions, Cartwright aura l'armée et le Corps télépathique mieux en main après les deux premiers jours. Pour l'assassin, la rapidité compte plus que le style, particulièrement dans la phase initiale. Dans le dernier tour, la situation sera tendue, car...

— Il y a déjà pas mal de paris privés. (Laura, enfoncée dans un fauteuil, une cigarette à la main, souriait à Benteley.) Je suis contente de te revoir. Tu vas faire venir tes affaires à Farben ? Si tu veux, tu pourras rester chez nous en attendant de trouver un logement convenable.

— Un tas de logements qui étaient convenables sont envahis par les inks, dit Al.

— Ils sont partout, renchérit Laura. Tu te souviens des jolis immeubles vert et rose derrière les labos de synthèse expérimentale ? Eh bien, c'est plein d'inks. Bien entendu, c'est devenu sale, et ça sent... C'est une honte. Pourquoi ne

s'engagent-ils pas dans les camps de travail ? Chacun à sa place, après tout !

— J'ai sommeil, bâilla Al. (Il prit une datte dans la coupe.) Une datte. Qu'est-ce donc qu'une datte ?... Trop sucré. De quelle planète est-ce que ça vient ? Ça ressemble à un de ces fruits pulpeux de Vénus.

— Ça vient d'Asie Mineure, dit Laura.

— Ici, sur Terre ? Qui a effectué la mutation ?

— Personne. C'est le fruit naturel d'un palmier.

Al hocha la tête avec émerveillement :

— L'infinie diversité de la création divine.

— Al ! fit Laura, choquée. Si un de tes collègues t'entendait !

— Et après ? dit Al en s'étirant. Je m'en moque.

— Ils pourraient croire que tu es chrétien.

Benteley se leva lentement :

— Laura, il faut que je m'en aille.

Al se leva lui aussi et lui demanda avec stupéfaction :

— Pourquoi ?

— Il faut que j'aille chercher mes affaires à Oiseau-Lyre.

Al lui tapa amicalement sur l'épaule.

— Farben s'en chargera. Souviens-toi que tu es un des serfs de Verrick, à présent. Appelle donc le service de transport de la Colline. Tout sera gratuit.

— Je préfère m'en charger.

— Pourquoi ? demanda Laura avec surprise.

— Il y aura moins de casse, répondit Benteley évasivement. Je vais prendre un taxi et profiter du week-end pour y aller. Je ne pense pas qu'il ait besoin de moi avant lundi.

— Je me demande... dit Al en hochant la tête. Quand Verrick veut quelqu'un tout de suite, c'est tout de suite...

— Au diable Verrick ! s'exclama Benteley. Je prends mon temps.

Il s'éloigna de la table. Leurs visages stupéfaits, méconnaissables, dansaient autour de lui. Son estomac était rempli d'aliments délicieux et réconfortants, mais son esprit était vide – mince écorce acide recouvrant... quoi ? Il l'ignorait.

— On ne parle pas comme cela, dit Al.

— Je dis ce que je pense.

- Tu sais, je crois vraiment que tu manques de réalisme.
- Peut-être. (Benteley prit son pardessus.) Merci pour le repas, Laura. C'était formidable.
- Tu manques de conviction.
- C'est que je ne suis pas convaincu. Vous avez un joli petit appartement avec tout ce qu'il faut. J'espère que vous serez très heureux. J'espère que ta cuisine continuera à vous convaincre que vous l'êtes, malgré tout ce que j'ai pu dire.
- J'en suis certaine, dit Laura.
- ... déjà plus de dix mille, disait le speaker, venus de tous les recoins de la Terre. Le juge Waring a annoncé que le premier assassin sera désigné au cours de cette session...
- Ce soir ! s'exclama Al. (Il émit un sifflement admiratif.) Verrick ne perd pas de temps. Il suffit qu'il arrive quelque part pour que ça marche. Il faut le reconnaître.
- Benteley se pencha et éteignit la TV. Bruits et images disparurent.
- Vous permettez ? dit-il.
- Que se passe-t-il ? (Laura parut défaillir.) Elle s'est éteinte !
- C'est moi qui l'ai éteinte. J'en ai assez d'entendre sans cesse ce chahut. J'en ai par-dessus la tête de cette Convention.
- Un silence tendu s'ensuivit.
- Al finit par arborer un sourire hésitant :
- Un coup d'alcool te ferait du bien avant de partir. Cela te calmera.
- Je suis parfaitement calme, dit Benteley.
- Il alla vers le mur transparent et regarda tristement la nuit traversée de l'incessante procession de lumières qui se déplaçait autour de la Colline Farben. Dans son esprit aussi, un tourbillon semblable de formes et d'images s'agitait. Il pouvait fermer la TV, rendre le mur opaque, mais il était impossible de stopper la rapide activité de son esprit.
- Bon, constata Laura sans s'adresser à personne en particulier. Nous ne suivrons donc pas la Convention du Défi.
- Tu pourras en voir des enregistrements tout le restant de ta vie, dit Al avec bonne humeur...
- Mais c'est maintenant que ça m'intéresse !

— Ça durera encore longtemps, répondit Al, cherchant instinctivement à arranger les choses. Ils n'ont même pas fini de vérifier leurs appareils.

Laura siffla entre ses dents et sortit en roulant la table devant elle. Bientôt, de furieux bruits de vaisselle leur parvinrent.

— Elle est en colère, fit remarquer Al.

— C'est de ma faute, dit Benteley sans conviction.

— Ça lui passera. Tu sais comme elle est. Dis donc, si tu veux me raconter ce qui ne va pas, je suis tout ouïe.

Que devrais-je lui dire ? se demanda Benteley en vain.

— J'étais allé à Batavia en espérant autre chose que cela, dit-il. Autre chose que cette lutte pour le pouvoir dans laquelle chacun piétine les autres, marche sur leurs cadavres. J'espérais quelque chose de grand. Et je me retrouve ici, devant ce truc qui beugle de toutes ses forces. (Il montra la TV du doigt.) Ces annonces me font l'effet de bestioles gluantes maquillées de couleurs vives.

Al Davis leva solennellement un doigt court et épais :

— Reese Verrick aura retrouvé sa place de Numéro Un dans moins d'une semaine. Grâce à son argent, il choisit l'assassin. L'assassin est son serf. Lorsqu'il aura tué ce Cartwright, la place reviendra à Verrick. Tu es trop impatient, voilà tout. Attends une semaine, et tout sera comme avant – et peut-être mieux.

Laura réapparut. Sa colère était tombée. Son visage ne manifestait plus que de l'anxiété :

— Al, s'il te plaît, on ne pourrait pas remettre la Convention ? J'ai entendu le poste des voisins : ils choisissent l'assassin *en ce moment même*.

— Je vais l'allumer, dit Benteley avec lassitude. De toute façon, je m'en vais.

Il se pencha et tourna le bouton. Le tube chauffa rapidement, et, comme Benteley sortait, il perçut des hurlements frénétiques. Les vivats métalliques sortis de milliers de gorges l'accompagnèrent jusque dans la nuit glaciale.

— L'assassin ! hurlait le poste d'une voix suraiguë tandis qu'il descendait le sentier plongé dans la pénombre, les mains dans les poches. Ils sortent son nom à l'instant... dans une seconde, je pourrai vous le donner... (Les hourras s'enflèrent en un

crescendo orgiaque qui couvrit momentanément la voix de l'annonceur.) Pellig ! cria-t-il au-dessus du vacarme. Par les applaudissements du peuple... selon le désir de la planète entière... le premier assassin est Keith Pellig !

5

Le tourbillon métallique, froid et luisant, s'immobilisa silencieusement devant Ted Benteley. Les portes s'ouvrirent et une forme souple s'avança dans la nuit glaciale.

— Qui est-ce ? demanda Benteley.

Le vent agitant le feuillage humide ornant la maison des Davis. Les bruits lointains des usines de la Colline Farben résonnaient sourdement dans les ténèbres.

— Où diable étiez-vous ? dit une voix féminine, en un contralto marqué par l'émotion. Cela fait une heure que Verrick vous cherche.

— Je n'ai pas bougé d'ici, répondit Benteley.

Eleanor Stevens émergea brusquement de l'ombre.

— Vous auriez dû garder le contact après l'atterrissage. Il est mécontent. (Elle regarda nerveusement autour d'elle.) Où est Davis ? À l'intérieur ?

— Évidemment. (Benteley commençait à s'échauffer.) Que signifie tout cela ?

— Ne vous énervez pas. (La voix d'Eleanor Stevens était aussi glaciale et lointaine que les étoiles qui brillaient dans le ciel.) Allez chercher Davis et sa femme. Je vous attends dans la voiture.

Al Davis ouvrit tout grand la bouche en le voyant réapparaître dans le salon chaud et douillet.

— Il nous demande, dit Benteley. Laura aussi.

Laura, assise sur le bord du lit, était sur le point d'ôter ses sandales. Elle lissa ses jambes de pantalon sur ses chevilles en voyant Al.

— Viens, chérie, lui dit-il.

Elle se leva en sursaut :

— Il s'est passé quelque chose ? Dis-moi.

Tous trois, vêtus de lourds manteaux et de bottes de travail, sortirent dans le froid glacial. Eleanor lança le moteur qui se mit à ronronner régulièrement.

— Montez.

Al aida Laura à s'asseoir dans le noir.

— Il n'y a pas de lumière ? demanda-t-il.

— Vous n'en avez pas besoin pour vous asseoir, répondit Eleanor.

Les portes se refermèrent. La voiture glissa sur la route, accélérant instantanément. De sombres silhouettes de maisons et d'arbres défilèrent devant eux, puis, avec un chuintement, la voiture quitta sol. Un instant, elle vola en rase-mottes, puis elle s'éleva pour franchir des lignes à haute tension et gagna encore de l'altitude, survolant l'étendue parasite de bâtiments et de rues autour de la Colline Farben.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Benteley. (La voiture frémit lorsque les télé-grappins magnétiques la saisirent pour l'amener vers les bâtiments qu'ils voyaient clignoter au-dessous d'eux.) Nous avons le droit de savoir.

— Nous allons à une petite réception, dit Eleanor avec un sourire qui releva à peine ses lèvres cramoisies.

La voiture s'engagea dans un bloc concave et s'immobilisa contre un disque magnétique. D'un geste vif, Eleanor coupa le contact et commanda l'ouverture des portes.

— Descendez, ordonna-t-elle, nous sommes arrivés.

Leurs pas résonnèrent au long d'un couloir vide. Eleanor les précédait d'un niveau à l'autre. De loin en loin, des gardes en uniforme, silencieux et somnolents, tenaient négligemment leurs armes.

D'un geste, Eleanor ouvrit une double porte et leur fit signe d'entrer. Une vague d'air chaud et parfumé les frappa au visage comme ils franchissaient le seuil, hésitants, et s'avançaient à l'intérieur.

Reese Verrick leur tournait le dos. Il tripotait rageusement un objet volumineux.

— Comment est-ce que vous faites marcher ce foutu machin ? aboya-t-il. (On entendit un bruit strident de métal déchiré.) Nom de Dieu, je crois que je l'ai cassé !

— Donnez, dit Herb Moore, émergeant d'un profond fauteuil. Vous n'avez aucune dextérité manuelle.

— Tu parles, grommela Verrick.

Il se retourna vers les trois nouveaux venus, massif et courbé comme un ours, les arcades sourcilières proéminentes, belliqueux, et son regard perçant les mit mal à l'aise. Eleanor Stevens défit son manteau et le jeta sur le dossier d'un luxueux canapé.

— Les voilà, dit-elle. Ils passaient la soirée ensemble.

Elle s'avança, dans son collant de velours qui rendait ses jambes plus longues encore, et se pencha vers la cheminée pour réchauffer ses seins nus et ses épaules. À la lueur des flammes, sa peau était d'un rouge profond et lumineux.

— Soyez toujours là où je peux vous trouver, dit sans cérémonie Verrick à Benteley (Il ajouta avec mépris :) Je n'ai plus de télépathes pour m'amener les gens, cela complique la besogne. (Il désigna Eleanor du pouce.) Elle m'a bien suivi, mais sans son pouvoir.

Eleanor répondit par un froid sourire.

Verrick se retourna soudain et cria à Moore :

— Est-ce que ça y est, oui ou non ?

— C'est presque terminé.

Verrick émit un grognement morose.

— C'est une sorte de célébration, dit-il à Benteley. Bien que j'ignore ce que nous pourrions avoir à célébrer.

Moore se joignit à eux, souriant et volubile. Il tenait à la main un modèle réduit de fusée :

— Bien des choses. C'est la première fois qu'un Meneur de Jeu choisit l'assassin. Pellig n'a pas été désigné par une poignée de vieilles tiges. Tout était prévu depuis...

— Vous parlez trop, le coupa Verrick. Vous êtes plein de paroles, dont la plupart ne veulent rien dire.

Moore rit gaiement :

— C'est bien ce que les TP ont découvert !

Benteley s'éloigna du petit groupe. Verrick avait un peu trop bu ; il était formidable et menaçant comme un ours échappé de sa cage. Mais sous son extérieur grossier se cachait un esprit auquel rien n'échappait.

La salle était haute de plafond, recouverte de panneaux de bois provenant sans doute de quelque ancien monastère. La structure bombée du plafond faisait penser à une église, avec ses poutres noircies par la fumée d'innombrables feux, qui allaient se perdre dans une ombre couleur de miel. L'ensemble donnait une impression de lourdeur massive. Les coloris étaient riches ; même les pierres étaient imprégnées de cendres et polies par des siècles de contacts. Benteley toucha un des panneaux. Le bois était rongé, mais extraordinairement lisse comme si une couche de lumière avait pénétré la matière et l'avait imprégnée.

— Ce bois, dit Verrick, remarquant le geste de Benteley, provient d'une maison de passe médiévale.

Laura examinait les tapisseries lestées de pierres qui pendaient lourdement devant les fenêtres ornées de vitraux. Des coupes anciennes déformées et ternies étaient disposées sur le manteau de la monumentale cheminée. Benteley en prit une avec précaution. Elle était étonnamment lourde et épaisse, simple et asymétrique : de style saxon médiéval.

— Dans un moment, vous verrez Pellig, leur dit Verrick. Eleanor et Moore le connaissent déjà.

Moore eut de nouveau son rire aigu et déplaisant.

— Oui, oui, je le connais.

— Il est charmant, dit Eleanor d'une voix éteinte.

— Parlez-lui, observez-le, continua Verrick. Je tiens à ce que tous le voient. Je compte n'envoyer qu'un seul assassin. (Il fit un geste irrité de la main.) À quoi bon en envoyer toute une série ?

Eleanor lui jeta un regard perçant.

— Allons-y, dit Verrick. (Il alla jusqu'à la double porte et l'ouvrit, révélant des volutes de lumière et une assistance nombreuse et agitée.) Venez, ordonna-t-il. Je vais aller chercher Pellig.

— À votre service, monsieur ou madame.

Eleanor Stevens prit un verre sur le plateau que lui présentait un robot MacMillan au visage inexpressif.

— Et vous, Benteley ?

Sur son signe affirmatif, elle rappela le robot et prit un second verre.

— Vous verrez, ce n'est pas fort. C'est fait avec une sorte de baie qui pousse dans les schistes de la face ensoleillée de Callisto, un mois par an. Verrick a monté un camp de travail exprès pour le ramassage.

Benteley prit le verre qu'elle lui offrait.

— Merci.

— Bon courage !

— Que signifie tout cela ?

Benteley regardait la caverne emplie à craquer d'une foule joyeuse. Les gens étaient élégamment vêtus, selon d'innombrables combinaisons de couleurs. Toutes les classes supérieures étaient représentées.

— Je m'attends presque à ce qu'ils se mettent à danser.

— Ils ont déjà dîné et dansé. Grands dieux ! Il est déjà 2 heures du matin ! Il s'en est passé des choses, aujourd'hui : la saute de la bouteille, la Convention du Défi, toute cette excitation. (Le regard d'Eleanor se fixa sur un point précis.) Les voilà.

Benteley se retourna. Un îlot de silence se fit autour de Verrick, qui venait d'apparaître en compagnie d'un autre homme. Mince, de taille moyenne, vêtu d'un costume gris-vert très commun ; ses bras pendaient inertes à ses côtés ; son visage était vide de toute expression. Après son passage, des exclamations étouffées se faisaient entendre.

— C'est lui, dit Eleanor entre ses dents blanches. (Les yeux brillants, elle serra sauvagement le bras de Benteley.) C'est Pellig. *Regardez-le.*

Pellig ne disait rien. Ses cheveux jaune paille étaient humides et mollement peignés. Ses traits, vagues, mal formés, indéfinissables. Ce personnage muet et incolore était rendu encore plus insignifiant par la présence du géant qui le poussait devant lui. Il se perdit bientôt entre les collants de satin et les robes longues, et les conversations, autour de Benteley, reprirent leur cours.

— Nous les verrons plus tard, dit Eleanor en frissonnant. Il me donne la chair de poule. Alors ? (Elle lui sourit, le tenant toujours par le bras.) Que pensez-vous de lui ?

— Je n'ai ressenti aucune impression.

Du groupe qui entourait Verrick s'éleva la voix enthousiaste de Moore. Contrarié, Benteley s'éloigna de quelques pas.

— Où allez-vous ? demanda Eleanor.

— Je rentre.

Les mots lui avaient échappé involontairement.

— Où ? (Elle essaya de sourire.) Je ne peux plus vous sonder, chéri. J'ai abandonné tout cela.

Elle releva sa chevelure couleur de flamme pour lui montrer les deux cercles morts, au-dessus de ses oreilles, gris de plomb sur sa peau immaculée.

— Je ne vous comprends pas. Renoncer à ce don avec lequel vous êtes née.

— Vous parlez comme Wakeman. Si j'étais restée avec le Corps, j'aurais dû utiliser ma faculté contre Reese. Alors, que pouvais-je faire d'autre ? (Son regard était empli d'une douleur inexprimable.) Vous savez que c'est réellement fini ? C'est comme si j'avais perdu la vue. Au début, j'ai hurlé et pleuré, longtemps. Je ne pouvais pas m'y faire. Je me suis complètement effondrée.

— Et maintenant ?

— J'y survivrai. Comme c'est irrémédiable, autant ne pas y penser. N'en parlons plus, chéri. Bois. Cela s'appelle *Brise de méthane*. Je suppose que Callisto a une atmosphère de méthane.

— Avez-vous déjà visité une des colonies planétaires ? lui demanda Benteley. (Il trempa ses lèvres dans le liquide ambré. C'était très fort.) Avez-vous jamais vu un camp de travail ? Ou une colonie de squatters après le passage d'une patrouille de police ?

— Non, dit Eleanor. Je n'ai jamais quitté la Terre. Je suis née il y a dix-neuf ans à San Francisco. Tous les télépathes sont originaires de cette ville. Au cours de la Guerre Finale, les installations expérimentales de Livermore ont été détruites par un missile soviétique. Les survivants avaient été gravement

irradiés. Nous descendons tous de la même famille – Earl et Verna Philips. Tous les membres du Corps sont parents. CM m’a éduquée en vue de développer cette faculté : telle était ma destinée.

Une musique confuse produite par un robot musicien s’éleva avec hésitation : associations fortuites de tonalités harmoniques imprévues et sans cesse mouvantes, trop subtiles pour que l’esprit pût s’y attacher. Quelques couples dansaient avec nonchalance. Un groupe d’hommes se disputaient avec vivacité. Benteley perçut quelques répliques :

— Sorti du labo en juin, il paraît.

— Vous mettriez un pantalon à un chat ? C’est inhumain.

— Rentrer dans quelque chose à cette vitesse ? Personnellement, la bonne vieille sub-C me suffit.

Près de la double porte, quelques personnes cherchaient leurs affaires, s’apprêtant à partir, le regard vide, la bouche molle, abrutis de fatigue.

— C’est toujours comme ça, dit Eleanor. Quand les femmes vont se remettre un peu de poudre, les hommes commencent à se chamailler.

— Que fait Verrick ?

— Écoutez-le !

Sa voix profonde dominait le bruit des conversations. Peu à peu, elles se turent, et tous écoutèrent. Des hommes au visage tendu et sévère se groupèrent autour de Verrick et de Moore, qui s’échauffaient.

— Nous créons nos propres problèmes, affirmait Verrick. Ils ne sont pas plus réels que les problèmes d’approvisionnement ou de surplus de main-d’œuvre.

— Comment cela ?

— Le système est entièrement artificiel. Le jeu du Minimax fut inventé par deux mathématiciens au cours de la première phase de la Seconde Guerre mondiale.

— Découvert, non inventé, rectifia Moore. Ils virent que les situations sociales étaient analogues à des jeux impliquant une stratégie, comme le poker. Un système valable pour le poker le sera aussi dans une situation réelle, telle que les affaires ou la guerre.

— Quelle est la différence entre un jeu de hasard et un jeu stratégique ? demanda Laura Davis.

— Tout, répondit Moore avec irritation. Dans un jeu de hasard, on ne cherche pas consciemment à tromper l'adversaire. Au poker, en revanche, chaque joueur utilise la stratégie du bluff – gestes sans signification, fausses annonces – pour tromper les autres sur sa situation et sur ses intentions. Par cette suite de fausses indications, il réussit à les faire agir de façon stupide.

— Comme de faire entendre qu'il a de bonnes cartes quand ce n'est pas vrai ?

Moore ignore Laura et revint à Verrick :

— Vous niez donc que la société fonctionne comme un jeu stratégique ? Le Minimax était une brillante hypothèse. Il nous a donné une méthode scientifique, rationnelle, pour percer à jour n'importe quelle stratégie et transformer le jeu stratégique en un jeu de hasard auquel les méthodes statistiques des sciences exactes sont applicables.

— Quand même, marmonna Verrick, cette damnée bouteille jette un homme dehors sans raison et élève à sa place un âne, un imbécile, un fou choisi au hasard, sans même tenir compte de sa classe ou de ses capacités.

— Certes ! s'exclama Moore avec enthousiasme. Notre système repose entièrement sur le Minimax. La bouteille contraint tous les hommes à jouer au jeu du Minimax sous peine d'être écrasés. Nous sommes contraints d'abandonner toute supercherie et d'agir de façon pleinement rationnelle.

— Il n'y a rien de rationnel dans la saute fortuite de la bouteille, répondit rageusement Verrick. Comment un mécanisme obéissant au hasard serait-il rationnel ?

— Le facteur contingent est fonction d'un tout rationnel. Nul ne peut opposer une stratégie à ces sautes fortuites. On ne peut qu'adopter une méthode contingente : une bonne analyse de la probabilité statistique de certains événements, plus le postulat pessimiste que n'importe quel plan sera découvert. Assumer à l'avance que l'on sera démasqué vous libère du danger d'être découvert. Si vous agissez au hasard, votre adversaire ne pourra

rien découvrir sur vous, car *vous-même* ne savez pas d'avance ce que vous allez faire.

— Résultat : nous sommes tous devenus des crétins superstitieux, dit Verrick. Tout le monde s'efforce d'interpréter les signes et les augures, vols de corneilles blanches et veaux à deux têtes. Nous dépendons tous du hasard et nous perdons le contrôle de la réalité parce que nous ne pouvons plus former de plans.

— Comment le pourrions-nous avec les TP ? Ils vérifient parfaitement les prévisions pessimistes du Minimax : ils mettent à jour votre stratégie dès l'instant où vous commencez à jouer.

Verrick pointa le doigt sur sa puissante poitrine :

— Je n'ai pas de gris-gris autour du cou. Ni de pétales de roses, de fiente de léopard ou de salive de chat-huant ! Je pratique un jeu d'adresse et non de hasard. Il n'y a peut-être même chez moi aucune stratégie, si vous y regardez de près. Je ne me suis jamais fié à des abstractions théoriques. J'agis par empirisme. Je fais ce que chaque situation nouvelle exige. L'adresse, c'est ça. Et j'en ai.

— L'adresse est fonction du hasard. C'est l'utilisation intuitive de ce qu'une situation due au hasard offre de plus favorable. Vous avez rencontré au cours de votre vie suffisamment de situations pour connaître à l'avance, de façon pragmatique...

— Et Pellig ? C'est de la stratégie, si je ne me trompe ?

— Stratégie implique supercherie, et personne ne sera dupe de Pellig.

— Absurde, dit Verrick. Vous vous êtes mis en quatre pour que le Corps n'apprenne rien sur lui.

— C'était votre idée, répliqua Moore vivement. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit : qu'ils le sachent tous, car ils ne pourront rien y faire. Si cela ne tenait qu'à moi, je le ferais annoncer dès demain à la TV.

— Vous êtes bien assez bête pour cela ! lança Verrick d'une voix âpre.

— Pellig est imbattable ! (Moore était furieux d'avoir été humilié en public.) Nous avons combiné l'essence du Minimax. Prenant la bouteille comme point de départ, j'ai produit un...

— Taisez-vous, murmura Verrick en lui tournant le dos. Vous parlez trop. (Il s'éloigna de quelques pas. Les gens s'écartaient pour lui livrer passage.) Toute cette indétermination doit disparaître. On ne peut rien prévoir, on ne peut faire aucun projet, avec cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de nous.

— C'est bien pourquoi elle existe ! lui cria Moore.

— Alors laissez-la tomber. Débarrassez-nous-en.

— On ne peut pas allumer et éteindre le Minimax à volonté. C'est comme la gravité : une loi, une loi pragmatique.

Benteley s'était approché de lui.

— Vous croyez aux lois naturelles ? lui demanda-t-il. Un 8-8 comme vous ?

— Qui est ce type ? gronda Moore. De quel droit vient-il se mêler à notre conversation ?

Verrick se redressa.

— C'est Ted Benteley, un 8-8 comme vous. Nous venons de l'engager.

Moore devint blême :

— Un 8-8 ! nous n'avons plus besoin de 8-8 ! (Il le regarda.) Benteley ? Vous venez d'être mis dehors par Oiseau-Lyre ! Vous êtes une épave !

— Exactement, dit Benteley sans perdre son calme. Et je suis venu directement ici.

— Pourquoi ?

— Je m'intéresse à ce que vous faites.

— Ce que je fais ne vous regarde pas !

— Ça suffit comme ça ! lui lança Verrick d'une voix rauque. Taisez-vous ou sortez d'ici. Benteley travaille avec vous maintenant, que cela vous plaise ou non.

— Personne d'autre que moi ne travaillera sur ce projet ! rugit Moore avec un mélange de haine, de peur et de jalousie professionnelle. S'il n'est même pas capable de s'accrocher à une Colline de troisième ordre comme Oiseau-Lyre, il n'est pas assez...

— Nous verrons, coupa Benteley, froidement. Je me réjouis d'avance de vérifier vos notes et votre travail.

— Je vais boire *un verre, grommela Verrick. J'ai trop à faire* pour continuer à bavarder ici.

Moore jeta à Benteley un dernier regard de ressentiment et se hâta de suivre Verrick. La foule commença lentement à se disperser en murmurant.

— Exit notre hôte. Belle soirée, n'est-ce pas, murmura Eleanor avec un soupçon d'amertume dans la voix.

6

Benteley avait la migraine. Le brouhaha des voix se combinait aux mouvements des corps, aux tenues étincelantes. Le sol était jonché de mégots et de détritrus divers. Dans la salle tout était sens dessus dessous, comme si elle donnait lentement de la bande. Les lumières du plafond, vacillant et changeant continuellement de forme, lui faisaient mal aux yeux. Un homme le bouscula violemment en passant. Une jeune femme, adossée au mur, une cigarette aux lèvres, ôtait ses sandales et massait ses pieds aux ongles vernis de carmin.

— Que veux-tu ? lui demanda Eleanor.

— Partir.

Avec aisance, elle lui fit traverser la foule vers une des sorties, tout en vidant son verre.

— Tout ceci peut paraître dénué de sens, lui dit-elle, mais Verrick l'a fait dans un but précis. Il...

Herb Moore leur barrait le passage. Son visage était congestionné. Le pâle et silencieux Keith Pellig était à son côté.

— Ah vous voilà, dit-il d'une voix mal assurée, renversant à moitié le contenu de son verre. (Il fixa Benteley :) Vous avez obtenu ce que vous vouliez, hein ? (Il assena une claque sur le dos de Pellig :) Voilà l'événement le plus important de notre époque, et voilà le plus important de tous les êtres vivants. Regardez-le bien, Benteley !

Pellig ne disait toujours rien. Son corps était flasque. Il fixait Benteley et Eleanor de son regard inexpressif et incolore. Même sa peau, ses cheveux, ses ongles étaient incolores, presque translucides. Il avait un aspect aseptique – sans saveur, sans odeur, sans couleur : une non-entité.

Benteley lui tendit la main :

— Salut, Pellig.

Pellig prit sa main et la serra – sans vie, sans force ; sa peau était froide et légèrement humide.

— Que pensez-vous de lui ? demanda Moore sur un ton agressif. Pas mal, hein ? La plus grande découverte depuis la roue.

— Où est Verrick ? demanda Eleanor. Pellig ne doit jamais s'éloigner de lui.

Moore s'empourpra encore davantage :

— Quelle rigolade ! Qui... ?

— Vous avez trop bu. (Eleanor fouilla les environs du regard.) Ce Reese ! Il est sans doute encore en train de discuter.

Benteley était comme hypnotisé par Pellig. Il avait quelque chose de repoussant — une qualité asexuée, amollie, hermaphrodite. Pellig n'avait même pas un verre à la main — il n'avait rien.

— Vous ne buvez pas ? lui demanda Benteley.

Pellig secoua la tête.

— Pourquoi pas ? Prenez donc un verre de *Brise de méthane*.

Benteley se servit maladroitement sur le plateau d'un MacMillan qui passait. Plusieurs verres tombèrent et se cassèrent. Le robot s'arrêta instantanément et effectua une complexe opération de balayage et de nettoyage.

— Tenez. (Benteley mit un verre dans la main de Pellig.) Buvez, mangez, amusez-vous. Demain, quelqu'un mourra, et ce ne sera certainement pas vous.

— Assez, lui souffla Eleanor à l'oreille.

— Pellig, continua Benteley, comment se sent-on dans la peau d'un tueur professionnel ? Vous ne ressemblez pas à un tueur, pourtant. Vous ne ressemblez à rien. Même pas à un homme. Surtout pas à un homme.

Les invités qui n'étaient pas encore partis commençaient à faire cercle autour d'eux. Eleanor le tirait furieusement par la manche :

— Au nom du ciel, Ted ! Verrick arrive.

— Lâche-moi. C'est *ma* manche. C'est à peu près tout ce qui me reste. (Il fixa de nouveau le visage vide de Pellig. Son cerveau bouillonnait ; son nez et sa gorge étaient douloureux.) Pellig, qu'est-ce que ça vous fait de tuer un homme que vous n'avez jamais vu ? Un homme qui ne vous a rien fait ? Un

pauvre innocent qui se trouve accidentellement sur le chemin des puissants ? Un obstacle temporaire...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? grommela Moore entre ses dents. Qu'est-ce qui cloche avec Pellig ? (Il ricana :) Pellig, c'est mon copain.

Verrick apparut, écartant les gens de son passage.

— Moore, faites-le sortir d'ici. Je vous avais dit de monter. (Il désigna la porte aux derniers assistants :) La soirée est terminée. Rentrez chez vous. Je vous contacterai lorsque j'aurai besoin de vous.

Les gens se hâtèrent vers la sortie. Quelques robots tenaient le vestiaire. Plusieurs petits groupes s'attardèrent, dévisageant avec curiosité Verrick et Pellig.

— Montons, dit Verrick en entraînant Pellig. Dieu, qu'il est tard ! (Le dos courbé, sa tête hirsute tournée sur le côté, il commença à monter le monumental escalier.) Nous avons quand même fait du bon travail aujourd'hui. Je vais me coucher.

Se mettant bien en équilibre sur ses deux jambes, Benteley lui lança d'une voix forte :

— Écoutez, Verrick ! J'ai une idée. Pourquoi ne tuez-vous pas Cartwright vous-même ? Éliminez l'intermédiaire. C'est plus scientifique.

Sans se retourner ni ralentir, Verrick éclata d'un rire inattendu.

— Je vous parlerai demain. Rentrez chez vous et dormez.

— Non, dit Benteley avec entêtement, je ne veux pas rentrer. Je suis ici pour apprendre quelle est votre stratégie, et je ne partirai pas avant de la connaître.

Au premier palier, Verrick s'arrêta et se retourna.

— Comment ? dit-il.

Son ton était indéfinissable, de même que son regard.

— Vous m'avez parfaitement compris.

Benteley ferma les yeux comme la pièce semblait osciller autour de lui. Lorsqu'il les rouvrit, Verrick avait disparu et Eleanor le tirait par le bras.

— Imbécile ! lui dit-elle d'une voix aiguë. Qu'est-ce qui te prend ?

— C'est un dingue, dit Moore d'une voix mal assurée en entraînant Pellig. Emmenez-le d'ici, Eleanor. Sinon il va se mettre à dévorer le tapis.

Benteley était désesparé. Il ouvrit la bouche mais ne parvint pas à émettre un son.

— Il est parti, finit-il par dire. Ils sont tous partis. Verrick, Moore et ce pantin de cire.

Eleanor le fit entrer dans une pièce et ferma la porte derrière eux. Elle alluma nerveusement une cigarette dans la demi-obscurité et inhala furieusement la fumée :

— Benteley, tu es complètement fou.

— Je suis ivre. Cet arrache-gueule de Callisto. C'est vrai qu'un millier d'esclaves s'asphyxient lentement dans une atmosphère de méthane pour que Verrick puisse se saouler la gueule ?

— Assieds-toi. (Elle lui approcha une chaise et se mit à tourner en rond juste devant lui, raide comme une marionnette.) Tout craque. Moore est si fier de son Pellig qu'il veut le montrer à tout le monde. Verrick ne s'adapte pas à sa nouvelle situation : il croit qu'il a encore ses TP pour le soutenir. Mon Dieu !

Elle lui tourna le dos et se cacha le visage dans les mains. Benteley la regarda sans comprendre. Puis elle se ressaisit et sortit un mouchoir pour se tamponner les yeux.

— Je peux faire quelque chose ? demanda-t-il avec espoir.

Sans répondre, elle vida une coupe des bonbons qu'elle contenait, y versa le contenu d'un broc d'eau, puis se baigna le visage, qu'elle sécha ensuite à l'aide d'un rideau brodé.

— Viens, Benteley, dit-elle, partons d'ici.

Elle sortit rapidement. Benteley réussit à se lever et la suivit. Sa petite silhouette au buste nu glissait, silencieuse comme un fantôme, entre les sombres possessions de Verrick : vitrines, statues impressionnantes, escaliers recouverts d'épais tapis ; à chaque tournant, un robot attendait, immobile, des ordres éventuels.

Ils émergèrent dans un étage désert, lourd d'ombre et de silence. Eleanor attendit qu'il l'eût rattrapée.

— Je vais me coucher, lui dit-elle sans détour. Tu peux venir ou rentrer, comme tu veux.

— Rentrer où ?

Il la suivit le long d'un couloir sur lequel donnaient des portes entrouvertes. Il entendit des voix. Plusieurs lui parurent familières. Voix d'hommes et murmures indistincts de femmes. Soudain, Eleanor disparut. Il se retrouva seul.

Il avança à tâtons entre des ombres indécises et mouvantes. Il heurta violemment un meuble et une cascade d'objets vint se fracasser à ses pieds. Surpris, il tenta de battre en retraite. Une voix dure s'éleva :

— Que faites-vous ici ? (C'était Herb Moore, invisible, mais proche. Son visage émergea lentement de l'obscurité, pâle d'abord, spectral, puis gonflé de sang.) Votre place n'est pas ici ! Foutez le camp ! Allez avec les autres épaves ! Classe 8-8 ! Vous me faites rire. Qui vous a dit...

Benteley le frappa. Le visage se désagrégea, projeta du liquide et des débris, totalement détruit. Benteley se sentit soulevé du sol, puis étouffé, emprisonné dans une masse gluante. Il lutta pour s'accrocher à quelque chose de solide.

— Suffit ! ordonna Eleanor. Au nom du ciel, arrêtez, vous deux !

Benteley s'immobilisa. À côté de lui, Moore haletait, soufflait et essuyait son visage ensanglanté :

— Je vous tuerai, salaud... (Sanglotant de rage et de douleur, il aboya :) Vous regretterez de m'avoir frappé, Benteley !

Benteley se retrouva assis sur un meuble bas, penché en avant dans un effort pour ôter ses chaussures. Sa veste était par terre, devant lui. Bientôt, ses chaussures vinrent la rejoindre sur le luxueux tapis. La chambre était fraîche. Un silence total régnait. Une lumière papillotait dans un coin.

— Verrouille la porte. (C'était la voix d'Eleanor. toute proche.) Je crois que Moore a complètement perdu la tête. Il erre dans les couloirs comme un fou.

Benteley trouva la porte et poussa l'antique verrou manuel. Au centre de la chambre, Eleanor, penchée en avant, levait une jambe et délaçait lentement une de ses sandales. Il l'observa dans un silence quasi religieux, stupéfait. Elle rejeta ses

sandales d'un coup de pied, baissa son collant et l'ôta. Ses chevilles nues brillèrent un instant dans la lumière. Ses cuisses pâles et chatoyantes dansèrent devant lui. N'en pouvant plus, il ferma les yeux. Puis il tomba presque sur elle et elle l'étreignit. Ses bras moites, ses seins frémissants, aux mamelons rouges et durs, sous lui. Elle eut un sursaut, frissonna et referma ses bras autour de lui. Le grondement dans sa tête s'enfla et déborda : il ferma les yeux et se laissa paisiblement emporter par le torrent.

Bien plus tard, il s'éveilla. Un froid mortel régnait dans la chambre. Nul son, nulle vie. Il se leva, raide, hagard, l'esprit brisé en fragments confus. La lumière grise du petit matin entra par la fenêtre ouverte et un vent glacial et menaçant le fouettait. Il regarda autour de lui, essayant de rassembler ses idées.

Des silhouettes humaines étaient allongées çà et là, entre des couvertures et des vêtements entassés. Il trébucha entre des corps, des bras à moitié nus, des jambes d'une blancheur crayeuse qui le choquèrent et l'horrifièrent. Il reconnut Eleanor, couchée sur le côté contre le mur, un bras allongé en avant, son petit poing fermé, respirant irrégulièrement, les lèvres entrouvertes. Il continua d'avancer – et s'arrêta net.

La faible lumière lui révéla les traits de son ami Al Davis, paisiblement endormi dans les bras de sa femme, oublieux de tout ce qui les entourait.

Il y en avait d'autres encore. Certains ronflaient. Un homme s'agitait dans son sommeil, sur le point de s'éveiller. Un autre gémit et tâtonna pour ramener les couvertures sur lui. Son pied réduisit un verre en éclats et une petite mare d'un liquide noirâtre se forma. Un autre visage familier... un homme, brun, aux traits agréables...

C'était son propre visage !

Il trébucha contre une porte, se retrouva dans un hall baigné de lumière jaune. Pris de terreur, il se mit à courir aveuglément devant lui. Ses pieds nus et agiles le menèrent le long d'interminables couloirs déserts, au delà de fenêtres grisâtres, en haut d'escaliers sans fin. Il tourna à un angle et se retrouva

dans une alcôve sans issue. Devant lui, se dressait un grand miroir.

Une silhouette indécise planait dans le miroir. Un insecte sans vie suspendu dans de jaunâtres profondeurs aquatiques. Il contempla avec une fixité stupide la chevelure de lin, les lèvres inexpressives et molles, les yeux incolores. Les bras pendaient, inertes, comme désossés. Silencieuse et immobile, la chose désarticulée, décolorée, lui rendait son regard vide, sans un son, sans un mouvement.

Il hurla – et l'image disparut. Il plongea le long des couloirs couleur de poussière ; ses pieds frôlaient à peine les tapis. Il ne sentait plus le sol sous lui. Il s'élevait, comme porté vers le haut par sa terreur. Il n'était plus qu'une chose hurlante sous la haute coupole du toit.

Les bras étendus en avant, il filait à une vitesse croissante, il franchissait les portes, traversait les chambres et suivait les couloirs, aveugle et terrifié, tourbillonnant désespérément, frappant en vain contre les vitraux dans l'espoir de s'échapper.

Avec un craquement violent, il heurta une cheminée de brique. Brisé, il se laissa tomber sur l'épais tapis poussiéreux. Un instant, il resta étendu, désespéré, puis il se releva et avança frénétiquement, au hasard, les mains devant le visage, les yeux clos, la bouche ouverte.

Devant lui, des sons. Un rai de vive lumière jaune filtrait par une porte entrouverte. Une poignée d'hommes étaient assis autour d'une table couverte de bandes et de rapports. Au milieu, une ampoule astronique, chaud soleil miniature, l'attirait hypnotiquement. Entourés de tasses de café, des hommes écrivaient en murmurant. L'un d'eux avait de puissantes épaules tombantes.

— Verrick ! cria Benteley. (Sa voix ténue n'était plus qu'un faible cri d'insecte.) Verrick ! Aidez-moi !

Reese Verrick lui jeta un regard courroucé :

— Que voulez-vous ? Je suis occupé. Ce que nous faisons est urgent.

— Verrick ! hurla-t-il, pris d'une panique incontrôlable. *Qui suis-je !*

— Vous êtes Keith Pellig, répondit Verrick avec irritation. (De sa grosse patte, il s’essuya le front et repoussa les bandes qui se trouvaient devant lui.) Vous êtes l’assassin désigné par la Convention. Dans moins de deux heures, vous devez être prêt à vous mettre au travail. Vous avez une tâche à accomplir.

Eleanor Stevens surgit du hall :

— Verrick ! Ce n'est pas Keith Pellig. Demandez à Moore de descendre et faites-le parler. Il s'est battu avec Benteley ; il a voulu se venger.

Verrick écarquilla les yeux :

— C'est Benteley ? Ce satané Moore ! Il va finir par tout gâcher.

Benteley commençait à reprendre ses esprits.

— Est-ce que cela peut s'arranger ? murmura-t-il.

— Il était profondément endormi, dit Eleanor d'une voix morte. (Elle avait remis ses sandales et jeté un pardessus sur ses épaules. Ses cheveux roux et défaits détonnaient sur son visage blême.) Il ne peut pas le faire sur un sujet conscient. Faites venir un des médecins du labo pour lui donner un calmant. Et n'essayez pas de tirer parti de la situation. Ne lui dites rien avant qu'il ait retrouvé son état normal. Il ne peut encore tenir le coup, vous comprenez ?

Moore apparut, ébranlé et effrayé :

— Ce n'est rien. J'y suis allé un peu fort, voilà tout. (Il prit Benteley par le bras :) Venez. On va arranger ça en un rien de temps.

Benteley se dégagea. Il examina ses mains et son visage étrangers.

— Verrick, dit sa voix faible et creuse. Aidez-moi.

— Mais oui, dit Verrick sur un ton bourru. Tout ira bien. Voilà le docteur.

Verrick et le médecin s'occupèrent de lui. Moore, effrayé, se tint à l'écart de Verrick. Eleanor s'assit et alluma une cigarette, regardant le médecin enfoncer l'aiguille dans le bras de Benteley. Tandis qu'il semblait dans les ténèbres, il entendit la voix lointaine de Verrick :

— Vous auriez dû le tuer ou lui fichez la paix. Mais pas cela. Vous croyez qu'il vous pardonnera jamais ?

Benteley n'entendit pas la réponse de Moore. L'obscurité était devenue totale et l'avait englouti.

Quelque part au loin, Eleanor Stevens disait :

— Vous avez remarqué que Reese ne comprend pas vraiment ce qu'est Pellig ?

— Il ne comprend rien aux théories. (C'était Moore. sombre et rancunier)

— Il n'en a pas besoin. Il peut engager des centaines de jeunes hommes brillants pour les comprendre à sa place.

— Moi, par exemple ?

— Pourquoi êtes-vous avec Reese ? Vous ne l'aimez pas. Vous vous entendez mal avec lui.

— Verrick a de l'argent à investir dans les recherches que je fais. Sans son soutien, je ne serais rien.

— Mais à la fin, c'est lui qui profite du résultat.

— C'est sans importance. Écoutez : j'ai repris les travaux fondamentaux de MacMillan sur les robots. Qu'en avait-il fait ? Rien que des super-aspirateurs, super-fourneaux, des serviteurs stupides et quasi muets. MacMillan s'était trompé. Tout ce qu'il voulait, c'était quelque chose de gros et de costaud, pour que les inks puissent se reposer. Pour qu'il n'y ait plus de serviteurs et de manœuvres. En fait, MacMillan était pro-ink. Il avait sans doute acheté sa classification au marché noir.

Des bruits de pas, le tintement d'un verre.

— Scotch et eau plate, dit Eleanor.

Quelqu'un s'assit et poussa un soupir de soulagement :

— Quelle nuit ! Un jour entier gâché. Ce soir, je me couche tôt.

— C'était de votre faute.

— Ça ira. Il sera là pour ce bon vieux Keith Pellig.

— Vous n'allez quand même pas vous charger de ça, pas dans votre état.

— Il est à moi, non ?

Moore était indigné.

— Il appartient au monde, dit Eleanor d'une voix glaciale. Vous êtes tellement pris dans vos jeux d'échecs verbaux que vous ne voyez même pas le danger que vous nous faites courir. Chaque heure qui passe augmente les chances de survie de ce fou. Si vous n'aviez pas tout mis sens dessus dessous pour régler un compte personnel, Cartwright serait peut-être déjà mort.

C'était le soir.

Benteley sortit de son immobilité. Il se redressa, surpris de se sentir fort et d'avoir la tête claire. La chambre était plongée dans une demi-obscurité que perçait un point de lumière minuscule qu'il identifia : la cigarette d'Eleanor. Moore était assis près d'elle, les jambes croisées, un verre à la main, l'air maussade et lointain. Eleanor se leva et alluma une lampe de chevet :

— Ted ?

— Quelle heure est-il ?

— 8 heures et demie. (Elle s'approcha du lit, les mains dans les poches.) Comment te sens-tu ?

Il s'assit sur le rebord du lit, encore incertain de ses mouvements. Il portait une chemise de nuit standard ; il ne vit ses vêtements nulle part.

— J'ai faim.

Soudain, il serra les poings et s'en frappa le visage.

— C'est bien toi, dit Eleanor, simplement.

Benteley se leva. Ses jambes se déroberent sous lui :

— J'en suis heureux. C'est réellement arrivé ?

— Réellement. (Elle retourna prendre sa cigarette.) Et cela se reproduira. Mais la prochaine fois, tu seras prévenu. Toi, et vingt-trois autres hommes jeunes et intelligents.

— Où sont mes vêtements ?

— Pourquoi ?

— Parce que je m'en vais.

Moore se leva brusquement :

— Impossible. Rendez-vous compte. Vous avez découvert ce qu'est Pellig – et vous croyez que Verrick vous laissera faire un pas au-dehors !

— Vous violez les règles de la Convention du Défi. (Benteley trouva ses vêtements dans un placard et les étala sur le lit.) Vous

ne pouvez envoyer qu'un assassin à la fois. Et votre Pellig est fabriqué de façon à sembler n'être qu'une seule personne, alors que...

— Doucement, l'interrompt Moore. Vous n'y êtes pas tout à fait.

Benteley ôta sa chemise de nuit et la jeta au loin.

— Ce Pellig est entièrement synthétique.

— Exact.

— Pellig est un véhicule. Vous allez y fourrer une douzaine d'esprits de première force et l'envoyer à Batavia. Cartwright mort, vous détruisez Pellig, récompensez ceux qui l'ont animé et les renvoyez à leur travail.

Moore parut amusé :

— J'aimerais que ce fût possible. En fait, nous avons essayé, en introduisant simultanément trois personnalités dans Pellig. Le résultat fut un chaos total. Chacun partait dans une direction différente.

— Pellig a-t-il une quelconque personnalité ? demanda Benteley tout en s'habillant. Que se passe-t-il lorsque aucun esprit ne l'habite ?

— Il retourne à ce que nous appelons le stade végétatif. Il ne meurt pas mais rétrograde à un niveau primitif, une sorte d'état crépusculaire dans lequel les métabolismes se poursuivent.

— Qui le faisait marcher hier soir ?

— Un bureaucrate du labo, un type négatif comme vous l'avez vu. Pellig est un excellent véhicule : il y a très peu de distorsion.

Benteley s'arracha à un souvenir :

— Quand j'étais dedans, j'avais l'impression que Pellig était là, avec moi.

— J'ai ressenti la même chose, acquiesça calmement Eleanor. La première fois, je me sentais comme si un serpent était entré dans mon collant. C'est une illusion. Quand as-tu commencé à avoir cette sensation ?

— En regardant dans le miroir.

— Il ne faut jamais regarder dans les miroirs. Comment t'imagines-tu que je me sentais, *moi* ? Toi, au moins, tu es un

mâle. C'était dur pour moi. Je pense que Moore ne devrait pas utiliser de femmes. Trop de risques de choc.

— Vous ne les utilisez pas sans les prévenir ?

— Nous avons une équipe bien entraînée, dit Moore. Nous en avons essayé des dizaines ces derniers mois. La plupart ne tiennent pas le coup. Au bout de quelques heures, ils souffrent d'une sorte de claustrophobie. Ils n'ont qu'une idée : sortir de là, comme si, ainsi que le disait Eleanor, un reptile glacial était venu se coller contre eux. (Il haussa les épaules.) Je ne partage pas ces sentiments. Je trouve qu'il est beau.

— Votre équipe est importante ? demanda Benteley.

— Nous en avons réuni une bonne vingtaine capables de supporter l'expérience. Votre ami Davis, par exemple. Il a la personnalité qui convient : placide, calme, docile.

Benteley se raidit :

— C'est sans doute cela qui explique sa nouvelle classification.

— Tous les participants montent d'une classe. Achetée au marché noir, bien entendu. Vous aussi, selon Verrick. Ce n'est pas aussi dangereux qu'on pourrait le croire. Si quelque chose va mal, s'ils se mettent à canarder Pellig, nous retirons celui qui s'y trouve à ce moment.

— Voilà donc le système, murmura Benteley. Ils se succèdent.

— Qu'ils essaient de prouver que nous avons violé les règles de la Convention, dit Moore avec bonne humeur. Notre département légal a examiné tous les tenants et aboutissants. Ils ne trouveront rien à nous reprocher. La loi exige un seul assassin à la fois, choisi par une Convention publique. Keith Pellig a été choisi par la Convention, et il est unique.

— Je ne vois pas l'avantage du procédé.

— Vous le verrez, dit Eleanor. Moore vous expliquera tout cela en détail.

— Lorsque j'aurai mangé, dit Benteley.

Tous trois se rendirent dans la salle à manger. Au moment d'y entrer, Benteley se figea. Pellig était assis à la table de

Verrick, placide, devant un plat d'escalopes et de purée de pommes de terre, portant un verre d'eau à ses lèvres exsangues.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda Eleanor.

— Qui est dedans ?

— Un quelconque technicien du labo ; nous y laissons quelqu'un en permanence, cela permet de mieux le connaître et augmente ainsi nos chances.

Benteley choisit une table le plus loin possible de Pellig. Sa pâleur cireuse le mettait mal à l'aise – il le faisait penser à un insecte tout juste sorti de son cocon, pas encore séché et durci par le soleil.

Puis il se souvint.

— Écoutez, dit-il, la gorge serrée. Ce n'est pas tout.

Eleanor et Moore échangèrent un regard inquiet.

— Du calme, Benteley, lui dit Moore.

— J'avais quitté le sol. Et ce n'était pas simplement l'effet de la course. Je volais. (Il haussa la voix.) Il s'est passé quelque chose. J'étais comme un fantôme. J'allais de plus en plus vite... Puis il y a eu la cheminée.

Il se toucha le front : il ne sentit ni bosse ni cicatrice. Évidemment. C'était un autre corps.

— Expliquez-moi, haleta-t-il. Que s'est-il passé ?

— C'était sans doute dû à son poids inférieur, répondit Moore. Son corps est plus efficient qu'un corps humain normal.

Le scepticisme de Benteley devait se lire sur son visage, car Eleanor ajouta :

— Pellig avait peut-être bu un cocktail drogué avant que tu entres dans son corps. J'ai vu plusieurs femmes en prendre.

La voix rude de Verrick les interrompit :

— Moore, vous qui êtes fort en abstractions. (Il lui passa une liasse de feuilles de métalfoil.) J'ai étudié ces rapports confidentiels sur ce cinglé de Cartwright. Ce n'est pas qu'il ait une importance quelconque, mais il y a certains points qui m'embêtent.

— Lesquels ? demanda Moore.

— D'abord, il a sa carte de pouvoir. C'est inhabituel pour un ink. Les chances sont tellement réduites, tellement insignifiantes...

— Statistiquement, il y a toujours une possibilité.

Verrick eut un reniflement de dédain :

— La bouteille est le plus beau racket qu'on ait jamais inventé. C'est une foutue loterie, et chacun a un billet. À quoi bon garder une carte qui vous donne une chance sur six milliards, une chance qui ne viendra jamais ? Les inks sont assez malins pour revendre leur carte, si elle ne leur a pas déjà été retirée par leur Colline. Combien vaut une carte ces temps-ci ?

— Dans les deux dollars. Dans le temps, c'était un peu plus.

— Vous voyez. Mais Cartwright a gardé la sienne. Et ce n'est pas tout. (Le visage massif de Verrick prit une expression rusée.) Selon ces rapports, Cartwright a acheté — pas vendu — au moins une demi-douzaine de cartes de pouvoir au cours du mois écoulé.

Moore se redressa :

— Vraiment ?

— Peut-être, dit songeusement Eleanor, a-t-il enfin trouvé une amulette efficace.

Verrick poussa un rugissement de taureau en fureur :

— Bouclez-la ! Je ne veux pas entendre parler de ces saletés d'amulettes ! (Il pointa un doigt sur la poitrine nue de la jeune femme :) Comment ? Vous portez un de ces yeux de salamandre ? Ôtez-moi ça tout de suite et jetez-le !

Eleanor sourit avec indulgence ; chacun avait l'habitude des excentricités de Verrick, de son refus de croire en l'efficacité des porte-bonheur.

— Vous avez d'autres informations ? demanda Moore.

— Le jour où la bouteille a sauté, la Société Prestonite tenait une réunion. (Verrick serra les poings.) Il a peut-être trouvé ce que je cherchais — ce que tous les hommes cherchent : un moyen de battre la bouteille, un tuyau sûr pour prédire ses sautes. Si jamais j'étais sûr que, ce jour-là, Cartwright attendait la notification...

— Que feriez-vous alors ? demanda Eleanor.

Verrick ne répondit pas. Une étrange grimace déformait ses traits, révélant une souffrance intolérable. Plus personne n'osait

respirer. Soudain, il se replongea dans son assiette, et les autres l'imitèrent.

Lorsqu'il eut fini de manger, il repoussa sa tasse de café et alluma un cigare.

— Et maintenant, écoutez-moi, dit-il à Benteley. Vous vouliez connaître notre stratégie. La voici : du moment où un télépathe contacte l'esprit d'un assassin, celui-ci est fini. Ils ne le lâchent plus, ils se le repassent mutuellement. Ils savent ce qu'il va faire dès qu'il y pense. Aucune stratégie n'est possible. Il est constamment suivi, jusqu'au moment où cela ne les amuse plus et où ils lui font sauter les tripes.

— C'est bien pourquoi les TP nous ont contraints à adopter le Minimax, ajouta Moore. Les télépathes rendent toute stratégie vaine ; il faut agir sans détermination, au hasard. Il vous faut ignorer ce que vous allez faire dans un instant, agir en aveugle. Le problème est : comment avoir une stratégie indéterminée, mais qui vous mène néanmoins au but que vous vous êtes fixé ?

— Dans le passé, continua Verrick, les assassins ont essayé de trouver un moyen leur permettant de prendre des décisions imprévues. Ils utilisèrent le plimp, une sorte de jeu de la stratégie de l'assassinat. Un échiquier permettait un grand nombre de combinaisons représentant autant de décisions ou de combinaisons de décisions. L'assassin jetait les dés, lisait le résultat et agissait conformément à un code prévu à l'avance. Les TP ne pouvaient savoir quel numéro allait sortir.

Mais ce n'était pas satisfaisant. L'assassin suivait cette tactique Minimax, mais perdait quand même : il perdait parce que les TP jouaient aussi, et qu'ils étaient quatre-vingts alors qu'il était seul. Statistiquement, il était perdant, sauf une fois de loin en loin. De Falla, par exemple, réussit à s'introduire dans le Directoire. Il ouvrait au hasard *Déclin et chute de l'Empire Romain* de Gibbon et fondait ses décisions sur une complexe interprétation des matériaux sur lesquels il tombait.

— La réponse est évidemment Pellig, déclara Moore. Nous avons vingt-quatre esprits différents, entre lesquels aucun contact ne sera établi. Chacun de ces vingt-quatre hommes ou femmes sera assis ici, à Farben, isolé des autres mais relié au mécanisme d'actualisation. À intervalles irréguliers, nous

branchons un esprit différent choisi au hasard parmi les opérateurs. Chacun de ces derniers a une stratégie mûrement mise au point. Mais personne ne saura quel esprit sera branché, ni quand. Personne ne saura quelle stratégie, quel mode d'action, est sur le point d'entrer en jeu. Les TP n'auront aucun moyen de savoir ce que le corps de Pellig fera dans la minute qui suit.

Benteley eut un frisson d'admiration pour ce technicien à la logique impitoyable.

— Pas mal, admit-il.

— Vous voyez, dit Moore avec fierté. Pellig, c'est la particule de Heisenberg. Les TP pourront déterminer son trajet : droit sur Cartwright. Mais pas sa vitesse. Personne ne saura à quel point de ce trajet il se trouvera à un moment donné.

8

L'appartement d'Eleanor Stevens était situé dans le quartier résidentiel classifié de la Colline Farben. Il se composait d'une suite de pièces agréables que Benteley parcourut d'un regard appréciateur, tandis qu'Eleanor mettait de l'ordre.

— Je viens juste d'emménager, expliqua-t-elle.

— Où est Moore ?

— Quelque part dans l'immeuble, je pense.

— Je croyais que tu vivais avec lui.

— Pas pour le moment.

Eleanor abaissa le filtre translucide sur la paroi transparente. Le ciel nocturne et ses froides étoiles, les étincelles mouvantes et les formes lumineuses de la Colline pâlirent puis disparurent. Gênée, Eleanor lui jeta un regard de côté :

— À vrai dire, je ne vis avec personne pour le moment.

— Désolé, dit Benteley, gêné à son tour. Je l'ignorais.

Eleanor haussa les épaules et lui sourit de ses yeux lumineux, de ses lèvres frémissantes.

— Triste situation, hein ? Après Moore, j'ai vécu avec un autre chercheur du labo, un ami de Moore d'ailleurs, puis avec un planificateur. N'oublie pas que j'étais télépathe. La plupart des hommes ne veulent pas vivre avec une TP, et je ne me suis jamais bien entendue avec les membres du Corps.

— C'est du passé, maintenant.

— Oh ! oui. (Elle tournait en rond, les mains profondément enfoncées dans les poches, soudain pensive et solennelle.) Je crois que j'ai gâché ma vie. La télépathie ne m'a jamais intéressée, mais je n'avais le choix qu'entre me soumettre à l'entraînement ou subir l'opération. De plus, je n'avais aucune classification et je risquais le camp de travail. Si Verrick me laisse tomber, c'est la fin de tout. Je ne peux pas retourner au Corps et je ne vois pas comment je pourrais réussir au Jeu. (Son

regard se fit suppliant.) Ted, cela ne te fait rien que je sois indépendante ?

— Rien du tout.

— Cela semble si drôle, d'être libre comme ça. Je suis complètement seule, sans aucun lien. C'est dur, Ted. J'étais obligée de suivre Verrick ; c'est le seul homme qui me donne un sentiment absolu de sécurité. Mais cela m'a coupée de ma famille. (Elle eut un geste pathétique.) Je déteste être seule. J'ai peur.

— Il ne faut pas avoir peur. Tiens-leur tête.

— Je ne peux pas, dit-elle en frissonnant. Comment peux-tu vivre comme tu le fais ? Il faut dépendre de quelqu'un, il faut être protégé. C'est un monde froid et hostile, dénué de toute chaleur. Tu sais ce qui arrive si tu décroches ?

— Je sais... Ils les déportent par millions.

— Je crois que j'aurais dû rester avec le Corps. Mais je hais cela. Sans cesse épier, écouter ce qui se passe dans les esprits des autres. On ne vit plus, on n'est plus un individu séparé, on fait partie d'un organisme collectif. On n'est plus capable d'aimer ni de haïr. Il n'y a que le travail – et encore, on le partage avec quatre-vingts autres, des gens comme Wakeman.

— Tu désires être seule, mais tu en as peur.

— Je désire être *moi*. Pas être seule. Je déteste me réveiller le matin sans personne à côté de moi. Je déteste rentrer dans un appartement vide. Manger seule, faire la cuisine et le ménage pour moi toute seule. Ouvrir la lumière, baisser les volets, regarder la TV. Être assise sans rien faire. Penser.

— Tu es jeune. Tu t'y habitueras.

— Non. je ne m'y habituerai pas ! (Le regard de ses yeux verts devint fixe et perçant et elle rejeta en arrière sa crinière couleur de flamme.) J'ai vécu avec un tas d'hommes, depuis l'âge de seize ans. Je ne me souviens pas combien. Je les rencontrais comme je t'ai rencontré au travail, dans des réceptions par des amis. Nous vivons ensemble quelque temps, puis nous nous fâchons. Il se passe toujours quelque chose. Cela ne dure jamais. (La terreur la refit frissonner, plus violemment que jamais.) Ils partent ! Ils restent quelque temps, puis ils s'en vont, me laissent tomber. Ou bien... ils me jettent dehors !

— Cela arrive, dit Benteley. il était absorbé dans ses propres pensées et il avait à peine suivi ce qu'elle disait.

— Un jour, j'en trouverai un, dit Eleanor avec ferveur. N'est-ce pas ? Je n'ai que dix-neuf ans. Je ne me suis pas si mal débrouillée, après avoir si peu vécu. Et Verrick me protège : je sais que je peux me fier à lui.

Benteley secoua sa torpeur :

— Et tu me demandes de vivre avec toi ?

Eleanor rougit :

— Eh bien... le voudrais-tu ?

Il ne répondit pas.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle, pressante, le regard déjà blessé.

— Cela n'a rien à voir avec toi. (Benteley lui tourna le dos et s'avança jusqu'à la paroi dont il rétablit la transparence.) La Colline est jolie, la nuit. À la voir, on n'imaginerait pas ce qu'elle est en réalité.

— Qu'importe la Colline ! (Elle fit redescendre la brume laiteuse.) Si ce n'est pas moi, c'est donc Verrick ? Oui, je sais que c'est Reese Verrick. Oh, ciel ! Tu étais si ardent ce jour-là, quand tu as surgi dans le bureau. Tu t'accrochais à ta serviette comme si c'était une ceinture de chasteté. (Elle eut un léger sourire.) On aurait cru un chrétien entrant au Paradis. Tu avais attendu longtemps... et tu avais de si grands espoirs. Tu étais terriblement pathétique. J'ai pensé que j'aimerais te revoir.

— Je voulais quitter le système des Collines, pour trouver mieux. Je voulais entrer au Directoire.

— Le Directoire ! (Elle éclata de rire.) Une abstraction ! De quoi se compose le Directoire, selon toi ? (Elle parlait en haletant, les yeux grands ouverts, le cœur battant.) Ce sont les hommes qui sont réels, non les institutions et les bureaux. Comment peut-on être loyal envers... un objet ? Les vieux meurent, d'autres les remplacent, les visages changent. Où est votre loyauté ? Envers qui ? Envers quoi ? C'est de la superstition ! On reste fidèle à un mot, à un nom. Pas à une entité vivante de chair et de sang.

— Ce n'est pas seulement une question d'institutions et de bureaux, dit Benteley. Ils représentent quelque chose.

— Quoi ?

— Une chose qui nous dépasse tous, qui est plus grande qu'un individu ou un groupe d'individus. Et qui, pourtant, en un sens, est nous tous.

— Elle n'est rien. Lorsque tu as un ami, c'est une personne, un individu, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une classe ou un groupe professionnel. Tu n'es pas l'ami d'une classe 4-7 ? Lorsque tu couches avec une femme, c'est une femme particulière, unique, n'est-ce pas ? Tout le reste s'est évanoui... Des notions vagues, mouvantes, une fumée grisâtre que tu ne peux saisir de tes mains. La seule chose qui reste, ce sont les gens : ta famille, tes amis, ta maîtresse, ton protecteur. Tu peux les toucher, t'approcher d'eux, humer leur *vie* chaude et solide. La sueur, la peau et les cheveux, l'haleine, les corps. Le toucher, le goût, les odeurs, les couleurs. Bon Dieu, il faut bien pouvoir s'accrocher à quelque chose ! Qu'y a-t-il, au delà des êtres ? À qui peut-on se fier, si ce n'est à son protecteur ?

— À soi-même.

— Reese me protège ! Il est grand et fort !

— Il est ton père, dit Benteley. Je hais les pères.

— Tu es... un psychopathe. Tu n'es pas normal.

— Je sais, admit Benteley sans se troubler. Je suis un homme malade. Et plus j'en vois, plus je suis malade. Je suis malade au point de penser que tous les autres sont malades et que moi seul suis sain. Je suis dans une mauvaise passe, hein ?

— Oui, murmura Eleanor.

— J'aimerais pouvoir démolir tout ça d'un seul grand coup. Mais c'est inutile. Ça s'écroule tout seul. Tout est creux, vide, métallique. Les jeux, les loteries – des jouets colorés pour enfants ! Seul le serment fait que cela tient encore. Situations à vendre, cynisme, luxe et pauvreté, indifférence... et les hurlements de la TV qui couvrent tout. Un homme va en assassiner un autre et tout le monde applaudit et regarde. En quoi croyons-nous ? En de brillants criminels travaillant pour de puissants criminels. Et nous vouons notre fidélité à des bustes en plastique.

— Le buste est un symbole, et il n'est pas à vendre. (Les yeux d'Eleanor lancèrent un éclair de triomphe.) Tu le sais, Ted. La

fidélité est notre bien le plus précieux. La fidélité qui nous relie, celle qui lie le serf à son protecteur, l'homme à sa maîtresse.

— Peut-être, dit lentement Benteley, devrions-nous être fidèles à un idéal.

— Quel idéal ?

L'esprit de Benteley se refusa à formuler une réponse. Ses rouages étaient bloqués. Des pensées inhabituelles et incompréhensibles se frayaient un chemin jusqu'à une conscience qui ne désirait pas les accueillir. D'où provenait ce torrent ? Il l'ignorait.

— C'est tout ce qui nous reste, finit-il par dire. Nos serments. Notre fidélité. C'est là le ciment sans lequel tout l'édifice s'effondrerait. Et que vaut-il ? Pas grand-chose. Il commence déjà à s'effriter.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Eleanor.

— Moore est-il loyal envers Verrick ?

— Non, et c'est pourquoi je l'ai quitté. Lui et ses théories ! C'est tout ce qu'il connaît ! (Ses amulettes porte-bonheur se balançaient furieusement.) Je hais tout cela !

— Verrick lui-même n'est pas loyal, dit Benteley doucement, observant les réactions de la jeune femme, dont le pâle visage exprimait une totale stupéfaction. Ne blâme pas Moore. Il essaie de monter le plus haut possible, comme tout le monde, comme Reese Verrick lui-même. N'importe qui jetterait son serment aux orties pour disposer d'une plus grosse part du butin, d'un petit peu plus d'influence, de puissance. C'est une énorme bousculade vers le sommet, et rien, aucun obstacle, ne les arrêtera. Quand toutes les cartes seront sur la table, tu verras ce que vaut la loyauté.

— Verrick ne romprait jamais son serment ! Jamais il ne laisserait tomber ceux qui dépendent de lui !

— Il l'a déjà fait. Il a violé un code moral en me laissant prêter serment. Tu dois le savoir mieux que personne, n'est-ce pas ? J'ai prêté serment de bonne foi.

— Dieu ! s'exclama Eleanor avec lassitude. Tu ne lui pardonneras jamais cela, n'est-ce pas ? Parce que tu crois qu'on s'est moqué de toi.

— C'est plus grave que cela, ne t'y trompe pas. Toute cette misérable structure commence à révéler son véritable caractère. Tu le verras, un jour. Moi, je l'ai vu et je suis prêt. Que peut-on attendre, d'ailleurs, d'une société fondée sur les jeux et l'assassinat ?

— Ce n'est pas la faute de Verrick. La Convention a été établie il y a des années, en même temps que le système de la bouteille et du Minimax.

— Verrick ne suit même pas honnêtement les règles du Minimax. Il essaie de les contourner avec sa stratégie centrée sur Pellig.

— Cela marchera, n'est-ce pas ?

— Probablement.

— De quoi te plains-tu, alors ? N'est-ce pas cela qui importe ? (Elle le secoua vivement par le bras.) Allons, oublie cela. Tu te fais des soucis inutiles. Moore parle trop, et tu as trop de scrupules. Profite de la vie. Demain, c'est le grand jour...

Elle leur versa à boire et s'installa à côté de lui sur le divan. Sa chevelure cramoisie brillait et flamboyait dans la semi-obscurité. Elle avait ramené ses jambes sous elle. Au-dessus de ses oreilles, les taches grises avaient pâli, mais elles étaient toujours là. Penchée contre Benteley, tenant son verre entre ses deux mains aux ongles laqués de rouge, elle ferma les yeux et lui demanda doucement :

— Je veux que tu me répondes. Es-tu avec nous ?

— Oui, répondit Benteley après un moment de silence.

— Oh ! que je suis heureuse ! soupira-t-elle.

Benteley reposa son verre sur la table basse :

— J'ai prêté serment à Verrick. Je n'ai pas le choix, à moins de rompre mon serment et de m'enfuir.

— Cela s'est fait.

— Je n'ai jamais été infidèle à mon serment. Cela faisait des années que j'en avais assez d'Oiseau-Lyre, mais je n'ai jamais tenté de m'en aller. J'aurais pu le faire – j'aurais pris le risque d'être pris et tué. J'accepte la loi qui donne à un protecteur droit de vie et de mort sur un serf en fuite. Mais je pense que ni un serf ni un protecteur ne doivent rompre leur serment.

— Je croyais que tu avais dit que le système s'effondrait.

— Il s'effondre, mais je ne tiens pas à y mettre la main.
Eleanor posa son verre et passa ses bras lisses et nus autour de son cou :

— Quelle a été ta vie ? As-tu connu beaucoup de femmes ?

— Quelques-unes.

— Comment étaient-elles ?

Il haussa les épaules :

— De tous les genres.

— Gentilles ?

— Oui, je crois.

— Qui était la dernière ?

Benteley réfléchit :

— Il y a quelques mois, une 7-9 nommée Julie.

Eleanor le fixa intensément de ses yeux verts :

— Raconte-moi comment elle était.

— Petite. Jolie.

— Elle me ressemblait ?

— Tu as de plus beaux cheveux. (Il toucha la crinière flamboyante.) Tu as de très beaux cheveux. Et de beaux yeux. (Il l'attira contre lui et la tint serrée longtemps.) Tu es très jolie.

Elle referma son petit poing sur ses amulettes, entre ses seins :

— Tout se passe bien. J'ai de la chance. Beaucoup de chance.

Elle s'étira afin d'atteindre ses lèvres. Un moment, son visage intensément vivant vibra contre le sien, puis elle se laissa retomber avec un soupir :

— Ça sera bien de travailler ensemble ici, tous ensemble.

Benteley ne répondit rien.

Au bout d'un moment, elle se détacha de lui et alluma une cigarette. Le menton relevé, les bras croisés, elle le regarda sérieusement de ses grands yeux solennels :

— Tu iras loin, Ted. Verrick pense beaucoup de bien de toi. J'avais si peur quand tu as dit et fait ces choses hier soir. Mais cela ne lui a pas déplu. Il te respecte ; il croit que tu as quelque chose. Et il a raison ! Tu possèdes quelque chose de fort, d'unique ! Comme j'aimerais pouvoir lire en toi ! Mais c'est fini, fini à jamais.

— Je me demande si Verrick se rend compte de l'importance de ton sacrifice ?

— Verrick a des préoccupations plus importantes que cela... Tu te rends compte : demain nous serons peut-être de retour là-bas, et tout sera comme avant, comme tu voulais que ce soit. N'est-ce pas merveilleux ?

— Oui, bien sûr.

Eleanor posa sa cigarette et se pencha rapidement pour l'embrasser :

— Alors, c'est vrai que tu marches avec nous ? Tu nous aideras à actionner Pellig ?

Benteley inclina imperceptiblement la tête :

— Oui.

— Alors tout est parfait. (Elle le regarda. Ses yeux verts étaient avides dans la pénombre. Son souffle parfumé devint rapide, haletant.) L'appartement te plaît ? Est-il assez grand ? Tu as beaucoup de choses à apporter ?

— Non, pas beaucoup, dit Benteley. (Il se sentait accablé par un poids énorme.) Cela ira très bien.

Avec un soupir de satisfaction, elle s'écarta de lui et vida son verre d'un trait, puis elle éteignit et revint s'allonger contre lui. La seule lueur qui subsistât provenait de sa cigarette, dans le cendrier de cuivre. Ses cheveux et ses lèvres semblaient irradier une clarté rougeoyante. Les pointes de ses seins brillaient doucement. Après un instant, il se tourna vers elle, troublé par ce corps lumineux.

Ils restèrent allongés sur leurs vêtements froissés, satisfaits et languissants, leurs corps humides et chauds. Eleanor allongea le bras pour prendre ce qui restait de sa cigarette. Elle l'amena à ses lèvres et lui souffla au visage, aux yeux, au nez, à la bouche, l'étrange parfum du désir satisfait.

— Ted, murmura-t-elle d'une voix pressante. Je te suffis, n'est-ce pas ? (Elle se releva légèrement, les muscles souples et comme liquides.) Je sais que je suis... étroite.

— Tu es bien, dit-il vaguement.

— Tu ne préférerais pas être avec une autre ? (Comme il ne répondait pas, elle continua :) Je veux dire... peut-être que je ne suis pas aussi bien, non ?

— Mais si. Tu es formidable. (Sa voix était éteinte, dénuée de sentiment. Il était étendu, inerte et sans vie.) Parfaite.

— *Qu'est-ce qui ne va pas, alors ?*

— Rien. (Il se leva avec peine et s'éloigna lentement d'elle.) Je suis fatigué, c'est tout. Je crois que je vais y aller. (Sa voix devint rude, soudain.) Comme tu le disais, demain sera sans doute un grand jour.

Léon Cartwright prenait son petit déjeuner en compagnie de Rita O'Neill et de Pete Wakeman lorsque l'opérateur du relais ipvic lui fit savoir qu'une transmission en circuit fermé en provenance du vaisseau venait d'être captée.

— Désolé, dit le capitaine Groves lorsqu'ils se firent face à travers des milliards de kilomètres d'espace. Je vois qu'il est encore tôt : vous portez votre vieille robe de chambre bleue.

Le visage de Cartwright était pâle et défait, et la distance extrême provoquait des distorsions et des affaiblissements de l'image.

— Où êtes-vous exactement ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

— À quarante unités astronomiques, répondit Groves. (L'aspect de Cartwright lui avait donné un choc, et il ne savait pas dans quelle proportion il devait attribuer à l'effet de la distance les déformations *du* visage de son interlocuteur.) Nous allons bientôt aborder l'espace vierge. J'ai déjà abandonné les cartes officielles pour les données de Preston.

L'astronef avait donc accompli environ la moitié du trajet. Le Disque de Flamme – s'il existait – avait une orbite dont le rayon vecteur était le double de celui de Pluton. L'orbite de la neuvième planète marquait les limites de l'univers exploré ; au delà s'étendait un infini sur lequel de nombreuses conjectures avaient été émises mais dont on ne connaissait presque rien. D'ici peu, le vaisseau allait passer les ultimes bouées signalisatrices et laisser derrière lui l'univers familier et fini.

— Plusieurs membres du groupe veulent rebrousser chemin, dit Groves. Ils se rendent compte que nous abandonnons l'espace connu. C'est leur dernière chance de nous quitter ; après, il sera trop tard.

— Combien le feraient, s'ils le pouvaient ?

— Au moins dix.

- Vous pouvez continuer sans eux ?
- Nos provisions dureront plus longtemps. Konklin et Mary restent, ainsi que le vieux charpentier Jeretti, les opticiens japonais et le mécanicien de jets... Je crois que nous nous débrouillerons.
- Alors, s'ils ne mettent pas l'expédition en danger, laissez-les partir.
- Je n'ai même pas encore eu l'occasion de vous féliciter, dit Groves.
- L'image déformée de Cartwright se redressa avec lassitude :
- Me féliciter ? Ah ! oui. Merci.
- J'aimerais pouvoir vous serrer la main, Léon.
- Groves étendit sa large main noire vers l'écran de l'ipvic. Cartwright fit de même. Un instant, leurs doigts parurent se toucher.
- Sur Terre, vous avez eu le temps de vous y faire, je suppose.
- Un tic spasmodique agita une des joues de Cartwright.
- J'avoue avoir du mal à le croire. C'est comme un cauchemar dont je ne peux pas m'éveiller.
- Un cauchemar ! À cause de l'assassin ?
- Exactement, grimaça Cartwright. Il paraît qu'il est en route. Et moi, j'attends son arrivée.

Dès la fin de la transmission, Groves fit venir Konklin et Mary dans le dôme de contrôle.

— Cartwright est d'accord pour les laisser partir. C'est donc un problème réglé. Je ferai une annonce officielle au dîner.

Il leur montra un cadran qui venait de s'allumer :

— Regardez. C'est la première fois que cet indicateur réagit depuis que le vaisseau a été construit.

— Pour moi, ça ne veut rien dire, dit Konklin.

— Ce clignotement irrégulier est un signal automatique. Si je le mettais en audio, vous le reconnaîtriez sans doute. Il indique que nous passons la limite ultime de l'espace connu. Seules de rares expéditions scientifiques ont franchi ce cap.

— Lorsque nous prendrons possession du Disque, dit Mary, les yeux brillants, ce jalon n'aura plus de raison d'être.

— N’oublions pas que l’expédition de 89 n’a rien trouvé, fit observer Konklin. Et ils avaient tous les documents de Preston.

— Preston a peut-être vu un énorme serpent de mer spatial, suggéra Mary, mi-triste, mi-amusée. Et il va nous dévorer, comme dans les histoires.

Groves la regarda froidement :

— Je me charge de la navigation. Allez surveiller le chargement de la nef de sauvetage. Vous dormez dans la cale, n’est-ce pas ?

— Oui, avec les autres.

— Après leur départ, vous pourrez prendre une des cabines. La plupart seront vides : vous n’aurez que l’embarras du choix. Ce n’est pas la place qui manquera, ajouta-t-il avec aigreur.

La cale avait jadis servi d’infirmierie. Ils l’avaient scrupuleusement nettoyée avant de s’y installer.

— Si nous atterrissons sans histoires, nous pourrions peut-être nous installer provisoirement ici ? C’est mieux que ce que j’avais sur Terre. (Mary ôta ses sandales et se laissa tomber avec lassitude sur l’étroite couchette de fer.) Tu as une cigarette ? Les miennes sont épuisées.

Konklin lui passa son paquet :

— Attention, c’est le dernier.

Elle en alluma une avec reconnaissance et referma les yeux :

— C’est calme ici. Il n’y a pas de couloirs pleins de gens qui hurlent.

— Trop calme. Je ne cesse de penser à ce qui nous entoure. Le no man’s land qui sépare les systèmes. Grand Dieu ! Tout ce froid autour de nous. Le froid, le silence, la mort... ou pire encore.

— N’y pense pas. Il faut travailler.

— Nous ne sommes pas tellement fanatiques que ça, lorsqu’on y pense. C’était une excellente idée, une dixième planète où l’on pouvait émigrer. Mais maintenant que nous sommes en route...

— Tu es en colère contre moi ? lui demanda Mary, inquiète.

— Je suis en colère contre tout le monde : la moitié du groupe nous a déjà abandonnés. Groves est aux commandes,

essayant de calculer un itinéraire en se fondant sur les spéculations mystiques d'un fou et non sur des données scientifiques précises. Je suis en colère à cause de tout cela, et aussi parce que ce vaisseau est un vieux cargo délabré. Et je suis en colère parce que nous avons franchi le dernier jalon et que seuls les cinglés et les visionnaires vont aussi loin.

— Et dans quelle catégorie nous places-tu ? demanda Mary d'une petite voix.

— Nous le saurons d'ici peu.

Timidement, elle lui prit la main :

— Même si nous n'y arrivons pas, cela aura été merveilleux.

— Cela ? Cette petite cellule de moine ?

— Oui. (Elle le regarda avec sérieux.) Cela a toujours été mon rêve. Avant, je ne cessais d'errer sans but, d'un lieu à un autre, d'une personne à une autre. Je ne voulais pas être une fille... mais je ne savais pas vraiment ce que je voulais. Maintenant, je crois que j'ai trouvé. Je ne devrais peut-être pas te le dire – tu vas encore te mettre en colère – mais je porte une amulette qui devait t'attirer. Janet Sibley m'a aidée à la faire – elle s'y connaît. Je voulais que tu m'aimes très fort.

Konklin sourit et se pencha pour l'embrasser.

Soudainement, silencieusement, elle disparut. Une nappe de flammes blanches, éblouissantes, l'entoura de tous côtés. Il n'y avait plus rien d'autre que ce feu glacial qui emplissait tout de ses volutes incandescentes, dévorant les formes et les êtres, pour subsister seul.

Konklin eut un mouvement de recul, trébucha, tomba dans la mouvante mer de lumière. Il pleura, gémit pitoyablement, essaya en vain de ramper pour échapper aux flots de feu. Tous ses efforts étaient vains. Il n'y avait rien à quoi il eût pu se raccrocher.

Alors la voix se fit entendre.

Elle prit naissance dans les profondeurs de son être, puis s'enfla et se fraya un chemin vers la surface. Sa puissance le laissa stupéfait. Il retomba en balbutiant des choses incompréhensibles et s'accroupit dans la position du fœtus, terrifié et impuissant, réduit à l'état de protoplasme, au sein d'un monde de son et de feu qui le consumait entièrement,

tandis que la voix tonnait en lui et autour de lui. Il ne fut plus, enfin, qu'un débris ratatiné et noirci, rejeté par l'enfer déchaîné de l'énergie vivante.

— *Vaisseau terrestre*, disait la voix, *où allez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ?*

Le son traversa Konklin comme une vrille tandis qu'il gisait dans l'océan de tumultueuse lumière. La voix allait et venait comme le flot lumineux, masse puissante d'énergie brute qui le fouettait sans relâche, du dedans et du dehors.

— *Vous êtes au delà de votre système*, dit la voix dans son cerveau écrasé. *Vous êtes sortis. Comprenez-vous ? Ceci est le moyen espace, le vide qui sépare votre système du mien. Pourquoi êtes-vous venus si loin ? Que cherchez-vous ?*

Dans le dôme de contrôle, Groves luttait faiblement contre le courant furieux qui envahissait son corps et son esprit. Il vint s'écraser contre la table de navigation. Cartes et instruments volèrent autour de lui en une pluie incandescente. Sans cesse, la voix continuait, rude, emplie d'une brûlante arrogance et d'un insondable mépris pour ses interlocuteurs.

— *Fragiles Terriens qui vous êtes aventurés ici, retournez dans votre système ! Retournez à votre petit univers ordonné, à votre civilisation exiguë ! Fuyez les ténèbres et les monstres !*

Groves réussit à atteindre le sas. En rampant, il parvint à gagner le couloir. La voix revint, en un assaut irrésistible de force pure qui l'empala contre la coque déchirée de l'astronef.

— *Je vois que vous cherchez la dixième planète de votre système, le légendaire Disque de Flamme. Pourquoi le cherchez-vous ? Que voulez-vous y faire ?*

Groves glapit de terreur. Maintenant, il savait ce que c'était — les Voix prophétisées par Preston dans son livre. Un espoir fou lui vint. *Les Voix qui guident...* Il ouvrit la bouche pour parler, mais le rugissement de la voix le coupa sauvagement :

— *Le Disque de Flamme est notre monde. Nous l'avons transporté ici à travers l'espace. Ici, nous l'avons mis en place, et il décrira une orbite éternelle autour de votre soleil. Vous n'avez aucun droit sur lui. Quel but poursuivez-vous ? Nous sommes curieux.*

Groves tenta de diriger ses pensées vers l'extérieur. Pendant un vertigineux et bref instant, il projeta tous ses espoirs, tous ses plans, les besoins et les vastes désirs de la race des hommes...

— *Peut-être, répondit la voix, considérerons-nous et analyserons-nous vos pensées verbalisées... et vos impulsions submarginales. Nous devons être très prudents. Si nous le voulions, nous pourrions incinérer votre vaisseau.* (Après une pause, la voix continua, pensivement :) *Pas pour le moment en tout cas. Nous devons prendre notre temps.*

Groves trouva la cabine de transmission ipvic et se précipita sur le transmetteur – ce n'était plus qu'une forme indécise dansant aux limites du feu blanc. Ses doigts se posèrent sur le contact. Instantanément, les circuits automatiques remplirent leur rôle.

— Cartwright ! haleta-t-il.

Le rayon porteur de son signal, relayé d'abord par Pluton, puis par Uranus, puis par les autres planètes, trouva son chemin jusqu'au Directoire, à Batavia.

— *Ce n'est pas sans raison que le Disque de Flamme a été placé dans votre système,* reprit la voix formidable. (Elle se tut, comme pour consulter des compagnons invisibles.) *Le contact entre nos races pourrait nous amener à un niveau d'intégration culturelle sans précédent,* continua-t-elle. *Mais nous devons...*

Groves se rapprocha du transmetteur. L'image était trop faible. Ses yeux à demi aveuglés se refusaient à la percevoir. Il pria avec ferveur pour que la communication fût établie – pour que Cartwright puisse voir ce qu'il voyait, entendre la vaste voix tonnante qu'il entendait, comprendre les paroles terrifiantes et pourtant emplies d'un incroyable espoir.

— *Nous devons vous observer. Nous devons mieux vous connaître. Nos décisions ne sont pas hâtives. Nous prendrons une décision tandis que votre vaisseau sera guidé vers le Disque de Flamme. Nous déciderons ou bien de vous détruire, ou bien de vous conduire à la sécurité du Disque de Flamme, couronnant ainsi votre expédition de succès.*

Reese Verrick se rendit à l'appel urgent du technicien ipvic.

— Venez, dit-il à Herb Moore. On a intercepté une transmission de l'astronef de Cartwright. Dirigée vers Batavia, importante.

Devant l'espion-vidéo que les techniciens ipvics avaient installé à Farben, Verrick et Moore regardèrent avec stupéfaction et incrédulité la scène qui se présentait à eux : Groves, minuscule, perdu dans un océan de flammes et de pure énergie, semblable à un insecte en proie aux éléments furieux. Déformée par des millions de kilomètres d'espace mais encore écrasante de force, la voix tonnait :

— ... *notre avertissement. Si vous essayez d'ignorer nos efforts amicaux pour guider votre vaisseau, si vous essayez de reprendre le contrôle de votre navigation, nous ne pourrons garantir...*

— Qu'est-ce que c'est ? coassa Verrick, pâle et stupéfait. Est-ce qu'ils ont truqué cela, sachant que nous les espionnions ? (Il se mit à trembler.) Ou bien est-ce vraiment...

— Taisez-vous, dit Moore d'une voix rauque. Est-ce que tout a été enregistré ?

Verrick acquiesça, la mâchoire pendante.

— Au nom du ciel, dans quoi avons-nous été nous fourrer ? lança-t-il. Ces légendes et ces rumeurs concernant des êtres fabuleux vivant là-bas... je n'aurais jamais cru que cela pouvait être vrai !

Moore examina les enregistreurs audio et vidéo puis demanda brusquement :

— Vous pensez donc qu'il s'agit d'une manifestation surnaturelle ?

— Une autre civilisation. (La voix de Verrick tremblait de crainte et de respect.) C'est incroyable. Nous avons pris contact avec une autre race.

— Incroyable est le mot, dit Moore.

Dès que l'écran fut redevenu opaque, il prit les bandes enregistrées et se rendit en toute hâte à la Bibliothèque d'Information Publique.

L'analyse revint en moins d'une heure du centre de recherche sur les jeux de Genève. Moore prit le rapport et le porta à Reese Verrick. Il lui mit le rapport sous les yeux :

— Tenez. Regardez. On se moque de quelqu'un, mais je me demande de qui.

Verrick regarda avec perplexité :

— Comment ? Que disent-ils ? Cette voix...

— C'est celle de John Preston, déclara Moore. Il a enregistré jadis des extraits de sa *Licorne*. La Bibliothèque possède les bandes et la comparaison ne laisse place à aucun doute.

Verrick ouvrit la bouche de façon stupide :

— Je ne comprends pas. Expliquez-moi.

— John Preston est là-bas. Il attendait le vaisseau et a pris contact avec lui. Il les mènera jusqu'au Disque.

— Mais Preston est mort depuis cent cinquante ans !

Moore eut un rire perçant :

— Allons, ne vous faites pas d'illusions ! Faites ouvrir cette crypte le plus vite possible et vous comprendrez. *John Preston est toujours en vie.*

Le robot MacMillan parcourait imperturbablement le passage pour collecter les billets. Le soleil impitoyable de midi était réfléchi par la coque élancée et brillante de la fusée intercontinentale. Loin en dessous s'étendait la vaste étendue bleue de l'océan Pacifique, éternel et immuable dans sa couleur et sa lumière.

— C'est vraiment très beau, dit le jeune homme aux cheveux couleur de paille à la jolie fille assise près de lui. Je parle de l'océan. Comme il se confond avec le ciel. La Terre est sans doute la plus belle planète du système.

La jeune fille abaissa ses lunettes-TV et cligna des yeux devant la lumière naturelle du soleil. Comme au sortir d'un rêve, elle regarda par le hublot.

— C'est joli, en effet, admit-elle timidement.

Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Ses seins étaient petits et relevés, ses cheveux courts et frisés formaient un halo orange foncé – la dernière mode – autour de ses traits fins et de son cou gracieux. Elle rougit et rabaissa hâtivement ses lunettes-TV.

Son inoffensif voisin aux yeux pâles sortit, ses cigarettes, en prit une, puis lui tendit le paquet cerclé d'or.

— Merci, dit-elle nerveusement.

Elle pécha une cigarette de ses doigts aux ongles cramoisis et dit une nouvelle fois : « Merci », lorsqu'il lui tendit son briquet en or.

— Jusqu'où allez-vous ? lui demanda-t-il.

— Jusqu'à Pékin. Je travaille à la Colline Soong... C'est-à-dire que je suis convoquée. (Elle fouilla fébrilement dans son sac miniature.) Je dois avoir la convocation quelque part. Vous pourrez peut-être m'expliquer ce que cela veut dire ; je ne comprends pas le jargon juridique qu'ils utilisent. (Elle se hâta d'ajouter :) Bien sûr, à Batavia, Walter pourra...

— Vous êtes classifiée ?

Elle rougit encore davantage :

— Oui. Classe 11-76. Ce n'est pas beaucoup, mais cela rend service. (Elle chassa à petits gestes rapides les cendres qui étaient tombées sur son écharpe brodée et son sein droit.) J'ai reçu ma classification le mois dernier. (Elle hésita avant de demander :) Et vous ? Je sais que les gens sont parfois susceptibles, surtout quand ils ne sont pas...

Il lui montra sa manche :

— Classe 56-3.

— Vous paraissez tellement... cynique.

Le jeune homme eut un rire ténu et sans chaleur :

— Peut-être. (Il la regarda gentiment.) Comment vous appelez-vous ?

— Margaret Lloyd, dit-elle en baissant pudiquement les yeux.

— Et moi, Keith Pellig.

Sa voix était plus ténue et sèche que jamais.

La jeune fille réfléchit un moment.

— Keith Pellig ? (Étonnantes, des rides apparurent sur son front.) J'ai l'impression d'avoir entendu ce nom. Est-ce possible ?

— Ce n'est pas impossible, dit-il avec une ironie amusée. Mais c'est sans importance. Ne vous inquiétez pas.

— Cela m'embête toujours de ne pas me souvenir de quelque chose. (Maintenant qu'elle connaissait son nom, il lui était permis de parler ouvertement.) Je n'ai obtenu ma classification que parce que je vis avec quelqu'un de très important. Il m'attend à Batavia. (Son visage innocent manifestait un mélange de modestie et de fierté.) Walter a tout arrangé pour moi. Sans lui, je n'y serais jamais arrivée.

— Bravo pour lui, dit Keith Pellig.

Le MacMillan apparut à leur côté et étendit son grappin. Margaret Lloyd lui tendit son billet ; Pellig fit de même.

— Salut, frère, dit laconiquement Keith Pellig au robot.

Lorsque le MacMillan se fut éloigné, Margaret Lloyd lui demanda :

— Et vous ? Où allez-vous ?

— À Batavia.

— Pour affaires ?

— En quelque sorte, dit Pellig avec un sourire dénué de tout humour. Au bout d'un certain temps, j'appellerai peut-être cela du plaisir. Mon attitude varie selon les moments.

— Vous parlez de façon bien étrange, dit la jeune fille, « étonnée et plus qu'un peu effrayée par les complexités de l'esprit de cet homme.

— Je suis étrange. Parfois, il m'est difficile de prévoir ce que je vais faire ou dire l'instant suivant. Parfois, je suis un étranger pour moi-même. Parfois encore, mes actes me surprennent et je ne puis comprendre ce qui me fait agir ainsi.

Il écrasa le reste de sa cigarette et en alluma une autre. Le sourire ironique avait fait place à une expression sombre et inquiète. Les mots sortaient lentement, avec une grande intensité :

— C'est une grande vie, si vous ne faiblissez pas.

— C'est la première fois que j'entends ces mots. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est une phrase tirée d'un vieux manuscrit. (Pellig laissa son regard courir sur le vaste océan.) Nous sommes bientôt arrivés. Montons au bar ; je vous offre un verre.

Margaret Lloyd frémit de peur et de plaisir :

— Cela se fait ? (Elle était terriblement flattée.) Comme je vis avec Walter, n'est-ce pas, et que...

— Ne vous inquiétez pas, dit Pellig en se levant mollement. (Les mains dans les poches, il remonta l'allée centrale.) Je vais même vous offrir deux verres. Si toutefois je sais encore qui vous êtes lorsque nous serons arrivés au bar.

Peter Wakeman avala son verre de jus de tomate, frissonna et passa l'analyse à Cartwright par-dessus les tasses du petit déjeuner :

— C'est vraiment Preston, pas un être surnaturel venu d'un autre système.

Les doigts gourds de Cartwright jouaient automatiquement avec une soucoupe :

— Je n'arrive pas à le croire.

Rita O'Neill lui toucha le bras :

— Cela explique son livre. Il voulait être là pour nous guider. Les Voix.

— Une autre chose m'intrigue, fit Wakeman, sortant de ses pensées. Quelques minutes avant la réception de notre appel, la Bibliothèque d'Information a reçu une demande pour une analyse identique.

— Qu'est-ce que cela signifie ? questionna Cartwright en se redressant brusquement.

— Je n'en sais rien. Ils disent avoir reçu pour analyse des bandes audio et vidéo, en substance les mêmes documents que nous leur avons soumis. Ils ignorent de qui ils émanaient.

— C'est tout ce que vous pouvez nous dire ? demanda Rita O'Neill avec inquiétude.

— En fait, ils savent qui leur a demandé ces renseignements, mais ils ne veulent pas le dire. J'ai presque envie d'envoyer deux ou trois TP pour sonder ceux qui ont reçu l'autre demande.

— Oubliez cela. Nous avons des soucis plus importants. Du nouveau sur Pellig ? fit Cartwright avec un geste de dénégation agacé.

Wakeman parut surpris :

— Rien, sinon que l'on suppose qu'il a quitté la Colline Farben.

— Vous n'avez pas encore pu prendre contact ? dit Cartwright qui ne put réprimer un tic.

Rita posa sa main sur celle de Cartwright :

— Ils prendront contact lorsqu'il pénétrera dans la zone protégée. Il est encore en dehors.

— Au nom du ciel, vous ne pouvez pas aller à sa rencontre ? Vous allez rester assis ici en attendant son arrivée ? (Cartwright secoua la tête avec lassitude.) Excusez-moi, Wakeman. Je sais que nous en avons déjà parlé un millier de fois.

Wakeman était embarrassé, mais pas tellement pour lui-même. Il l'était pour Léon Cartwright. En quelques jours, depuis qu'il était devenu Meneur de Jeu, Cartwright avait subi un changement corrosif. Il était assis là, jouant nerveusement avec sa tasse. Un tic agitant régulièrement son visage. Il paraissait courbé, vieilli et extrêmement effrayé. Son visage était sombre, ridé, fatigué. Ses yeux d'un bleu délavé exprimaient la peur. À

plusieurs reprises il sembla prêt à parler, puis retomba dans un lourd silence.

— Cartwright, lui dit Wakeman doucement. Vous êtes en mauvaise forme.

Cartwright lui lança un regard furieux :

— Un homme doit venir me tuer, publiquement, au grand jour, sans se cacher, avec l'approbation de tout le système. L'univers entier est suspendu à la TV pour voir ce qu'il va faire. On l'encourage, on l'applaudit. On espère qu'il sera le champion de ce... sport national. Et vous voudriez que je sois en bonne forme ?

— Ce n'est qu'un homme, dit Wakeman calmement. Il n'est pas plus fort que vous. En fait, vous avez tout le Corps pour vous protéger, et toutes les ressources du Directoire.

— Et après lui, il y en aura un autre. Mille autres.

Wakeman haussa un sourcil :

— Tous les Meneurs de Jeu ont eu à faire face à cela. Je croyais que tout ce que vous désiriez était de rester en vie jusqu'à ce que votre astronef soit en sécurité.

Le visage gris d'épuisement de Cartwright était une réponse suffisante.

— Oui, je tiens à rester en vie. Je ne vois pas ce que cela a de répréhensible ? (Il se leva en essayant de calmer le tremblement de ses mains.) Vous avez raison, bien sûr. (Il eut un timide sourire, comme pour se faire pardonner.) Essayez de comprendre mon point de vue. Vous avez eu affaire à ces assassins pendant toute votre vie. Pour moi, c'est entièrement nouveau. Auparavant, j'étais un être banal, anonyme, inconnu du public. Et maintenant, me voilà devenu la cible idéale, pris dans la lumière d'un projecteur de dix milliards de watts... (Sa voix s'éleva.) Et ils veulent me tuer ! Au nom du ciel, quelle est votre stratégie ? Qu'allez-vous faire ?

« Il est effrayé. Il fait pitié, pensa Wakeman. Il se désintègre complètement. Il ne pense même plus à son vaisseau – c'est pourtant pour cela qu'il est venu ici, à l'origine. »

Shaeffer était dans son bureau, dans une autre aile du Directoire, servant de liaison entre Wakeman et les autres *membres* du Corps. Ses pensées répondirent à celles de

Wakeman : « Il est temps de l’emmener là-bas, bien que je ne pense pas que Pellig soit déjà très près. Mais, compte tenu du fait que Verrick dirige les opérations, il faut prévoir une bonne marge d’erreur. »

« Exact, lui répondit Wakeman en pensée. Intéressant : à tout autre moment, Cartwright aurait été fou de joie en apprenant que John Preston est vivant, mais il y a à peine prêté attention. Et pourtant, il est pratiquement certain que le vaisseau atteindra sa destination. »

« Vous pensez que le Disque de Flamme existe ? »

« Évidemment. Mais cela ne nous concerne pas. (Sèchement, Wakeman pensa :) Et, apparemment, cela ne concerne pas Cartwright. Il est parvenu à devenir Meneur de Jeu dans l’unique but de permettre au vaisseau d’atteindre le Disque de Flamme. Mais maintenant qu’il est confronté avec la situation réelle, il n’y voit qu’un piège mortel. »

Wakeman se tourna vers Cartwright :

— Très bien, Léon... Nous allons vous emmener loin d’ici. Préparez-vous – nous avons largement le temps : on n’a pas encore signalé la présence de Pellig.

Cartwright le regarda avec suspicion :

— M’emmener où ? Je croyais que la chambre forte installée par Verrick...

— Il suppose que vous l’utiliserez : c’est par là qu’il commencera. Nous vous emmenons de la Terre. Le Corps a établi un lieu de retraite sur la Lune, enregistré comme centre de psycho-repos. En fait, c’est encore mieux que ce que Verrick s’était fait installer ici. Pendant que le Corps se chargera de Pellig, vous serez à 400 000 kilomètres de Batavia.

Cartwright jeta un regard désespéré à Rita O’Neill :

— Que dois-je faire ? Y aller ?

— Ici, à Batavia, dit Wakeman, cent vaisseaux atterrissent toutes les heures. Des milliers de personnes voyagent entre les îles. C’est le lieu le plus peuplé de l’univers. C’est le centre fonctionnel du système ! Mais, sur la Lune, un être humain ne risque pas de passer inaperçu. Notre station est située à l’écart des autres – l’organisation qui nous sert de couverture a acheté du terrain dans une section peu prisée. Vous serez entouré de

milliers de kilomètres d'espace désolé et sans air. Si Keith Pellig parvenait à suivre votre trace jusque-là et arrivait dans son encombrante combinaison Farley, avec son cône radar, son compteur Geiger, sa carabine et son casque, je crois que nous le verrions.

Wakeman avait voulu être drôle, mais Cartwright ne sourit pas :

— En d'autres termes, vous ne pouvez pas assurer ma protection ici.

— Nous pourrions mieux l'assurer là-bas, soupira Wakeman. C'est agréable, sur la Lune. Nos installateurs ont tout prévu : vous pourrez nager, jouer à des jeux de plein air, prendre des bains de soleil, dormir même. Si vous préférez, nous pouvons vous mettre en animation suspendue jusqu'à ce que les choses se calment.

— Je pourrais ne jamais me réveiller, dit Cartwright.

On aurait cru parler à un enfant. Apeuré, sans défense, le vieil homme avait cessé d'utiliser sa raison. Il en était revenu à des attitudes archaïques, bornées, infantiles. Wakeman regrettait amèrement que la journée ne fût pas encore assez avancée pour boire. Il en aurait eu bien besoin. Il se força à prendre un ton patient, mais ferme :

— Miss O'Neill vous accompagnera. Moi également. Vous pourrez revenir sur Terre quand vous le voudrez. Mais j'insiste pour que vous voyiez nos installations lunaires avant de prendre une décision.

Cartwright hésita, torturé par le doute :

— Vous dites que Verrick ignore leur existence ? Vous en êtes certain ?

« Il vaut mieux lui affirmer que nous en sommes certains, dirent les pensées de Shaeffer. Il a besoin d'une certitude. Inutile pour le moment de lui donner un tas de statistiques. »

— Absolument certain, dit Wakeman à voix haute, ce qui était un mensonge éhonté.

En pensée, il ajouta à l'intention de Shaeffer :

« J'espère que nous ne commettons pas une erreur. Il est probable que Verrick sait. Mais cela importe peu. Si tout se passe bien, Pellig ne quittera jamais Batavia. »

« Et s'il y parvient ? » émit une pensée désabusée.

« C'est impossible. Notre rôle est de le retenir. Je ne suis pas vraiment inquiet, mais je me sentirais mieux si les territoires qui entourent notre station n'appartenaient pas aux Collines de Verrick. »

Le salon-bar du vaisseau intercontinental était d'un luxe douteux, étincelant de chromes. Keith Pellig attendit que Miss Lloyd se fût assise dans un des fauteuils de peluche, devant une table de plastique, sur laquelle elle croisa maladroitement ses mains, puis prit place en face d'elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Quelque chose ne va pas ?

— Mais non. (Pellig examina d'un air maussade le menu.) Qu'est-ce que vous prenez ? Dépêchez-vous ; nous sommes presque arrivés.

Miss Lloyd eut un mouvement de recul et rougit plus fort que jamais. Elle dut réprimer un soudain désir de regagner sa place en courant... Son compagnon devenait insultant et désagréable... mais la peur d'avoir mal agi faisait taire son ressentiment et la rendait craintive :

— À quelle Colline êtes-vous inféodé ?

Il n'y eut pas de réponse.

Le MacMillan glissa silencieusement vers eux :

— Vous désirez, monsieur ou madame ?

Dans le corps de Pellig, Benteley était envahi de pensées orageuses. Il commanda un bourbon à l'eau pour lui et un Tom Collins pour Margaret Lloyd. Il vit à peine qu'on les servait, paya automatiquement et porta son verre à ses lèvres.

Miss Lloyd bavardait avec l'enthousiasme de la jeunesse. Ses yeux brillaient, ses dents blanches étincelaient, sa chevelure orange luisait comme la flamme d'une bougie. Mais l'homme qui se trouvait en face d'elle était insensible à ces charmes. Benteley permit aux doigts de Pellig de reposer le verre sur la table, en regardant songeusement devant lui.

À ce moment précis, le mécanisme changea de circuit. Instantanément, sans un bruit, il se retrouva à Farben.

Le choc fut rude. Il ferma les yeux et se cramponna à l'anneau de métal qui encerclait son corps, à la fois support et

foyer. Devant lui, sur l'écran ipvic, se projetait la scène qu'il venait de quitter. Le corps émettait un faisceau d'ondes ultracourtes qui, réfléchies par ce qui l'entourait, étaient captées par des relais ipvics et retransmises jusqu'aux laboratoires de la Farben. Une Margaret Lloyd miniature était assise en face d'un Keith Pellig miniature, dans un minuscule salon. Le système audio diffusait le continuel bavardage de la jeune fille.

— Qui est dedans ? demanda Benteley d'une voix mal assurée.

Herb Moore le repoussa en voyant qu'il tentait de sortir de l'anneau protecteur :

— Ne bougez pas ! Vous risquez de vous retrouver avec la moitié de votre esprit prise là-bas et l'autre moitié ici.

— Je viens d'en sortir. Mon tour ne reviendra pas avant un certain temps.

— Non, vous pouvez être le suivant. Ne bougez pas tant que votre système de mise au point n'est pas déconnecté et que vous n'êtes pas hors du circuit.

Un bouton rouge s'alluma, à trois rangées du haut, le quatrième à partir de la gauche. Sur l'écran, le nouvel opérateur avait déjà repris le contrôle, sans le moindre intervalle de temps. Benteley remarqua que, dans le premier moment de choc, il avait renversé le contenu de son verre.

Miss Lloyd interrompit son monologue pour demander :

— Vous allez bien ? Vous semblez tout pâle.

— Non, non, ça va, marmonna le corps de Pellig.

— Il se débrouille bien, dit Moore à Benteley. C'est votre ami Al Davis.

Benteley prit mentalement note de la position du bouton :

— Lequel vous représente ?

Moore ignora sa question :

— Le contacteur allume votre indicateur une fraction de seconde avant que le transfert soit effectif. Si vous gardez les yeux ouverts, vous serez averti. Sinon, vous risquez de vous retrouver soudain sous un palmier en face de vingt TP armés jusqu'aux dents.

— Ou mort, dit Benteley. Qui sera le gagnant de ce jeu ?

— Le corps ne sera pas détruit. Il atteindra Cartwright et le tuera.

— Vos labos construisent déjà un second androïde, le contredit Benteley. Lorsque celui-ci sera détruit, il sera prêt à être élu par la Convention du Défi.

— Dans le cas où cela tournerait mal, l'opérateur serait instantanément arraché du corps, avant que ce dernier périsse. Vous pouvez calculer quelles sont vos chances d'être dans le corps à ce moment-là : une sur vingt-quatre, multipliée par quarante pour cent de risques que le corps soit détruit !

— Et vous faites vraiment partie de l'équipe ?

— Au même titre que vous.

Au moment où Moore s'apprêtait à sortir du cube, Benteley lui demanda :

— Et qu'arrive-t-il à mon vrai corps lorsque je suis dans Pellig ?

— Lors du transfert, tous ces machins se mettent en action. (Il indiqua de la main les diverses machines qui emplissaient la cellule de métal.) Ils suppléent à tous les besoins de votre corps : air, régulation de la tension sanguine, rythme cardiaque, élimination des déchets, eau, alimentation – tout ce qu'il faut.

Le sas se referma. Benteley se retrouva seul dans le cube bourré de machines.

Sur l'écran, Al Davis offrait un second verre à la fille. Ni lui ni elle n'avaient grand-chose à dire. Le système audio ne retransmettait qu'un murmure confus de voix et le bruit des verres. Un instant, Benteley put voir le paysage par le hublot du vaisseau, et son cœur se serra. Ils approchaient du tentaculaire Empire Indonésien, le plus dense agrégat d'êtres humains dans le système des Neuf Planètes.

Il était aisé de s'imaginer les TP vérifiant les rouages de leur réseau d'interception. Une vision du premier contact : un TP au terrain d'atterrissage, flânant près des pistes, ou bien installé derrière un des guichets. Ou une TP femelle mêlée à la foule des filles qui attendaient toujours l'arrivée des vaisseaux. Ou même un TP enfant, traîné là par ses parents. Ou un vieillard, un vétéran de quelque guerre oubliée, assis à l'ombre, une couverture sur les genoux.

N'importe qui. N'importe où. Ce pouvait être un tube de rouge, une confiserie, un miroir de poche, un journal, une pièce de monnaie, un mouchoir... Là variété et l'efficacité des armes modernes étaient infinies.

Sur l'écran, les passagers se levaient précautionneusement, s'apprêtant à descendre, légèrement tendus comme toujours avant l'atterrissage, poussant un soupir de soulagement lorsque le sifflement des réacteurs se tait et que les sacs s'ouvrent.

Keith Pellig se leva maladroitement et fit des gestes imprécis en direction de Margaret Lloyd. Tous deux se mêlèrent à la foule qui descendait lentement la rampe.

Benteley regarda nerveusement le schéma détaillé des bâtiments du Directoire de Batavia. Le terrain d'atterrissage était relié directement aux jardins du Directoire. Une flèche de couleur indiquait déjà la position de Pellig – mais rien n'indiquait celle des TP. Benteley n'eut aucun mal à calculer quand le premier contact entre Pellig, l'androïde, et le réseau des TP aurait lieu : dans quelques minutes tout au plus.

Wakeman donna l'ordre de sortir la fusée C+ de son abri souterrain. Il se versa un scotch, l'avala avidement, puis conféra en pensée avec Shaeffer :

« Dans une demi-heure, Batavia sera un cul-de-sac pour Pellig. Un appât, mais pas de gibier. » La réponse de Shaeffer lui parvint, insistante : « Nous venons de recevoir un rapport sur Pellig. Il a pris une fusée directe de Brème à Java. » « Vous connaissez le nom de la fusée ? » « Non, il a pris un billet « open ». Mais, selon toute vraisemblance, il est déjà en route. »

Wakeman monta en toute hâte aux appartements privés de Cartwright. Celui-ci faisait nonchalamment ses valises avec l'aide de Rita O'Neill et de deux MacMillan. Rita était pâle et tendue mais calme. Elle examinait des bandes à l'aide d'un lecteur à haute rapidité, pour trier celles qui valaient la peine d'être gardées. Wakeman sourit en la voyant si mince, agile et efficace. Une patte de chat-talisman se balançait entre ses seins.

— Gardez-la bien, lui dit Wakeman.

Elle leva les yeux sur lui :

— Il y a du nouveau ?

— Pellig peut arriver d'un instant à l'autre. Des fusées atterrissent sans cesse. Nous avons quelqu'un pour surveiller les arrivées. Notre vaisseau est presque prêt. Voulez-vous que je vous aide à finir les bagages ?

Cartwright sortit de sa torpeur :

— Écoutez, je ne veux pas être pris en plein espace. Je... je ne veux pas.

Wakeman fut étonné par ces mots, et par les pensées qu'il discernait derrière eux. Une peur nue, profonde, primordiale, avait envahi le psychisme entier du vieil homme.

— Nous ne serons pas pris dans l'espace, dit-il rapidement. Notre vaisseau est une nouvelle fusée expérimentale C+, la première à sortir de la chaîne de montage. Nous arriverons presque instantanément à destination. Personne ne peut arrêter une C+ lorsqu'elle est en mouvement.

Les lèvres grises de Cartwright se contractèrent nerveusement :

— Croyez-vous qu'il soit bon de diviser le Corps ? Vous avez dit que certains resteront ici et que les autres nous accompagneront. Et je sais que vous ne pouvez lire à cette distance. Ne serait-il pas...

— Bon sang ! explosa Rita, en laissant tomber les bandes. Cessez de vous comporter ainsi ! Cela ne vous ressemble pas.

Cartwright poussa un gémissement misérable et se mit à tripoter une pile de chemises :

— Je ferai ce que vous dites, Wakeman. J'ai confiance en vous.

Il continua maladroitement à emplir une valise, mais dans son esprit envahi par la terreur, les vrilles d'une crainte atavique ne cessaient de gagner du terrain, de plus en plus envahissantes et incontrôlables. Il ressentait un désir insoutenable de courir s'enfermer dans le bureau blindé que Verrick avait fait construire. Wakeman broncha devant l'assaut de cette peur à l'état brut, devant ce désir frénétique de retrouver la sécurité de la matrice. Il tourna délibérément son attention vers Rita O'Neill.

Un nouveau choc l'attendait. Une mince colonne de haine glaciale émanant de la fille était dirigée directement contre lui.

Il commença à l'analyser, surpris de sa présence soudaine : auparavant, elle n'avait pas été là.

Rita vit son expression, et ses pensées changèrent. Elle avait immédiatement senti que Wakeman la sondait et elle pensait maintenant à ce qu'elle entendait dans les écouteurs. Wakeman fut assourdi par un furieux mélange de voix, discours, conférences, extraits de livres de Preston, discussions, commentaires...

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

En guise de réponse, Rita serra les lèvres jusqu'à ce qu'elles deviennent exsangues puis, brusquement, fit volte-face et sortit en courant.

— Je peux vous dire ce que c'est, lui dit Cartwright en fermant le couvercle d'une valise bosselée. Elle vous rend responsable de cela.

— De quoi ?

Cartwright souleva les deux valises usagées et alla lentement vers la porte :

— Je suis son oncle, vous savez. Elle m'a toujours vu dans une position de supériorité : donnant des ordres, faisant des plans. Et maintenant, je me trouve mêlé à des choses qui me dépassent. (Sa voix devint un murmure tremblant.) Des situations que je ne peux pas contrôler. Je dois me fier à vous. (Il s'effaça pour permettre à Wakeman de lui ouvrir la porte.) Je suppose que j'ai changé depuis mon arrivée ici... et elle vous en rend responsable.

— Oh... fit Wakeman.

Tout en suivant Cartwright, il se rendit compte de deux choses : qu'il ne comprenait pas les hommes aussi bien qu'il l'avait cru, et que Cartwright s'était enfin décidé à agir conformément aux suggestions du Corps.

Le C+ était en position d'envol sur la plate-forme de secours située au centre du bâtiment principal. Dès que Cartwright, sa nièce et un groupe de TP y furent entrés, les sas se fermèrent hermétiquement, sans un bruit. Le toit s'éclipsa, faisant place au soleil éclatant de midi.

— C'est un petit vaisseau, remarqua Cartwright. (Il était devenu extrêmement pâle et ses mains tremblaient en attachant la ceinture de sécurité.) Sa ligne est intéressante.

Wakeman fixa rapidement la ceinture de Rita puis la sienne. Elle ne lui dit rien, mais son hostilité avait légèrement diminué.

— Nous nous évanouirons peut-être, mais le vaisseau est entièrement automatisé, dit-il.

Il prit une position confortable et envoya en pensée le signal de départ au complexe et sensible mécanisme. Les relais répondirent instantanément et, non loin d'eux, les puissants réacteurs se mirent à hurler.

Le vaisseau répondant à ses pensées, Wakeman se laissa aller à imaginer qu'il était une vaste extension d'acier et de plastique de son propre corps. Il se détendit, absorbant les vibrations douces et régulières du mécanisme de propulsion qui chauffait. C'était un beau vaisseau, le tout premier de son type.

— Vous connaissez mes sentiments, lui dit brusquement Rita O'Neill, brisant son plaisir momentané. Je sais que vous m'avez sondée.

— Je sais quels étaient vos sentiments, mais je pense qu'ils ont changé.

— Peut-être pas. Je ne sais pas. C'est évidemment irrationnel de vous rendre responsable de ce qui arrive. Vous faites votre travail le mieux possible.

— Je le pense, dit Wakeman. Je crois que j'ai choisi la meilleure solution, et que je suis maître de la situation. (Il se tut un moment, puis annonça :) Le vaisseau est prêt à décoller.

Cartwright parvint à hocher la tête :

— Je suis prêt.

Wakeman attendit encore un moment :

« Aucun signe ? » pensa-t-il à l'adresse de Shaeffer.

« Une nouvelle fusée de ligne approche. Dans un instant, elle sera dans la zone de sondage. »

Pellig arriverait à Batavia : c'était certain, de même qu'il était certain qu'il se mettrait immédiatement à la recherche de Cartwright. L'inconnue était la détection et la mort de Pellig. On pouvait raisonnablement admettre que, s'il échappait au filet

des TP, il parviendrait aussi à localiser la retraite lunaire. Et dans ce cas...

« Il n'y a aucune protection sur la Lune, pensa-t-il à l'adresse de Shaeffer. En l'y amenant, nous renonçons à toute défense positive. »

« Exact, pensa Shaeffer, mais je crois que nous aurons Pellig ici, à Batavia. Lorsque nous serons en contact, ce sera sa fin. »

Wakeman prit sa décision :

« Bien. Courons le risque. Les chances sont largement en notre faveur. »

Sur un signal mental, le vaisseau se mit en position de départ. Des grappins automatiques le braquèrent sur son objectif, œil pâle à peine visible dans le ciel de midi. Wakeman ferma les yeux et détendit ses muscles.

Le vaisseau se mit en mouvement. D'abord, la poussée des turbines classiques, puis la formidable poussée C+, entretenue par la réaction de routine.

Un instant durant, l'astronef, scintillant dans le soleil, hésita au-dessus du Directoire, puis le C+ entra en action et l'appareil s'arracha instantanément à l'attraction terrestre, à une vitesse fulgurante qui plongea ses occupants dans des vagues de noire inconscience.

À travers les ténèbres qui envahissaient Peter Wakeman, un sentiment de satisfaction parvint à se frayer un chemin. À Batavia, Keith Pellig ne trouverait rien, que sa propre mort. Leur stratégie était sur le point de réussir.

Au moment même où le signal mental de Wakeman envoyait la brillante fusée C+ dans l'espace, la fusée de ligne s'immobilisait sur le terrain d'atterrissage et abaissait ses rampes.

Perdu dans un groupe d'hommes d'affaires et d'employés, Keith Pellig émergea dans le soleil. Clignant des yeux, il vit pour la première fois les bâtiments du Directoire, la foule et la circulation incroyablement denses dans lesquelles se cachaient les TP qui l'attendaient.

À 5 h 30, la lourde fusée des ponts et chaussées s'immobilisa au cœur de ce qui avait été jadis la ville de Londres. À ses côtés, atterrirent de minces transports qui dégorgèrent des groupes de gardes armés. Rapidement, ils prirent position pour intercepter d'éventuelles patrouilles de la police du Directoire.

Quelques instants plus tard, le vieil immeuble dilapidé qui abritait les bureaux de la Société Prestonite fut entouré.

Reese Verrick, vêtu d'un lourd pardessus de laine et chaussé de bottes, suivit un groupe de travailleurs du bâtiment dans la petite ruelle. L'air était glacial ; les maisons et la chaussée brillaient d'humidité nocturne. Aucun signe de vie ne se manifestait dans les structures grises et silencieuses.

— C'est ici, dit le contremaître à Verrick. Cette vieille grange est à eux. (Il fit un geste vers la cour parsemée de détrit.) Le monument est par là.

Verrick prit la tête et s'avança dans la cour. Les ouvriers avaient déjà commencé à démolir la bâtisse d'acier et de plastique. Le cube de plastique jauni qui abritait les restes de John Preston avait été arraché à son support et reposait sur le pavé verglacé, au milieu des vieux papiers accumulés depuis des mois. Dans le cube translucide, la forme déshydratée s'était légèrement couchée sur le côté. Un bras tenant une pipe cachait partiellement le nez et les lunettes.

— Voilà donc John Preston, dit Verrick d'un air songeur.

Le contremaître s'accroupit pour examiner les jointures du cube :

— Fermé sous vide, bien sûr. Si nous l'ouvrons, tout se pulvérisera en une fine poussière.

Verrick hésita, puis dit à regret :

— D'accord. Emportez le tout au laboratoire. Nous l'ouvrons là-bas.

L'équipe qui s'était chargée de l'immeuble reparut ; les hommes avaient les bras chargés de pamphlets, bandes enregistrées, petits meubles, vêtements, caisses de papier vierge et matériel d'imprimerie.

— Un vrai entrepôt, dit l'un d'eux au contremaître. Il y en a jusqu'au plafond. Il semble y avoir une fausse paroi et une salle de réunions souterraine. Nous abattons le mur pour pouvoir y accéder.

C'était à partir de ces locaux délabrés que la Société avait opéré. Verrick entra dans le bureau. Les équipes de travailleurs emportaient tout, laissant nus les murs tachés d'humidité. Verrick passa dans le hall jaunâtre. Un portrait piqué et poussiéreux de John Preston pendait encore à un crochet rouillé.

— N'oubliez pas la photo, dit-il au contremaître.

Une partie du mur avait été démantelée, révélant un couloir parallèle de construction primitive. Des ouvriers sondaient les murs pour déceler d'éventuels passages secrets.

— Nous pensons qu'il y a une sortie de secours, lui expliqua le contremaître.

Verrick, les bras croisés, contempla le portrait de Preston. Petit, comme la plupart des illuminés. Une petite créature ratatinée comme une feuille morte, avec des oreilles proéminentes ramenées vers l'avant par la lourde monture de ses lunettes de corne. Des cheveux gris foncé en désordre, mal coupés, et une bouche petite, presque féminine. Son menton mal rasé n'était pas carré, mais néanmoins énergique. Il avait un nez crochu et boutonneux, une pomme d'Adam proéminente sur son cou maigre. Sa chemise était douteuse.

Ce furent les yeux de Preston qui impressionnèrent Verrick : durs, ardents, perçants derrière les verres épais des lunettes. Son regard flamboyant était empli de colère, comme celui des anciens prophètes. Une main était levée, tordue par l'arthritisme. Plus qu'un geste de défi, c'était un geste qui *désignait* quelque chose. Les yeux perçaient littéralement Verrick ; leur vie était stupéfiante. Malgré la poussière couvrant le verre protecteur de la photo, ils étaient emplis de fièvre, d'excitation. Preston avait été un infirme au corps d'oiseau

déformé, un savant bossu, à moitié aveugle, un astronome, un linguiste... *et quoi d'autre encore ?*

— Nous avons trouvé la sortie de secours, annonça le contremaître. Elle mène à un garage souterrain public. Ils allaient et venaient, sans doute dans des autos ordinaires. Ce bâtiment était apparemment leur seul centre. Il existe d'autres clubs de Prestonites un peu partout sur la surface de la planète, mais la plupart se réunissaient dans des appartements privés et ne comptaient que trois ou quatre membres.

— Vous avez tout embarqué ? demanda Verrick.

— Prêt pour le départ. Nous avons même pris des vues pour référence ultérieure.

Quelques minutes plus tard, les vaisseaux avaient repris le chemin de Farben.

Herb Moore apparut immédiatement, dès que le cube jaunâtre fut déposé sur une table de travail du laboratoire.

— Le voilà donc, dit-il.

— Je croyais que vous étiez intégré à l'opération Pellig, dit Verrick en ôtant son pardessus.

Moore l'ignora et essaya de gratter la poussière qui couvrait le panneau transparent protégeant le corps recroquevillé de John Preston.

— Ôtez-moi ça, ordonna-t-il aux techniciens.

— C'est si vieux que cela risque de tomber en poussière, objecta l'un d'eux.

Moore empoigna un outil tranchant et attaqua la base du panneau :

— En poussière ? Pensez-vous ! Ça a sûrement été construit pour durer un million d'années.

Le panneau se craquela, desséché et cassant. Moore détacha les fragments et les jeta sur le sol. Une bouffée d'air sentant le moisi sortit du cube. Les hommes s'écartèrent en toussant. Des caméras enregistraient en permanence le déroulement des opérations.

Sur un geste impatient de Moore, deux MacMillan, soulevèrent le corps ratatiné et le tinrent suspendu à hauteur d'œil dans leurs champs magnétiques. Moore toucha le visage avec une sonde pointue. Soudain, il saisit le bras droit de

Preston et tira fortement. Le bras se détacha sans difficulté. Moore le tint à la main, un peu ridicule.

Le corps était un mannequin en plastique.

— Vous voyez ? cria-t-il. C'est une imitation.

Il rejeta violemment le bras, qu'un des MacMillan attrapa au vol. À la place du bras, il y avait maintenant un trou béant. Le corps était vide, soutenu par des côtes d'acier montées par un maître sculpteur.

Moore en fit le tour, le visage sombre et préoccupé. Il l'examina sous tous les angles, puis tira une mèche de cheveux : le tissu synthétique s'arracha, révélant un hémisphère de métal mat. Moore jeta la perruque et tourna le dos à l'objet.

— Il ressemble exactement à la photo, dit Verrick avec admiration.

— Évidemment, dit Moore en riant. Ils ont fabriqué le mannequin d'abord, puis l'ont photographié. Mais Preston devait avoir cette apparence. (Il cilla plusieurs fois.) Il *doit* avoir cette apparence, rectifia-t-il.

Eleanor Stevens se détacha du groupe des spectateurs et s'approcha prudemment du mannequin :

— Est-ce vraiment nouveau ? Votre œuvre va nettement plus loin que cela. Preston s'est sans doute, comme vous, servi des travaux de MacMillan. Il a construit un synthétique ayant son apparence de la même façon que vous avez construit Pellig.

— Non, dit Moore. ce que nous avons entendu est la vraie voix de Preston, pas une expression vocale artificiellement reconstituée. Il n'existe pas deux voix ayant la même courbe d'enregistrement. Même s'il a modelé une réplique synthétique de son propre corps...

— Vous pensez qu'il est toujours vivant, dans son corps ? demanda Eleanor. C'est impossible !

Moore ne répondit pas. Il regardait d'un air morose le mannequin de John Preston. Il avait ramassé le bras et arrachait mécaniquement les doigts articulés, un à un. Son visage avait une expression qu'Eleanor n'avait jamais vue, chez personne.

— Mon synthétique, dit Moore d'une voix à peine audible, vivra un an, puis se détériorera. Il est tout juste bon pour un an.

— Bon sang ! rugit Verrick. Si nous n'avons pas détruit Cartwright au bout d'un an, autant abandonner !

— Êtes-vous certain que l'on ne peut construire un synthétique avec une précision telle que les bandes audio et vidéo... commença Eleanor.

Mais Moore la coupa.

— Moi, je ne le peux pas, dit-il sans détour. Et si c'est possible, je ne vois absolument pas comment. (Brusquement, il se secoua et se hâta vers la porte.) D'un instant à l'autre, Pellig va entrer dans le réseau de défense des TP. À partir de ce moment, je tiens à être intégré au réseau des opérateurs.

Oubliant le mannequin de John Preston, Verrick et Eleanor Stevens le suivirent.

— Cela promet d'être intéressant, dit simplement Verrick en hâtant le pas vers son bureau.

Eleanor dissimulait mal sa nervosité tandis que, souriant à l'avance, Verrick allumait l'écran que les techniciens ipvics avaient installé pour lui.

Keith Pellig inspira profondément l'air doux et tiède, tout en inspectant les environs.

Toute sautillante, Margaret Lloyd se précipita à sa suite :

— Je vais vous présenter à Walter, Mr Pellig ! Il doit être quelque part. Mon Dieu, tout ce monde !

Le terrain était comble. Des voyageurs descendaient de plusieurs fusées, des hordes de bureaucrates du Directoire faisaient la queue pour les vaisseaux qui devaient les ramener chez eux. D'autres groupes attendaient nerveusement des astronefs. Des MacMillan s'affairaient autour d'énormes piles de bagages. Le mélange des bruits de moteurs, des cris, des hurlements des haut-parleurs, des fusées faisant chauffer leurs réacteurs, formait un vacarme assourdissant.

Al Davis remarqua tout cela, en immobilisant le corps de Pellig pour que Miss Lloyd pût le rattraper. Plus il y avait de gens, mieux cela valait : l'océan de sons et de pensées obscurcissait sa propre personnalité mentale.

— Le voilà ! s'exclama Margaret Lloyd. (Les seins frémissants et les yeux brillants d'enthousiasme, elle se mit à agiter frénétiquement les bras.) Il nous a vus ! Il arrive !

Un homme d'une quarantaine d'années, au visage mince, se frayait solennellement un chemin dans la foule agitée, rieuse et baignée de sueur. Il paraissait patient et ennuyé, type parfait du bureaucrate faisant partie de la vaste armée des employés du Directoire.

Il fit signe à Miss Lloyd et lui cria quelque chose, mais ses paroles se perdirent dans le vacarme.

— Nous pourrions aller dîner quelque part, disait Miss Lloyd à Pellig. Vous connaissez un endroit agréable ? Walter en connaît sûrement : il sait tout. Il est ici depuis longtemps, et il a vraiment...

Sa voix fut momentanément couverte par le passage d'une remorque géante.

Davis ne l'écoutait pas. Il fallait aller de l'avant, se débarrasser de cette fille bavarde et de son compagnon, approcher du Directoire... Le long de sa manche se trouvait le fil ténu qui, pénétrant dans sa main, alimentait son pistolet-de-pouce. À la première apparition de Cartwright, dès que le Meneur de Jeu serait devant lui, un rapide mouvement de la main, le pouce levé, suffirait à libérer le flot de pure énergie...

À ce point de ses pensées, il vit l'expression de Walter.

Al Davis engagea aveuglément le corps de Pellig dans la foule mouvante, vers la rue et les files de voitures de surface. Walter était un TP, bien entendu. En captant ses pensées – Davis se remémorait rapidement le programme d'assassinat – il l'avait reconnu. Il y eut un mouvement de foule. Le corps de Pellig se retrouva coincé contre une clôture. D'un bond, il la franchit, se retrouvant sur le trottoir d'une rue.

Il se retourna... la panique l'envahit. Walter le suivait.

Davis avança le long du trottoir. *Surtout ne pas s'arrêter.* Arrivé à un croisement, il traversa. Des voitures de surface rugissaient et klaxonnaient autour de lui. Il n'en tint pas compte.

Alors seulement il comprit la véritable situation. N'importe quel passant pouvait être un TP. Ils communiquaient entre eux,

se transmettaient mutuellement toutes les informations. Le réseau des TP était un cercle fermé ; le premier contact avait mis la machinerie en branle. Inutile d'essayer de fuir Walter : devant lui, n'importe où, un autre TP serait là pour l'intercepter.

Il s'arrêta et s'engouffra dans un magasin. Partout des tissus multicolores, aux dessins et textures innombrables. Quelques clientes élégantes choisissaient et achetaient avec nonchalance. Il longea le comptoir à la course, vers une porte donnant sur une autre rue.

Un employé lui barra le passage – un homme gras, en complet bleu, le visage congestionné par l'indignation :

— Hé, vous n'avez pas le droit de sortir par là. Qui êtes-vous ?

L'esprit de Davis cherchait désespérément une solution. Il sentit plutôt qu'il ne vit un groupe d'hommes entrer par la porte principale, derrière lui. Bousculant l'employé, il se précipita tête baissée dans une allée séparant deux comptoirs. Il renversa une vieille dame terrifiée et émergea près d'une vitrine tournant majestueusement pour révéler son contenu. Que faire ? Ils arrivaient par les deux portes maintenant. Il était pris au piège. Il se creusa désespérément la cervelle. Que faire ? Tandis qu'il essayait de trouver une solution, un souffle silencieux le ramena violemment contre le cercle protecteur. Il était de nouveau à Farben.

Devant ses yeux, un Pellig miniature courait en tous sens. L'opérateur suivant essayait déjà de trouver une issue à cette situation, mais cela n'intéressait plus Davis. Il se laissa aller et permit à l'appareillage complexe relié à son corps – son *vrai* corps – de drainer le surplus d'adrénaline qui l'oppressait.

Un autre bouton rouge était allumé. Il pouvait se permettre d'ignorer les cris aigus retentissant à ses oreilles car, pour le moment du moins, ce n'était pas à lui de prendre des décisions. Davis voulut toucher l'amulette porte-bonheur qu'il portait sous la chemise, mais l'anneau protecteur l'en empêcha. Peu importait : il était totalement en sécurité.

Sur l'écran, Keith Pellig passa à travers la vitrine de plastique renforcé du luxueux magasin de tissus et retomba dans la rue.

Des gens hurlaient de terreur, le désordre était complet : c'était un vrai pandémonium.

Le gros employé au visage congestionné était pétrifié. Il restait immobile au milieu de la confusion générale. Ses lèvres étaient agitées de tics, et la salive coulait sur son menton. Ses yeux se révulsèrent et il s'écroula soudain comme une masse de gélatine.

Pellig parvint à s'extraire des passants qui commençaient à s'assembler devant le magasin. La scène changea ; l'employé disparut. Al Davis était intrigué. Pellig l'avait-il détruit ? Il courait avec agilité. Son corps était construit pour se déplacer rapidement. Il s'engagea dans une autre rue, hésita, puis entra dans un théâtre public.

La salle était plongée dans l'obscurité. Pellig parut dérouté. David se rendit compte qu'il avait choisi une mauvaise stratégie. L'obscurité ne générait pas les TP – l'esprit de l'opérateur pouvait être capté aussi bien la nuit qu'au grand jour. Par contre, les mouvements de Pellig étaient rendus plus difficiles.

L'opérateur se rendit compte de son erreur et chercha une sortie. Mais déjà des ombres avançaient vers lui, à peine visibles. Pellig se précipita dans les toilettes. Une femme le suivit. Elle s'arrêta brièvement devant la porte et cet instant de répit suffit à Pellig pour tailler un trou dans le mur avec son pistolet-de-pouce. Il émergea dans la ruelle, derrière le théâtre.

Pellig s'arrêta un instant, le temps de prendre une décision. L'immense tour dorée du Directoire se dressait devant lui, étincelante dans la lumière éclatante du soleil. Pellig prit une profonde inspiration et se dirigea dans cette direction, au pas, sans se presser...

Et un autre bouton s'alluma.

Le corps trébucha. Le nouvel opérateur, sous le coup de la surprise, avait du mal à prendre son contrôle. Le corps tomba par-dessus un tas d'ordures, se releva et repartit d'une foulée légère. Apparemment, personne ne le suivait. Pellig atteignit une rue animée, regarda autour de lui et arrêta un taxi-robot.

Un moment plus tard, le véhicule roulait en direction de la tour du Directoire. Il accéléra et voitures et piétons se mirent à défiler en un éclair. Pellig s'installa confortablement, alluma

une cigarette et regarda au-dehors. Le nouvel opérateur s'était rapidement adapté. Pellig se nettoya les ongles, vérifia le pli de son pantalon et essaya de nouer la conversation avec le conducteur-robot.

Il se passait quelque chose d'anormal. Davis regarda le schéma de localisation montrant la relation spatiale entre le corps et les bureaux du Directoire. *Le corps en avait trop fait.* C'était incroyable mais vrai : le réseau des télépathes n'avait pas réussi à l'arrêter.

Pourquoi ?

Davis sentit la sueur perler à ses paumes. Une nausée terrible l'envahissait. Cela allait peut-être marcher, le corps réussirait peut-être à franchir tous les barrages.

Calme, détendu, empli de confiance, Keith Pellig était en route vers le Directoire, à bord d'un taxi-robot, caressant d'un air absent son pistolet-de-pouce.

Dans son bureau, le major Shaeffer beuglait de rage et de peur. « C'est impossible, répétaient convulsivement les pensées du plus proche TP. Impossible, impossible. » « Il doit y avoir une raison », parvint à penser Shaeffer. « Nous l'avons perdu. » (Incrédules, effrayées, les pensées circulèrent dans tout le réseau.) « Shaeffer, *nous l'avons perdu !* Walter Remington l'a intercepté à sa descente du vaisseau. Il avait capté tout son syndrome : son pistolet-de-pouce, sa peur, sa stratégie, ses caractéristiques personnelles. Et puis... » « Vous l'avez laissé échapper. »

« Il a *disparu*, Shaeffer. (Le courant d'incrédulité redoubla.)

Évanoui. Dissous dans l'air. Je vous l'ai dit, nous ne l'avons pas *perdu*. Il a simplement cessé d'exister. » « Comment ? » « Je ne sais pas. (Une muette détresse s'ensuivit.) Remington l'a passé à Allison au magasin de tissus : cela ne fait aucun doute, les impressions étaient transparentes comme du cristal. L'assassin s'est mis à courir dans le magasin. Allison n'a eu aucun mal à garder le contact : comme celles de tous les assassins, ses pensées avaient un relief très intense. » « Il a dû utiliser un bouclier. »

« Il n'y a eu aucune diminution. Sa personnalité tout entière a disparu instantanément – pas seulement ses pensées. »

Shaeffer croyait devenir fou : « Cela ne nous est encore jamais arrivé. (Il jura d'une voix furieuse qui fit trembler les bibelots sur son bureau.) Et Wakeman est sur la Lune ! Nous ne pouvons le contacter que par ipvic. »

« Dites-lui que ça ne va pas du tout. Dites-lui que l'assassin s'est volatilisé. »

Shaeffer courut à la salle de transmissions. Alors qu'il mettait en marche le circuit les reliant à la station lunaire, une nouvelle vague de pensées affolées le figea sur place.

« Je l'ai ! (C'était une TP impatiente, relayée par plusieurs autres membres du Corps.) Je le tiens ! »

« Où êtes-vous ? (Une série d'appels frénétiques provenaient des TP se préparant à l'action.) Où est-il ? »

« Théâtre. Près du magasin. (Des instructions rapides, elliptiques, fusaient.) Il entre dans les toilettes. À quelques mètres. Dois-je le suivre ? Il me serait facile... » La pensée de la femme s'interrompt.

Shaeffer lança un cri de rage et de désespoir dans le réseau : Continuez ! »

Silence. Puis... l'esprit avec lequel ils communiquaient hurla. En un geste futile, Shaeffer se boucha les oreilles avec les mains et ferma les yeux. L'explosion de violence rebondissait tout au long du réseau des TP. L'un après l'autre, leurs esprits furent écrasés, court-circuités, annihilés par la surcharge d'énergie. Une douleur destructrice parcourut tout le réseau et revint à son point de départ. Trois fois de suite.

« Où est-il ? cria Shaeffer. Que s'est-il passé ? » La station suivante répondit faiblement : « Elle l'a perdu. Elle n'est plus dans le réseau. Morte, je pense. Brûlée. (Étonnement sans borne.) Je suis dans les environs, mais je ne peux saisir l'esprit qu'elle avait capté. Il a disparu ! »

Shaeffer parvint à obtenir Peter Wakeman sur l'écran de l'ipvic.

— Peter, dit-il d'une voix brisée, nous sommes battus.

— Je ne comprends pas. Cartwright n'est même pas à Batavia.

— Nous avons repéré l'assassin, puis l'avons perdu. Nous l'avons capté de nouveau quelques minutes plus tard – à un autre endroit. Peter, *il a passé trois stations*. Et il continue d'avancer. Comment...

— Écoutez-moi, l'interrompt Wakeman. Dès que vous aurez repris contact avec son esprit, ne le lâchez pas. Serrez les rangs. Suivez-le jusqu'à ce que la station suivante vous relaie. Vous êtes peut-être trop éloignés les uns des autres. Ou alors...

« Je l'ai. (Shaeffer reçut la pensée.) Il est près de moi. Je le trouverai, il est très proche. » Tout le réseau vibrerait d'impatience.

« Ce que je reçois est étrange. (Au doute mêlé de curiosité succéda un scepticisme stupéfait.) Il doit y avoir plus d'un assassin. Mais c'est impossible. (La tension s'accrut.) Je le vois. Il vient de descendre d'un taxi. Il suit la rue, devant moi. Il va entrer dans l'immeuble du Directoire par la porte principale. Je l'ai lu dans son esprit. Je vais le tuer. Il s'arrête à cause d'un feu rouge. Il pense à traverser la rue, puis... » Rien.

Shaeffer attendit. Toujours rien. « L'avez-vous tué ? demanda-t-il. Est-il mort ? » « Il a disparu ! émit la pensée hystérique, aux bords du rire. Je le vois devant moi, mais en même temps il n'est plus là. Il est là mais n'est pas là... Qui êtes-vous ? Qui désirez-vous voir ? Mr Cartwright n'est pas là pour le moment. Comment vous appelez-vous ? Êtes-vous le même homme que je... ou bien... que nous n'avons pas... cela se termine... cela... finit. »

Le TP se perdit en balbutiements infantiles, et Shaeffer le coupa du réseau. C'était incompréhensible. Illogique. Impossible. Keith Pellig était là, face à face avec un membre du Corps, facile à tuer à cette distance – et pourtant Keith Pellig avait disparu de la surface de la Terre !

Devant l'écran qui suivait l'avance de l'assassin, Verrick se tourna vers Eleanor Stevens :

— Nous nous étions trompés. Cela marche mieux que nous ne l'avions prévu. Pourquoi ?

— Imaginez que vous me parliez, répondit Eleanor d'une voix brisée par l'émotion. Une simple conversation. Et tout à coup, je

disparais, et une personne totalement inconnue apparaîtrait à ma place.

— Une personne physiquement différente, dit Verrick. Oui.

— Pas nécessairement une femme. Un jeune homme ou un vieillard. Un *corps* absolument différent qui continuerait la conversation comme si de rien n'était.

— Je vois, dit Verrick avidement.

— Les TP se fient à un rapport télépathique, pas à une image visuelle. Chaque esprit individuel a un *goût* particulier, une saveur typique. Les TP sont liés aux êtres par un contact mental, et si celui-ci est rompu... (Son visage était pâle et défait.) Reese, je crois que vous les rendez fous.

Verrick se leva et s'éloigna de l'écran :

— À vous de regarder.

— Non. (Eleanor frissonna.) Je ne veux pas voir ça.

Un signal bourdonna sur le bureau de Verrick.

— Liste des vols au départ de Batavia, annonça une voix enregistrée. Total des départs et indication des destinations pour l'heure écoulée, avec insistance sur les vols spéciaux.

— Bien. (Verrick prit la feuille de métalfoil et la jeta sur les paperasses qui encombraient son bureau.) Grand Dieu, dit-il à Eleanor, ce ne sera plus long.

Calmement, les mains dans les poches, Keith Pellig montait les marches de marbre blanc menant à l'entrée principale du Directoire de Batavia, se dirigeant droit vers les bureaux privés de Léon Cartwright.

Peter Wakeman avait commis une erreur.

Il mit longtemps à en comprendre toutes les conséquences. Avec des doigts tremblants, il sortit une bouteille de scotch de sa valise et s'en versa un verre. Voyant que ce dernier était terni d'écume de protine desséchée, il jeta le tout au panier et but directement à la bouteille. Ensuite, il se leva et prit l'ascenseur menant au niveau supérieur.

Des membres du Corps, en tenue estivale, se reposaient ou s'amusaient dans la vaste piscine bleue emplie d'eau étincelante. Au-dessus d'eux, un dôme transparent séparait l'air aux senteurs printanières du sinistre paysage lunaire. Il traversa le « pont », entouré de rires, de couleurs vives, de corps nus plongeant avec souplesse.

Rita O'Neill un peu à l'écart des autres, se dorait au soleil après le bain. Son corps nu et lisse brillait dans la lumière chaude et dorée qui filtrait à travers le plastique protecteur. En voyant Wakeman, elle se redressa vivement. Ses longs cheveux noirs retombaient en cascade sur ses épaules brunies.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

Wakeman se laissa tomber sur une chaise longue. Un MacMillan s'approcha avec un plateau. Wakeman prit automatiquement un cocktail.

— J'ai parlé à Shaeffer, à Batavia, dit-il.

Rita commença à se brosser les cheveux, envoyant voler des gouttes étincelantes qui s'évaporèrent au contact du sol.

— Qu'avait-il à vous dire ? demanda-t-elle avec une feinte indifférence, mais son regard était sombre et sérieux.

Wakeman buvait lentement, à demi assoupi par la douce chaleur. Non loin d'eux, une bande de baigneurs endiablés avaient engagé une partie de ballon dans l'eau. Les formes souples, vigoureuses et juvéniles de Rita se détachaient, brunes et luisantes, sur le blanc cru de la serviette de bain.

— Ils ne peuvent pas l'arrêter, dit Wakeman. (Dans son estomac, le whisky s'était congelé en un bloc glacial qui lui refroidissait les reins.) Il ne mettra pas longtemps à arriver ici. Je m'étais trompé dans mes prévisions.

Les yeux noirs de Rita devinrent immenses. Elle cessa un instant de se brosser les cheveux, puis recommença, lentement, méthodiquement. Ensuite elle se secoua et se leva lentement :

— Sait-il que Léon est ici ?

— Pas encore. Mais cela ne tardera pas.

— Et nous ne pouvons pas le protéger ici ?

— Nous pouvons essayer. Je parviendrai peut-être à découvrir ce qui ne va pas. J'en apprendrai davantage sur Keith Pellig.

— Emmènerez-vous Léon ailleurs ?

— C'est inutile. Ailleurs, ce ne sera pas mieux qu'ici. Au moins, ici, il n'y a pas trop d'esprits pour brouiller la détection. (Wakeman se leva avec raideur et repoussa son verre à moitié plein. Il se sentait vieux. Tous ses os lui faisaient mal.) Je descends pour écouter encore une fois les enregistrements que nous possédons sur Herb Moore, surtout ceux pris lors de sa visite à Cartwright. Cela me permettra peut-être d'y voir plus clair.

Rita passa une robe de plage, serra la ceinture autour de sa taille fine et rassembla sa brosse, ses lunettes de soleil et sa bouteille de lotion :

— Combien de temps nous reste-t-il avant qu'il arrive ?

— Il faudrait commencer à se préparer. Les choses vont vite. Plus vite qu'il ne serait bon. On dirait que... tout s'écroule.

— J'espère que vous pourrez faire quelque chose. (La voix de Rita était calme, dénuée d'émotion.) Léon se repose. Le docteur lui a donné quelque chose pour dormir.

Wakeman s'attarda :

— J'ai agi comme je le croyais bon. Quelque chose a dû m'échapper. Il est évident que notre adversaire est bien plus complexe et rusé que nous ne le pensions.

— Vous auriez dû lui laisser diriger les opérations, dit Rita. Vous lui avez ôté toute initiative. Comme Verrick et les autres,

vous n'avez jamais cru qu'il pourrait s'en tirer. Vous l'avez traité comme un enfant, et il a fini par se laisser faire.

— J'arrêterai Pellig, dit Wakeman calmement. Je rétablirai la situation. Je découvrirai ce qui se passe et je l'arrêterai avant qu'il arrive jusqu'à votre oncle. Ce n'est pas Verrick qui est chargé des opérations ; il n'aurait jamais pu imaginer une stratégie aussi habile. Ce doit être Moore.

— Dommage, dit Rita, que Moore ne soit pas avec nous.

— Je l'arrêterai, répéta Wakeman. Je trouverai un moyen.

— Entre deux verres, peut-être, lui dit Rita en enfilant ses bottillons.

Puis elle disparut vers la rampe menant à l'appartement privé de Cartwright. Elle ne se retourna pas.

Keith Pellig montait l'escalier de marbre du Directoire avec assurance. Son pas suivait le rythme rapide de la foule des bureaucrates classifiés se couloyant avec bonne humeur. Dans le vestibule central, il s'arrêta un instant pour s'orienter.

Le vacarme assourdissant des sonneries d'alarme retentit de toutes parts.

Fonctionnaires et visiteurs se figèrent brusquement. Les visages perdirent leur bonhomie stéréotypée. La foule paisible se transforma instantanément en une masse méfiante et craintive. Des voix rudes et mécaniques retentirent :

— Dégagez l'immeuble ! Toutes les personnes sans exception doivent sortir du Directoire ! (Les voix s'enflèrent en une cacophonie aiguë.) L'assassin est dans les lieux ! Dégagez immédiatement les salles et les couloirs !

Pellig se perdit dans les vagues successives et sinistres d'hommes et de femmes qui se précipitaient vers les sorties. Il se fraya un chemin à contre-courant, vers le labyrinthe de couloirs partant du vestibule.

Un hurlement retentit. Quelqu'un l'avait reconnu. Des coups de feu en succession rapide, mal ajustés, des corps brûlés, noircis. Pellig s'écarta et se remit à tourner, sans ralentir.

— L'assassin est dans le vestibule central ! rugirent les voix mécaniques. Concentrez les forces sur le vestibule central !

— Le voilà ! cria un homme. (D'autres voix reprirent :) Le voilà, c'est lui !

La première escouade militaire atterrissait sur le toit. Des soldats en uniformes verts se répandirent dans les escaliers et s'engouffrèrent dans les ascenseurs. Des armes lourdes furent débarquées et acheminées jusqu'au sol par les ascenseurs ou par l'extérieur à l'aide de grappins.

Reese Verrick se détourna un moment de l'écran et dit à Eleanor Stevens :

— Ils engagent des non-TP. Est-ce que cela signifie...

— Cela signifie que le Corps est hors de service, répondit Eleanor. Ils sont éliminés. Finis.

— Ils vont donc traquer Pellig visuellement, ce qui diminue la valeur de notre stratagème.

— L'assassin est dans le vestibule ! hurlaient toujours les voix mécaniques au-dessus de la mêlée.

De lourdes armes MacMillan roulaient le long des couloirs, hérissées de canons brillants. Des soldats projetaient des réseaux de câble plastique en travers des ouvertures. D'autres poussaient la foule inquiète et agitée des fonctionnaires vers la sortie. À l'extérieur, des hommes armés formaient un cercle d'acier autour du bâtiment. Toutes les personnes sortant du Directoire étaient examinées une à une avant d'être rendues à la liberté.

Mais Pellig ne sortait pas. Une fois, il recula d'un pas – et le bouton rouge bondit, lui donnant un autre esprit.

L'opérateur suivant était enthousiaste et prêt à tout. Il avait déjà élaboré une stratégie avant d'entrer dans le corps synthétique. Il sprinta dans un couloir latéral au moment où un lourd canon MacMillan allait lui boucher le passage, et parvint à se faufiler in extremis. Derrière lui, le MacMillan opposait sa formidable muraille d'acier à ses poursuivants.

— L'assassin a quitté le vestibule ! glapirent les voix mécaniques. Ôtez ce MacMillan qui obstrue le passage !

Le canon fut rapidement propulsé hors de là et mis en réserve. Des soldats suivirent le chemin que Pellig avait emprunté – couloirs déserts, vides de bureaucrates, passages baignant dans une lumière jaune et résonnant d'échos lointains.

Pellig se tailla un chemin à travers un mur et pénétra dans le grand salon. L'endroit était silencieux et désert. Il n'y avait là que des fauteuils, des tables couvertes de bandes audio et vidéo, des tapis... Personne.

Devant son écran, Benteley sursauta. Il venait de reconnaître le salon où il avait attendu Verrick.

Le corps synthétique allait droit devant lui, de bureau en bureau, détruisant tout ce qui se trouvait sur son chemin sans émotion visible. Une fois, il traversa un bureau où des employés étaient encore au travail. Hommes et femmes, terrifiés, cherchèrent à s'enfuir en hurlant, abandonnant tout sur leurs tables de travail. Pellig ne tint aucun compte d'eux et continua d'avancer, ses pieds touchant à peine le sol. En passant un des postes de contrôle, il parut s'élever et traverser les airs, Mercure au visage pâle, aux cheveux humides.

Le dernier bureau passé, Pellig émergea devant l'immense réservoir hermétiquement clos qui constituait la forteresse intérieure du Meneur de Jeu. Il eut un mouvement de recul en voyant que son pistolet-de-pouce irradiait vainement l'épaisse surface de rexeroïd. Pellig hésita, momentanément pris au dépourvu.

— L'assassin est dans le bureau intérieur ! clamèrent les voix métalliques tout autour de lui, dans les couloirs et les bureaux. Cernez-le ! Détruisez-le !

Pellig courait en rond, incertain de la direction à prendre – et un nouveau transfert eut lieu.

Le nouvel opérateur tituba, s'écrasa contre un meuble, releva prestement le corps synthétique, puis se tailla systématiquement un chemin sur le pourtour de l'abri de rexeroïd.

Dans son bureau, Verrick se frottait les mains avec satisfaction :

— Il n'y en a plus pour longtemps. Est-ce Moore qui opère ?

— Non, dit Eleanor en consultant le tableau indicateur. C'est un de ses adjoints.

Le corps émit un sifflement supersonique. Une section de la paroi s'effaça, révélant le passage secret. Le corps s'y engagea sans hésiter un instant.

Sous ses pieds, des capsules de gaz éclataient inutilement : le corps ne respirait pas.

Verrick riait comme un enfant :

— Vous voyez ? Ils ne peuvent rien contre lui. Il est entré ! (Il se mit à sauter en frappant dans ses mains.) Et maintenant, il va le tuer ! Il va le tuer !

Mais l'abri de rexeroïd, la massive forteresse intérieure avec son arsenal et son équipement ipvic, était vide.

Verrick lâcha un juron d'une voix aiguë :

— Il n'est pas là ! Il est parti ! (Son visage massif se tordait de frustration.) Ils ont évacué ce salaud !

Devant son écran personnel, Herb Moore, complètement consterné, maniait convulsivement les boutons de contrôle. Clignotants, cadrans, indicateurs divers défilaient sur l'écran. Pendant ce temps, le corps de Pellig, un pied dans le bureau désert, s'était figé dans une immobilité totale. Devant lui, il y avait le massif bureau devant lequel Cartwright aurait dû être assis. Il ne restait que les dossiers, les appareils, les écrans, les mécanismes divers. Cartwright n'était plus là.

— Qu'il continue à chercher ! hurlait Verrick. Cartwright doit se cacher quelque part !

La voix grinçante de Verrick parvenait à Moore par l'audio-phone. Son esprit travaillait rapidement. Sur l'écran, les techniciens avaient rétabli une activité incertaine dans le corps. Le schéma aussi indiquait Pellig en position centrale, au cœur même du Directoire : l'assassin était arrivé au but, mais sa proie n'était pas là.

— C'était un piège ! hurlait Verrick à l'oreille de Moore. Un appât ! Et maintenant, ils vont le détruire !

De tous les côtés, armes et troupes convergeaient vers la forteresse en ruine : toutes les immenses ressources du Directoire obéissant aux ordres de Shaeffer.

— L'assassin est dans le cube intérieur ! hurlaient triomphalement les voix. Cernez-le ! Tuez-le !

— Coincez l'assassin !

— Abattez-le et écrasez-le !

Eleanor se pencha par-dessus les larges épaules légèrement voûtées de Verrick :

— Ils l'ont délibérément laissé entrer. Regardez... ils arrivent.

— Qu'il bouge, pour l'amour de Dieu ! hurla Verrick. S'il reste planté là, ils vont le mettre en pièces !

Par le passage que Pellig s'était creusé apparaissaient déjà les bouches béantes des canons. Lentement, l'équipement lourd MacMillan s'organisait en un instrument de mort ; il prenait son temps : rien ne pressait.

Pellig sombrait dans la confusion. Il courut hors du cube, se précipita en aveugle vers une porte, puis vers une autre, comme un animal traqué. Il s'arrêta un instant pour détruire un canon MacMillan qui s'était trop approché, puis passa sur ses débris fumants. Mais au delà, le couloir était empli de soldats et d'armes. Il fit volte-face.

— Ils ont emmené Cartwright loin de Batavia, dit sèchement Herb Moore à Verrick.

— Cherchez-le.

— Il n'est pas là. Nous perdons notre temps. (Moore réfléchit un instant.) Transférez-moi l'analyse des mouvements de vaisseaux au départ de Batavia. Surtout ceux de l'heure écoulée.

— Mais...

— Nous savons qu'il y était encore il y a une heure. Vite !

Le métalfoil glissa d'une fente, à portée de main de Moore.

Il le parcourut rapidement.

— Il est sur la Lune, dit-il. Ils l'y ont emmené dans leur fusée C+.

— Vous n'en savez rien, rétorqua rageusement Verrick. Il est peut-être dans un abri souterrain.

Moore ne l'écoutait même pas. Il abaissa violemment un interrupteur. Son corps s'affaissa, inerte, contre l'anneau protecteur.

Sur son écran, Ted Benteley vit le corps de Pellig sursauter puis se raidir. Un tremblement l'agita et ses traits s'altérèrent insensiblement. Un nouvel opérateur était entré en jeu.

Le nouvel occupant du corps ne perdit pas de temps. Il incinéra une poignée de soldats, puis découpa une section du mur. Fondus ensemble, l'acier et le plastique exhalaient une âcre fumée. Le corps synthétique sortit par la brèche, touchant à peine le sol puis, le visage vide, devint un projectile décrivant

une trajectoire ascendante. Un instant plus tard, il émergea du bâtiment, prit rapidement de la vitesse et plongea vers le disque pâle de la Lune suspendu dans un ciel encore clair.

La Terre diminua rapidement derrière Pellig. Il était en plein espace.

Hypnotisé, Benteley ne pouvait détacher les yeux de l'écran. Soudain, tout s'éclaircit. En regardant le corps traverser l'espace de plus en plus sombre et constellé d'étoiles, il comprit ce qui lui était arrivé, l'autre soir. Non, – ce n'avait pas été un rêve. Le corps était un vaisseau miniature, élaboré dans les laboratoires de Moore. Il comprit aussi, avec admiration, que le corps pouvait se passer d'air et qu'il était insensible aux températures extrêmes. Il était capable d'effectuer des vols interplanétaires.

Peter Wakeman reçut l'appel de Shaeffer par ipvic, quelques secondes seulement après que Pellig eut quitté la terre.

— Il est parti, murmura Shaeffer. Comme un météore, dans l'espace.

— Dans quelle direction ? demanda Wakeman.

— Vers la Lune. (Le visage déjà blême de Shaeffer parut se dissoudre.) Nous avons abandonné. J'ai fait venir la troupe. Le Corps ne pouvait plus rien faire.

— Je peux donc m'attendre à son arrivée n'importe quand ?

— N'importe quand, confirma Shaeffer avec lassitude. Il est en route. Il arrive.

Wakeman coupa la communication et retourna à ses enregistrements et à ses rapports. Son bureau était un véritable chaos : couvert de mégots, de tasses de café, sans compter la bouteille de scotch, pas encore vide. Le doute n'était plus possible : Keith Pellig n'était pas un être humain. Un robot, évidemment, combiné avec un réacteur rapide, dessiné dans les laboratoires expérimentaux de Moore. Mais cela n'expliquait pas les changements de personnalité qui avaient démoralisé le Corps des TP... À moins que...

Un esprit multiple qui allait et venait. Pellig était une personnalité fragmentée, composée d'éléments indépendants, chacun possédant ses désirs particuliers, ses caractéristiques

propres, sa stratégie. Shaeffer avait bien fait d'appeler à la rescousse des troupes normales de non-télépathes.

Wakeman alluma une cigarette et fit tournoyer son porte-bonheur qui finit par tomber sur les enregistrements empilés sur sa table de travail. Si seulement il avait quelques jours pour prévoir toutes les implications de la nouvelle situation, pour élaborer une stratégie... Brusquement, il se leva et se dirigea vers la réserve de matériel.

« Voici la situation, pensa-t-il à l'adresse des membres du Corps éparpillés à tous les niveaux de la station. L'assassin a survécu à notre réseau de Batavia et se dirige vers la Lune. »

Son annonce provoqua l'horreur et la consternation. Dans la piscine et sur les ponts-promenade, dans les chambres et les salons, tous se redressèrent, prêts à agir.

« Tous les membres du Corps doivent revêtir une combinaison Farley, continua à penser Wakeman. Cela n'a pas marché à Batavia, mais je veux établir ici un réseau improvisé. L'assassin doit être intercepté en dehors du ballon.

Il leur communiqua ce qu'il avait appris sur Pellig, et ce qu'il supposait sur sa véritable nature. « Un robot ? »

« Un être synthétique à personnalité multiple ? » « Alors, nous ne pouvons pas utiliser le contact mental. Il faudra s'en tenir à l'apparence visuelle. »

« Pas nécessairement, pensa Wakeman, tout en bouclant sa combinaison Farley. Vous pouvez capter ses pensées meurtrières, mais ne vous attendez pas à une continuité. Le processus mental peut s'interrompre à l'improviste. Soyez prêts à supporter le choc : c'est cela qui a détruit le Corps à Batavia. »

« Chaque élément séparé apporte-t-il une nouvelle stratégie ? » « Apparemment. »

Cette réponse suscita un étonnement admiratif : « Fantastique ! »

« Trouvez-le, pensa Wakeman avec acharnement, et tuez-le sur-le-champ. Dès que vous capterez la pensée du meurtre, réduisez-le en cendres. N'attendez pas qu'il agisse le premier. » Wakeman prit une dernière lampée de scotch provenant de la réserve particulière de Reese Verrick, puis ferma le casque et

connecta les conduits d'alimentation. Il empoigna un éclateur et courut vers un des sphincters de sortie.

La vision de l'étendue nue et aride lui donna un choc. Il essaya de s'adapter à cet infini de matière morte, tout en réglant maladroitement les contrôles d'humidité et de gravité.

La Lune était une vaste plaine parsemée de cratères désolés, ravagée par les météores qui avaient détruit toute vie. Pas le moindre signe de vie. Nul souffle de vent ne venait soulever la poussière. Partout, les mêmes amas de débris anarchiques, la même étendue vérolée, les mêmes falaises et fissures froides et blanches comme des ossements. Le visage de la Lune était desséché et craquelé. La peau et la chair avaient été détachées par des millénaires d'impitoyable érosion. Il ne restait que les os du crâne, les orbites vides et l'orifice béant de la bouche. Wakeman avança précautionneusement, foulant aux pieds l'architecture de cette tête de mort.

Derrière lui, la station luisait de tous ses feux, ballon lumineux, confortable et chaleureux.

Tandis que Wakeman traversait d'un pas rapide le paysage désertique, une poussée jubilante et désordonnée jaillit dans son cerveau :

« Peter ! Je l'ai repéré ! Il vient d'atterrir à cinq cents mètres de moi ! »

Wakeman se mit à courir maladroitement sur le sol rocailleux, une main sur son éclateur.

« Ne le perdez pas ! pensa-t-il en réponse. Et empêchez-le d'approcher du ballon. »

Le TP était à la fois excité et incrédule :

« Il a atterri comme un météore. J'étais déjà à un mille du ballon lorsque vous avez donné l'ordre. J'ai vu un éclair et je me suis approché pour voir ce que c'était. »

« À quelle distance êtes-vous du ballon ? »

« À environ trois milles. »

Trois milles. Pellig était à trois milles de sa proie. Wakeman mit sa gravité au minimum et s'élança en avant comme un fou. Des bonds prodigieux le rapprochèrent du TP qui avait vu Pellig. Derrière lui, le ballon illuminé s'estompa et disparut. Essoufflé, haletant, Wakeman fonçait vers l'assassin.

Il se prit le pied dans une fissure et tomba tête la première. Tandis qu'il se relevait, le sifflement rageur de l'air qui s'échappait retentit à ses oreilles. D'une main, il sortit la trousse de réparations d'urgence ; de l'autre, il chercha son arme. Elle avait disparu. Elle était tombée quelque part entre les débris chaotiques.

L'air fuyait rapidement. Il oublia son arme et concentra toute son attention sur la déchirure de sa combinaison Farley. L'enduit plastique durcit instantanément et le sifflement terrifiant cessa. Ensuite, il se mit à fouiller frénétiquement le sol friable. Une nouvelle série de pensées surexcitées l'atteignit.

« Il avance vers le ballon ! Il a localisé la station. »

Wakeman poussa un juron et bondit en avant. Une arête rocheuse lui barrait le chemin ; il la monta à la course et se laissa dévaler de l'autre côté. Il se retrouva dans un vaste amphithéâtre parsemé de cratères – des plaies béantes et hideuses dans la tête de mort. Les pensées du TP lui parvenaient avec force et netteté maintenant. Il ne devait plus être loin.

Alors, pour la première fois, Wakeman capta les pensées de l'assassin.

Il se figea sur place.

« Ce n'est pas Pellig ! émit-il, affolé. C'est Herb Moore ! »

L'esprit de Moore bouillonnait d'une inlassable activité. Ne sachant pas qu'on le captait, il avait abaissé ses défenses. Ses pensées enthousiastes et dynamiques s'écoulaient en un flot torrentiel qui s'enfla démesurément au moment où il aperçut le ballon lumineux qui abritait la station du Directoire.

Immobile, Wakeman se concentrait sur le courant d'énergie mentale qui venait battre contre son esprit, lui révélant tout ce qu'il ignorait jusqu'alors, tous les fragments d'information qui lui manquaient.

Pellig était composé de divers esprits humains ; en lui alternaient diverses personnalités reliées à un complexe mécanisme les distribuant au hasard, sans aucun plan initial, en une succession imprévisible. Minimax, indétermination, théorie du jeu...

C'était un mensonge.

Wakeman eut un sursaut de surprise. Sous l'épaisse couche de théories Minimax se cachait un syndrome submarginal de haine, de désir, de peur dévorante : jalousie envers Benteley, peur panique de la mort, machinations compliquées, *besoin* irrésistible orienté vers un but et se manifestant sous la forme d'une ambition destructrice. Moore ne s'appartenait pas ; il était dominé par une insatisfaction torturante. Et cette insatisfaction l'amenait à créer un sombre tissu de stratagèmes impitoyables.

Le mécanisme distribuant les opérateurs de Pellig n'obéissait pas au hasard. Moore le contrôlait entièrement. À tout moment, il pouvait changer l'opérateur, créant des combinaisons selon son bon plaisir. Il était libre de s'y engager lui-même et d'en sortir au moment voulu. Et...

Brusquement, les pensées de Moore convergèrent. Il avait aperçu le TP qui le suivait. Le corps fusa en hauteur, s'équilibra et projeta un fin rayon d'énergie létale sur le télépathe cherchant en vain à fuir.

L'esprit de l'homme hurla une fois, puis son être physique se désintégra en un tas de cendres. L'instant vertigineux de la mort d'un TP submergea Wakeman. Il sentit la lutte opiniâtre et futile de l'esprit tentant de maintenir sa cohésion, de conserver la conscience de sa personnalité après la disparition de son corps.

« Peter... »

Comme un liquide volatil, l'esprit du TP luttait vainement contre son inexorable dispersion. Ses pensées faiblirent, s'évanouirent.

« Oh ! Dieu... »

Sa conscience, son *être*, se fragmenta en particules d'énergie libérée et anarchique. Son esprit cessa d'être une unité. La *Gestalt* qui avait été un homme se relâcha – et ce fut la mort.

Wakeman maudit l'arme qu'il avait perdue. Il se maudit lui-même, ainsi que Cartwright et tous les habitants du système. Il se jeta derrière un gros rocher, caché à la vue de Pellig qui avançait par bonds sur la surface morte de la Lune. Pellig regarda autour de lui, parut satisfait, puis repartit prudemment en direction du ballon lumineux, à trois milles de là.

« Attrapez-le ! pensait désespérément Wakeman. Il est presque à la station ! »

Il n'y eut pas de réponse. Aucun autre membre du Corps n'était suffisamment près pour intercepter et relayer sa pensée. La mort du plus proche TP avait suffi pour rendre inefficace le réseau improvisé. Pellig avançait calmement dans une brèche qui n'était plus défendue.

Wakeman se leva d'un bond. Il souleva un énorme rocher à la hauteur de ses hanches et avança en chancelant jusqu'à la crête de l'éminence sur laquelle il se trouvait. Au-dessous de lui, Pellig avançait, calme, souriant presque. Il lui apparut comme un homme jeune de caractère aimable, aux cheveux couleur de paille. Aidé par la faible gravité, Wakeman parvint à soulever le rocher au-dessus de sa tête. Dans un suprême effort, il le projeta vers le synthétique.

Pellig eut un regard de surprise en voyant le roc dévaler vers lui. D'un saut agile, il évita de plusieurs mètres la trajectoire du projectile. Une poussée de peur et de surprise surgit de son esprit. Il trébucha, leva son pistolet-de-pouce sur Wakeman...

Et Herb Moore se retira.

Le corps de Pellig s'altéra insensiblement. Le sang de Wakeman se figea à la vue de cet étrange phénomène. Là, sur la surface désolée de la Lune, un homme se transformait sous ses yeux. Les traits se détendirent, se brouillèrent, puis se refermèrent... Il n'était plus le même. Ce n'était plus le même visage... parce que ce n'était plus le même homme. Moore avait cédé la place à un nouvel opérateur. Une personnalité différente transparaissait dans le regard des yeux bleus et pâles.

Le nouvel opérateur hésita. Il lutta brièvement pour reprendre le contrôle du corps, puis se redressa finalement, tandis que le rocher continuait sa course inutile. Wakeman, tout en essayant de soulever un autre rocher, reçut un mélange de pensées surprises et confuses.

« *Wakeman !* disaient les pensées de l'opérateur. Peter Wakeman ! »

Wakeman lâcha le rocher et se redressa. Le nouvel opérateur l'avait reconnu, et sa pensée lui était familière. Wakeman la sonda profondément. Il eut d'abord du mal à reconnaître la personnalité. Elle lui était familière, certes, mais obscurcie par la gravité de la situation. Elle était recouverte de méfiance, de

peur et d'antagonisme. Mais il la connaissait. Aucun doute n'était possible.

C'était Ted Benteley.

Dans l'espace stérile, au delà du système connu, le vieux cargo branlant avançait tant bien que mal. Dans le dôme de contrôle, Groves, le visage sombre éclairé d'un feu intérieur, écoutait.

« Le Disque de Flamme est encore loin, murmurait la vaste présence dans son esprit. Ne perdez pas le contact avec mon vaisseau. »

— Vous êtes John Preston, dit Groves. avec douceur.

« Je suis très vieux, répliqua la voix, je suis ici depuis longtemps. »

— Un siècle et demi, dit Groves. C'est difficile à croire.

« J'ai attendu ici. Je savais que vous viendriez. Mon vaisseau restera à proximité du vôtre. Vous repérerez sans doute sa masse de temps en temps. Si tout se passe bien, je pourrai vous guider jusqu'à l'atterrissage sur le Disque. »

— Serez-vous là ? demanda Groves. Nous vous verrons ?

Il n'y eut pas de réponse. La voix s'était évanouie. Groves était seul.

Il se leva en chancelant et appela Konklin. Celui-ci arriva un moment plus tard, accompagné de Mary Uzich. Jereti les suivait de près.

— Vous l'avez entendu, dit Groves d'une voix étranglée par l'émotion.

— C'était Preston, murmura Mary.

— Il doit être vieux... dit Konklin. Un petit vieillard qui a attendu notre arrivée dans l'espace, pendant tant d'années !

— Je pense que nous y arriverons, dit Groves. Même s'ils parvenaient à tuer Cartwright, nous atteindrons le Disque.

— Qu'en dit Cartwright ? lui demanda Jereti. Est-ce que cela lui a redonné du cœur au ventre ?

Groves hésita :

— Il m'a paru préoccupé.

— Mais il a dû certainement...

— Il est sur le point d'être assassiné ! (Groves abaissa furieusement quelques manettes.) Il n'a pas le temps de penser à autre chose.

Pendant un long moment, personne ne parla. Enfin, Konklin demanda :

— Avez-vous eu des nouvelles ?

— Je n'arrive pas à avoir Batavia. Les lignes ipvics doivent être brouillées pour raisons de sécurité. J'ai toutefois capté des mouvements de troupes se dirigeant vers la Terre, en provenance des planètes.

— Ce qui signifie ? demanda Jereti.

— Que Pellig a atteint Batavia, et que les choses vont mal. Cartwright doit être acculé dans ses derniers retranchements. Pour une raison ou une autre, le Corps des TP a dû être impuissant à le protéger.

Wakeman hurla de toute la force de ses poumons :

— Benteley ! Écoutez-moi ! Moore a tout truqué ! Il vous trompe. *Ce n'est pas indéterminé !*

Puis il se rendit compte que, faute d'atmosphère, le son ne dépassait pas les limites de son casque. Les pensées de Benteley lui parvenaient avec clarté, mais il n'avait aucun moyen de communiquer avec lui. Le corps de Keith Pellig et l'esprit de Ted Benteley n'étaient qu'à quelques mètres de lui, mais il n'avait aucun moyen d'entrer en contact. Wakeman était désespéré.

Les sentiments de Benteley étaient partagés. C'est Peter Wakeman, pensait-il, le TP que j'ai rencontré dans le salon. Je suis en danger... le ballon lumineux, là-bas, la station, n'est pas loin... Wakeman perçut une image de Cartwright : le travail de l'assassin. Et, enfouis sous cela, le doute, la profonde aversion de Benteley pour ce rôle, sa méfiance envers Verrick et son aversion pour Moore. Benteley était hésitant. Un moment, il agita son pouce.

Wakeman descendit la pente vers lui. Avec une hâte frénétique, il traça de grandes lettres maladroites sur la poussière immémoriale : « MOORE VOUS À TROMPÉ. OPÉRATEURS PAS CHOISIS AU HASARD. »

Benteley vit ce qu'il avait écrit, et le fade visage de Pellig se durcit. Une seule pensée occupait l'esprit de Benteley : *Qu'est-ce que cela signifie ?* Puis il comprit qu'un échange unilatéral de pensées était possible entre lui et Wakeman.

« Continuez, Wakeman, lui transmit-il avec rudesse. Dans quel sens m'a-t-il trompé ? »

Benteley ne pouvait s'empêcher d'être amusé par l'ironie de cette situation paradoxale : un télépathe, un mutant, réduit à s'exprimer en dessinant des caractères dans la poussière, comme un primitif sourd et muet. Wakeman écrivait désespérément : « MOORE VOUS TUERA AVEC CARTWRIGHT. » L'esprit de Benteley irradiait une profonde stupéfaction. « Mais comment... » Puis il devint méfiant. « Ce doit être un stratagème. D'autres TP arrivent sans doute. » Il leva son pistolet-de-pouce...

« BOMBE. » Pantelant, Wakeman chercha une surface vierge pour continuer à écrire. Mais il en avait dit assez. Benteley suppléait lui-même le reste. Une fantasmagorie de détails lui revenait : sa lutte avec Moore, ses relations sexuelles avec la maîtresse de Moore, Eleanor. La jalousie de Moore. Cette étonnante procession de scènes vivantes éveilla sa compréhension. Et il abaissa son arme.

« Ils voient tout cela sur leurs écrans, pensa-t-il. Tous les opérateurs, et Moore aussi. »

Sentant l'imminence du danger, Wakeman courut vers Pellig. Avec des gestes affolés, essayant de crier à travers le vide, il arriva jusqu'à cinquante centimètres de lui, avant que l'autre l'arrête d'un geste menaçant du pouce.

« N'approchez pas, pensa Benteley farouchement. Je n'ai pas encore confiance en vous. Vous travaillez pour Cartwright. »

Wakeman griffonna frénétiquement : « PELLIG DOIT DÉTONNER À PROXIMITÉ DE CARTWRIGHT. MOORE VOUS Y METTRA À CE MOMENT. » « Verrick le sait-il ? » demanda mentalement Benteley. « OUI. »

« Eleanor Stevens ? »

« OUI. »

L'esprit de Benteley projeta une vive angoisse : « Comment puis-je savoir si c'est vrai ? Prouvez-le ! » « EXAMINEZ VOTRE CORPS. LOCALISEZ CIRCUIT MENANT À BOMBE. »

Sans perdre un instant, Benteley arracha la peau synthétique couvrant sa poitrine. Se remémorant des détails techniques, il trouva les circuits d'énergie, fouilla plus profond dans l'appareillage du corps synthétique... Pendant ce temps, Wakeman, accroupi à quelques pas de lui, retenant son souffle, cherchait en vain le porte-bonheur qu'il avait laissé tomber dans son bureau.

Benteley fléchissait. Ce qui lui restait de loyauté envers Verrick disparaissait rapidement, faisant place à des sentiments de haine et de dégoût.

« Voilà donc comment cela fonctionnait, pensa-t-il en guise de conclusion. (Un embryon de stratégie traversa son esprit :) D'accord, Wakeman. (Son esprit se durcit :) Je ramène le corps. À Farben. »

— Dieu merci, dit Wakeman à voix haute, et la tension accumulée pendant les minutes passées l'abandonna.

Benteley se mit au travail. Conscient que Moore l'observait, il inspecta le réacteur et les diverses commandes avec des gestes d'une rapidité déconcertante puis, sans un son, projeta le robot dans le ciel noir, en direction de la Terre.

Le corps avait parcouru environ cinq cents mètres lorsque Herb Moore actionna le mécanisme sélecteur. Brutalement, sans transition, Ted Benteley se retrouva dans son corps, à Farben, entouré par l'anneau protecteur.

Sur le minuscule écran, il vit le corps de Pellig décrire un arc et revenir vers la surface de la Lune. Il localisa la silhouette bondissante de Wakeman et brandit son pistolet-de-pouce. Wakeman vit ce qui l'attendait. Il cessa de courir et, calme et digne, fit face au corps qui descendait vers lui. Pellig tourna sur lui-même, s'équilibra et incinéra Wakeman. Moore avait repris les opérations en main.

Benteley se dépêtra de l'anneau protecteur, arracha les fils introduits sous sa peau, dans sa langue, ses oreilles, sous ses

bras. En un instant, il fut à la porte du cube, la main sur la massive poignée d'acier.

La porte était verrouillée.

Il l'avait prévu. Il revint vers les machines bourdonnantes et arracha une dizaine de relais. Il y eut un violent éclair lorsque le circuit principal fut court-circuité. Une âcre fumée s'éleva. Le bourdonnement cessa. La porte, le verrou magnétique hors circuit, s'ouvrit d'elle-même. Benteley sortit dans le couloir et courut en direction du laboratoire central de Moore. En route, il tomba sur un garde ; il l'assomma et s'empara de son éclateur. Un moment plus tard, il se précipitait dans le laboratoire.

Moore était inconscient dans son anneau protecteur. Non loin de là, une poignée de techniciens travaillaient sur un second corps synthétique, déjà partiellement assemblé dans le bain nourricier, suspendu au-dessus d'une table de travail. Aucun des hommes n'était armé.

Tout autour du laboratoire, Benteley vit une série de cubes identiques, pareils aux alvéoles d'une ruche, dans lesquels des hommes étaient assis, les yeux fixés sur un écran, le corps entouré du même anneau protecteur – duplicatas parfaits de sa propre cellule. S'arrachant à cette vision hallucinante, il dirigea son arme contre les techniciens, leur faisant signe de se retirer. Il jeta un coup d'œil sur l'écran de Moore : le corps n'avait pas encore atteint le ballon. Il n'arrivait pas trop tard.

Benteley tua le corps inerte et insensible de Herb Moore.

La réaction de Pellig fut instantanée. Un bond convulsif l'arracha de la surface lunaire en une trajectoire virevoltante, grotesque danse de mort au rythme furieux. Au milieu d'une arabesque vertigineuse, le corps se ressaisit et se stabilisa. L'esprit de Moore lui fit décrire une immense trajectoire courbe, puis le lança droit vers l'espace interplanétaire.

Sur l'écran, la Lune s'éloigna, devint une petite boule, puis un point, puis disparut entièrement.

La porte du laboratoire s'ouvrit brutalement. Verrick entra, suivit par Eleanor Stevens.

— Qu'est-ce qui vous prend ? rugit Verrick. Il est devenu fou ! Il s'éloigne dans l'espace...

Il vit le corps sans vie de Moore.

— Ah ! c'est cela, dit-il doucement.

Benteley sortit du laboratoire — à toute allure. Verrick ne tenta même pas de l'arrêter. Il palpait en vain le corps de Moore. Son visage massif était vide, paralysé par le choc.

Benteley descendit en courant la rampe de sortie et émergea dans la rue. La nuit était tombée. Il alla vers la station de taxis illuminée et fit signe à l'un des véhicules transurbains.

— Où allez-vous, monsieur ou madame ? demanda le MacMillan en ouvrant la porte et en faisant chauffer ses turbines.

— À Brème, haleta Benteley. (Il ajusta sa ceinture de sécurité et cala bien sa tête en vue du choc du départ.) Et faites vite.

La voix métallique du MacMillan prononça quelques paroles stéréotypées en actionnant ses jets. La petite nef à haute vitesse qui constituait son corps métallique s'élança vers le ciel, laissant Farben derrière eux.

— Laissez-moi à l'astroport, lui ordonna Benteley. Connaissez-vous les horaires ?

— Non, mais je peux me brancher sur un circuit d'information.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Benteley.

Il se demanda si une partie au moins de sa conversation avec Wakeman avait été suivie par d'autres membres du Corps. Qu'il le veuille ou non, la Lune était sa seule planche de salut. Les Neuf Planètes, dominées par les Collines, étaient devenues des pièges mortels : Verrick n'aurait de cesse qu'il ne soit vengé. Quant à savoir quelle réception le Directoire lui préparait... En tant qu'agent de Verrick, il risquait d'être abattu à vue. D'un autre côté, il se pouvait qu'on le considère comme le sauveur de Cartwright.

Où le corps synthétique se dirigeait-il ?

— Voici le port, monsieur ou madame, lui dit le chauffeur.

Le taxi descendait vers le parking public.

Le personnel du terrain appartenait à la Colline. Benteley aperçut des vaisseaux intercontinentaux et de grandes fusées interplanétaires entourés d'une foule agitée au sein de laquelle des gardes de la Colline maintenaient l'ordre. Au dernier moment, il changea d'avis.

- N’atterrissez pas. Reprenez de l’altitude.
 - À votre service, monsieur ou madame.
- Le taxi remonta.
- Y a-t-il un terrain militaire aux environs ?
 - Le Directoire possède un petit champ d’entretien à Narvik. Désirez-vous y aller ? Il est interdit aux véhicules civils de s’y poser, mais je peux vous laisser en dehors de l’enceinte.
 - Cela me paraît idéal, dit Benteley.

Léon Cartwright était parfaitement éveillé quand le TP arriva en courant.

— À quelle distance est-il ? demanda Cartwright, qui n’avait dormi que quelques heures malgré l’injection de pentathol. Pas bien loin, je suppose.

— Peter Wakeman est mort, dit le TP.

Cartwright se leva en sursaut :

— Qui l’a tué ?

— L’assassin.

— Il est donc là, dit Cartwright en dégainant son éclateur. Quel type de défense pouvons-nous envisager ? Comment a-t-il fait pour me trouver ? Qu’est-il arrivé au réseau de Batavia ?

Rita O’Neill entra à son tour, calme mais très pâle :

— Le Corps a été réduit à l’impuissance. Pellig est parvenu à s’introduire dans la forteresse intérieure et il s’est rendu compte que vous étiez parti.

Cartwright la regarda un instant, puis revint au TP :

— Qu’est-il arrivé à vos amis ?

— Notre stratégie a échoué, dit le TP. Verrick avait monté un stratagème. Je crois que Wakeman est parvenu à l’analyser avant de mourir.

— Wakeman est mort ? sursauta Rita.

— Pellig l’a eu, dit Cartwright laconiquement. Nous ne pouvons donc plus compter que sur nous-mêmes. (Il se tourna de nouveau vers le TP :) Quelle est exactement la situation ? Avez-vous localisé l’assassin avec précision ?

— Le réseau que nous avons établi en toute hâte s’est effondré. Depuis la mort de Wakeman, nous avons

complètement perdu contact avec Pellig. Nous ignorons totalement sa position.

— Puisque Pellig est allé aussi loin, dit Cartwright, songeur, nous n'avons guère de chances de pouvoir l'arrêter.

— Wakeman dirigeait les opérations ! éclata Rita avec rage. Vous pourrez faire beaucoup mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que Wakeman n'était rien, comparé à vous ! C'était un rien de rien, un petit *bureaucrate* !

Cartwright lui montra son arme :

— Vous vous souvenez de cet éclateur ? Il était sur le siège arrière de ma voiture depuis des années. Je n'avais jamais eu l'occasion de m'en servir. J'ai envoyé une équipe spécialement pour aller me le chercher. (Il caressa le tube de métal familier.) Un attachement sentimental, je suppose.

— Vous allez vous défendre avec ça ? (Les yeux de Rita lançaient des éclairs furieux.) C'est tout ce que vous allez faire ?

— Pour l'instant, j'ai faim, dit Cartwright avec douceur. Quelle heure est-il ? Nous pourrions dîner en attendant ?

— Nous n'avons pas le temps... commença Rita.

Mais le TP l'interrompt :

— Mr Cartwright ! Un vaisseau en provenance de la terre vient de se poser. Un moment... Le major Shaeffer est à bord, avec ce qui reste du Corps. Et... ce n'est pas tout. Il veut vous voir immédiatement.

— Parfait, dit Cartwright. Où est-il ?

— Il viendra vous voir ici. Il monte la rampe en ce moment même.

Cartwright fouilla dans ses poches et en sortit un paquet de cigarettes froissé.

— Curieux, dit-il à Rita, que Wakeman soit mort, après tous ces préparatifs minutieux.

— Je ne regrette pas sa mort. Mais j'aimerais que vous agissiez au lieu de rester ici à ne rien faire.

— Où voulez-vous que j'aille ? Nous avons tout essayé. Et il n'y a pas grand-chose à faire, si l'on y réfléchit bien. Je ne peux m'empêcher de penser que, si un homme est réellement déterminé à en tuer un autre, on ne peut pratiquement rien

pour l'en empêcher. On peut le retarder, lui rendre la tâche difficile, lui faire dépenser beaucoup de temps et d'énergie, mais tôt ou tard il arrivera au but.

— J'aimerais encore mieux que vous ayez peur, dit Rita avec amertume. Au moins, c'était un sentiment que je comprenais.

— Et maintenant, vous ne me comprenez pas ?

— Vous aviez peur de mourir. Maintenant, vous n'êtes pas humain – vous êtes complètement dénué d'émotions. Vous pourriez aussi bien être mort. Peut-être l'êtes-vous ?

— Je vais vous faire une concession, dit Cartwright. Je vais m'asseoir face à la porte. (Il s'installa au bout de la table, le visage vide et impersonnel, son éclateur à la main.) À quoi ressemble Pellig ? demanda-t-il au TP.

— Jeune. Mince. Blond. Sans caractéristiques spéciales.

— Quelle arme utilise-t-il ?

— Un pistolet-de-pouce, émettant un rayonnement d'infrarouge cohérent. Bien entendu, ce n'est peut-être pas tout.

— Je tiens à pouvoir le reconnaître, expliqua Cartwright à Rita. Il sera peut-être la prochaine personne à passer cette porte.

La prochaine personne à passer la porte fut le major Shaeffer. Il était accompagné par un classifié correctement vêtu, brun, âgé sans doute d'un peu plus de trente ans.

— Je me suis permis de vous amener cet homme, dit Shaeffer. Je pense que vous voudrez lui parler.

Les deux hommes se serrèrent la main, tandis que Shaeffer faisait brièvement les présentations :

— Ted Benteley, un serf de Reese Verrick.

— Vous êtes en avance, dit Cartwright. En descendant la rampe, vous trouverez une piscine, une salle de jeu et un bar. L'assassin devant arriver d'une minute à l'autre, vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Benteley éclata d'un rire crispé. Il était plus nerveux qu'il ne l'aurait voulu :

— Shaeffer se trompe, dit-il. Je ne suis plus inféodé à Verrick. Je l'ai quitté.

— Vous avez rompu votre serment ? demanda Cartwright.

— C'est lui qui l'a rompu. Je suis parti en toute hâte. J'arrive directement de Farben. Il y a eu des complications.

— Il a tué Herb Moore, expliqua Shaeffer.

— Pas exactement, corrigea Benteley. J'ai tué son corps.

Rita écarquilla les yeux :

— Que s'est-il passé ?

Benteley leur expliqua la situation. Vers le milieu de son exposé, Cartwright l'interrompit :

— Où est Pellig ? Aux dernières nouvelles, il était à deux ou trois milles d'ici.

— Le corps de Pellig est en plein espace. Moore ne s'intéresse plus à vous – ses propres problèmes lui suffisent. Dès qu'il s'est rendu compte qu'il était coincé dans le corps synthétique, il a quitté la Lune en se dirigeant droit vers les profondeurs de l'espace.

— Dans quelle direction ? demanda Cartwright.

— Je l'ignore.

— Peu importe, dit Rita avec impatience. Le principal, c'est qu'il ne soit plus à votre poursuite. Il est peut-être devenu fou, ou bien a perdu le contrôle du corps.

— Possible, admit Benteley. Il ne s'attendait pas à cela. Il venait de détruire votre réseau de télépathes.

Il leur expliqua comment Moore avait tué Wakeman.

— Nous le savions, dit Cartwright. Quelle vitesse le synthétique peut-il atteindre ?

— C+, répondit Benteley. Mais cela ne vous satisfait-il pas de savoir qu'il s'éloigne ?

Cartwright humecta ses lèvres :

— Je sais où il va.

Il y eut quelques murmures étonnés, puis Shaeffer dit :

— Évidemment. Il faut qu'il trouve un moyen de survivre. Pendant le trajet, Benteley m'a involontairement appris bien des choses, et je peux reconstituer ce qui manque. Il ne fait aucun doute qu'il va trouver Preston, avec les informations qu'il possède maintenant.

— Preston ! Il est vivant ?

Benteley était stupéfait.

— Cela explique la demande de renseignements qui avait précédé la nôtre, dit Cartwright. Verrick a dû intercepter l'émission ipvic provenant de l'astronef. (Il écrasa rageusement le mégot de sa cigarette et en alluma une autre.) J'aurais dû accorder une plus grande attention à ce que Wakeman m'avait rapporté.

— Qu'auriez-vous pu faire ? demanda Shaeffer.

— Notre vaisseau est à proximité de celui de Preston, mais je doute que Moore s'y intéresse. (Il secoua la tête avec irritation.) Y a-t-il un moyen de suivre Moore visuellement ?

— Je pense, dit Benteley. L'ipvic avait installé une liaison vidéo constante entre le corps et Farben, qui doit toujours fonctionner ; nous devrions pouvoir l'intercepter. Je connais la fréquence sur laquelle il émet. (Il ajouta avec agacement :) Harry Tate est inféodé à Verrick.

— Tout le monde semble travailler pour lui, dit Cartwright. N'y a-t-il personne d'autre à l'ipvic en qui nous puissions avoir confiance ?

— Faites pression sur Tate. Si vous le coupez de Verrick, il coopérera. Si j'en crois ce que m'a dit Eleanor Stevens, il n'est pas très chaud en ce qui concerne toutes ces histoires.

Shaeffer sonda son esprit avec intérêt :

— Elle vous a dévoilé bien des choses. Depuis qu'elle nous a quittés pour aller à Farben, elle nous a été d'une aide précieuse.

— Oui, j'aimerais pouvoir suivre les mouvements de Pellig. (Cartwright tripotait nerveusement son éclateur, puis finit par le glisser dans une valise.) Grâce à vous, notre situation s'est améliorée. Merci, Benteley. (Il continua, songeur :) Pellig ne viendra donc pas ici. Cela fait en tout cas un ennui de moins.

Rita fixait Benteley d'un regard intense :

— Vous n'avez pas rompu votre serment ? Vous ne vous considérez pas comme un félon ?

— Je vous ai dit, répondit-il en la regardant droit dans les yeux, que c'est Verrick qui a rompu son serment. Il m'a libéré en me trahissant.

Il y eut un silence gêné.

— Bien, dit Cartwright. J'ai faim. Allons dîner, ou déjeuner, ou n'importe quoi. Vous nous raconterez le reste à table. (Il se

dirigea vers la porte, les traits détendus par un sourire de soulagement.) Nous avons le temps, maintenant. Mon premier assassin est une affaire classée. Inutile de se dépêcher.

Tout en mangeant, Benteley essaya de leur faire partager ses sentiments :

— J'ai tué Moore parce que je n'avais pas le choix. Quelques secondes plus tard, il aurait confié Pellig à un technicien et serait retourné dans son vrai corps, à Farben. Pellig aurait continué sur sa lancée et serait venu exploser près de vous. Certains des subordonnés de Moore poussent la loyauté jusqu'à ce point.

— À quelle distance de moi devait-il exploser ?

— Il se trouvait à moins de trois milles de vous. Encore un mille, et Verrick dominait à nouveau le système.

— Le contact n'était pas nécessaire ?

— Je n'ai pu qu'examiner rapidement le circuit mais il comportait un dispositif de proximité réglé sur votre schéma cérébral. Il y avait aussi la puissance de la bombe. La loi proscriit toute arme qu'un homme ne peut tenir en main. Cette bombe était en fait une grenade à hydrogène de la dernière guerre.

— La bombe *est*, lui rappela Cartwright.

— Tout était fonction de Pellig ? demanda Rita.

— Un second corps synthétique est en préparation. Il est à demi achevé. Personne à Farben n'espérait un succès aussi total. La désorganisation complète du Corps des TP a été pour eux une surprise. Mais Moore est éliminé. Le second corps ne deviendra jamais opérationnel. Seul Moore est capable de le mettre au point. Les autres étaient maintenus dans l'ignorance des procédés fondamentaux – ce que Verrick savait, d'ailleurs.

— Que se passera-t-il lorsque Moore prendra contact avec Preston ? demanda Rita. Il faudra de nouveau compter avec lui, alors.

— J'ignorais l'existence de Preston, admit Benteley. J'ai détruit le corps de Moore afin qu'il ne puisse plus quitter le

synthétique. Si Preston accepte de l'aider, il devra faire vite. Le corps synthétique ne durera pas longtemps dans l'espace.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas qu'il me tue ? demanda Cartwright.

— Cela m'importait peu. Je ne pensais pas à vous.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, précisa Shaeffer. Cette pensée était à l'arrière-plan, mais elle *était* là. Dès votre rupture psychologique avec Verrick, vous êtes, plus ou moins consciemment, devenu un agent en puissance travaillant pour nous.

Benteley ne l'écoutait pas :

— Depuis le début, ils se sont tous joués de moi : Verrick, Moore, Eleanor Stevens. À mon arrivée au Directoire, Wakeman a fait tout son possible pour me mettre en garde. J'étais venu pour fuir la corruption – et je m'y trouvais engagé plus que jamais : Verrick me donnait des ordres et j'obéissais. Que peut-on faire dans une société qui est entièrement corrompue ? Obéir à des lois corrompues ? Est-ce un crime que de désobéir à une loi infâme ou à un serment vicié ?

— C'est un crime, dit Cartwright lentement. Mais il est peut-être bon de le commettre.

— Dans une société de criminels, avança Shaeffer, les innocents vont en prison.

— Qui a le droit de décider que la société est composée de criminels ? continua Benteley. Comment savez-vous que votre société fait fausse route ? Comment faites-vous pour savoir quand il devient juste de désobéir à la loi ?

— Vous le savez, c'est tout, dit Rita O'Neill d'un ton ardent.

— Vous avez un signal d'avertissement dans le cerveau ? lui demanda Benteley. C'est formidable. J'aimerais bien en avoir un. Ça doit être diablement commode. Six milliards d'hommes vivent dans ce système et la plupart pensent que tout fonctionne à la perfection. Peut-on me demander d'aller à l'encontre de tous ceux qui m'entourent ? Ils obéissent tous aux lois. (Il pensait à Al et Laura Davis.) Ils sont heureux, satisfaits, ils ont un bon travail, mangent bien, sont confortablement logés. Eleanor Stevens m'a dit que j'avais l'esprit malade. Comment savoir si je ne suis pas un désaxé, un quasi-psychopathe ?

— Vous devez avoir foi en vous-même, dit Rita O'Neill.

— Tout le monde l'a. Cela court les rues. J'ai supporté la corruption aussi longtemps que j'ai pu, puis je me suis révolté. Ils ont raison, peut-être, et je suis un félon. Je crois que Verrick m'a libéré en étant infidèle au serment qui nous liait... je le crois, mais je me trompe peut-être.

— Si vous vous trompez, lui fit remarquer Shaeffer, on a le droit de vous abattre à vue.

— Je sais, mais... (Benteley dut lutter pour trouver ses mots.) Dans un sens, ce n'est pas important. Je ne respectais pas mon serment parce que j'avais peur de le rompre, mais parce que je pensais qu'il ne devait pas être rompu. Mais c'est tout. Arrivé à un certain stade, tout cela me dégoûtait tellement que je ne pouvais plus continuer à travailler pour ce système ! Je ne veux plus rien avoir à faire avec lui ! Même si l'on doit me pourchasser et me tuer.

— Cela pourrait arriver, dit Cartwright. Vous dites que Verrick était au courant de l'existence de la bombe ?

— C'est exact.

Cartwright réfléchit :

— Un protecteur n'est pas censé envoyer un serf classifié à la mort. C'est réservé aux inks. Il n'est pas censé détruire ses classifiés, mais les protéger. Le juge Waring pourrait le savoir. Il est expert en la matière. Vous ne saviez pas que Verrick était éliminé lorsque vous avez prêté serment ?

— Non, mais eux le savaient.

Cartwright se caressa le menton du dos de la main :

— Votre cause est peut-être bonne... Vous êtes quelqu'un d'intéressant, Benteley. Qu'allez-vous faire, maintenant que vous avez rejeté la règle du jeu ? Prêter de nouveau serment d'allégeance ?

— Je ne pense pas.

— Pourquoi ?

— Nul homme n'est fait pour devenir le serf d'un autre homme.

— Je ne parlais pas de cela, dit Cartwright en choisissant ses mots, mais d'un serment d'allégeance à une position.

— Je ne sais pas, dit Benteley avec lassitude. Plus tard, peut-être. Je suis fatigué.

Rita O'Neill prit la parole :

— Vous devriez faire partie de l'état-major de mon oncle.

Tous les yeux étaient tournés vers lui. Benteley resta longtemps silencieux avant de dire :

— Les membres du Corps prêtent le serment de situation et non le serment personnel, n'est-ce pas ?

— C'est exact, confirma Shaeffer. Peter Wakeman accordait une grande importance à ce serment.

— Si vous êtes intéressé, dit Cartwright en fixant Benteley de ses yeux malicieux, je peux – en tant que Meneur de Jeu – vous faire prêter serment.

— Verrick a toujours ma carte de pouvoir, répondit Benteley.

Un bref instant, une expression indicible et puissante passa sur les traits de Cartwright :

— Ah ? Ce n'est pas bien difficile à réparer.

Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste et en sortit un petit paquet soigneusement enveloppé. Avec des gestes lents et soigneux, il ouvrit le paquet et en étala le contenu sur la table.

Il y avait là une douzaine de cartes de pouvoir.

Cartwright les tria, en choisit une qu'il examina attentivement, puis remit les autres dans le paquet qu'il referma soigneusement avant de le remettre dans sa poche. Il donna celle qu'il avait choisie à Benteley :

— Cela fait deux dollars. Et vous pouvez la garder. Chacun doit avoir sa chance dans le grand jeu.

Benteley se leva lentement, sortit deux dollars de son portefeuille et les posa sur la table, puis empocha la carte. Cartwright se leva à son tour.

— Cela me rappelle quelque chose, dit Benteley.

— Je ne sais pas comment on fait, dit Cartwright. Il faudra que quelqu'un m'aide.

— Je connais le serment, dit Benteley.

Tandis que Rita O'Neill et Shaeffer l'écoutaient en silence, il récita le serment d'allégeance au Meneur de Jeu Cartwright, puis se rassit aussitôt. Son café avait refroidi, mais il le but quand même, plongé dans ses pensées.

— Et maintenant, vous êtes officiellement des nôtres, dit Rita O'Neill.

Benteley répondit par un grognement.

Le regard intense de Rita ne le quittait pas :

— Vous avez sauvé la vie à mon oncle. Vous nous avez tous sauvé la vie. L'explosion du corps aurait certainement détruit la station entière.

— Fichez-lui donc la paix, lui dit Shaeffer.

Sans tenir compte de cet avertissement, Rita pencha son visage avide vers Benteley et continua :

— Vous auriez dû tuer Verrick aussi, pendant que vous y étiez.

Benteley repoussa brusquement sa tasse.

— J'ai fini de manger, dit-il en se levant et en quittant la table. Si cela ne vous dérange pas, je vais faire un tour.

Seuls quelques fonctionnaires du Directoire étaient dans l'allée, parlant à voix basse. Benteley marcha au hasard, essayant de calmer le tumulte de ses pensées.

Quelques minutes plus tard, Rita O'Neill apparut. Elle le regarda un moment en silence, puis lui dit :

— Je suis désolée.

— Ça va, ne vous inquiétez pas.

Elle s'approcha de lui, la respiration haletante, les lèvres entrouvertes :

— Je n'aurais pas dû dire cela. Vous en avez fait assez. (Elle posa ses doigts frémissants sur son bras.) Merci.

Benteley se dégagea :

— À quoi bon se leurrer : j'ai rompu le serment qui me liait à Verrick. Et j'ai tué Moore – il n'a pas plus d'âme que de corps. Il n'est qu'un intellectuel calculateur, pas un homme. Mais je ne toucherai pas à Reese Verrick. On ne peut pas exiger cela de moi.

Les yeux noirs de Rita lancèrent des éclairs :

— Vous devriez avoir davantage de bon sens. Mais vous avez des sentiments si nobles ! Ne savez-vous donc pas ce que Verrick fera de vous s'il vous prend ?

— Vous ne savez pas vous arrêter à temps. J'ai prêté serment à votre oncle. Cela ne vous suffit-il pas ? En théorie, je suis un

félon, j'ai violé la loi. Mais je ne me considère pas comme un criminel. (Il la défia du regard.) Compris ?

Rita battit en retraite :

— Moi non plus, je ne vous considère pas comme un félon. (Elle hésita.) Essaierez-vous de lui dire ce qu'il doit faire ?

— À Cartwright ? Certainement pas.

— Vous le laisserez se charger des opérations ? Wakeman ne voulait pas y consentir. Il *faut* le laisser agir seul, sans intervenir.

— Je n'ai jamais dit à quiconque ce qu'il devait faire. Tout ce que je désire, c'est... (Benteley secoua la tête avec rage et tristesse.) Je ne sais pas. Être comme Al Davis, je suppose. Avoir une jolie maison, un bon travail. Vivre ma vie. (Sa voix s'enfla de désespoir.) Mais pas dans ce fichu système ! Je veux être un Al Davis dans un monde où je peux obéir aux lois. Je veux être respectueux de la loi, mais pour cela il faut qu'elle soit respectable ! Et je veux aussi pouvoir respecter les hommes qui m'entourent.

Rita resta silencieuse un moment, puis :

— Vous respectez mon oncle. Ou vous en viendrez rapidement à le respecter. (Elle s'interrompit, puis reprit avec hésitation :) Et moi, est-ce que vous me respectez ?

— Bien sûr, répondit Benteley.

— Vraiment ?

Benteley eut un sourire équivoque :

— Mais oui. En fait...

Le major Shaeffer arriva en courant :

— Benteley ! cria-t-il. *Courez !*

Benteley resta un moment paralysé sur place, puis il s'éloigna de Rita :

— Allez rejoindre votre oncle !

Et sortit son éclateur.

— Mais qu'est-ce...

Benteley descendit la rampe en courant. Partout, des fonctionnaires et des TP arrivaient à la hâte. Au niveau du sol, Benteley se précipita vers la paroi du ballon.

Il était trop tard.

Une silhouette bizarre, encore à demi revêtue d'une combinaison Farley, lui barrait le chemin. Eleanor Stevens, sa chevelure rouge flottant dans le vent de la course, se précipita vers lui.

— Sortez d'ici, haleta-t-elle. (Peu familiarisée avec l'encombrante combinaison, elle trébucha contre un MacMillan approvisionneur et tomba presque contre le mur.) N'essayez pas de lutter contre lui, Ted, lui dit-elle d'une voix suppliante. Courez ! S'il vous attrape...

— Je sais, dit Benteley. Il me tuera.

Un vaisseau de transport rapide venait de se poser sur le sol aride, juste devant le sphincter d'entrée du ballon. Des passagers en descendaient : un petit groupe de lourdes silhouettes qui avançaient prudemment vers l'entrée de la station...

Reese Verrick était arrivé.

Léon Cartwright marchait vers le sphincter.

— Vous feriez mieux de disparaître un moment, dit-il à Benteley. Je vais parler à Verrick.

Shaeffer donna de brèves instructions. Un groupe de TP accourut, accompagné par quelques fonctionnaires.

— Cela ne servira à rien, dit-il à Cartwright. Autant qu'il reste : il ne peut pas quitter la station et Verrick sait qu'il est là. Mieux vaut essayer de mettre les choses au point une fois pour toutes.

— Verrick a-t-il le droit d'entrer ici ? demanda Benteley avec un geste d'impuissance.

— Bien entendu, répondit Cartwright. C'est une station publique, et il n'est pas un assassin, mais un citoyen ordinaire.

— Cela vous ennuie de rester ? demanda Shaeffer à Benteley. Ce sera peut-être... un peu difficile.

— Je reste.

Verrick et le petit groupe qui était arrivé en même temps que lui franchirent lentement le large sphincter. Ils ôtèrent leurs combinaisons et regardèrent avec méfiance autour d'eux.

— Salut, Verrick, dit Cartwright. (Les deux hommes se serrèrent la main.) Entrez donc prendre une tasse de café. Nous avons juste fini de dîner.

— Merci, dit Verrick. Ce sera avec plaisir. (Il paraissait hagard, mais calme. Il suivit Cartwright dans la salle à manger.) Vous savez que Pellig est parti, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Cartwright. Il se dirige vers l'astronef de John Preston.

Les autres vinrent les rejoindre et tous s'assirent à la table que les MacMillan avaient déjà débarrassée. Ils se hâtèrent de redonner des tasses et des soucoupes. Benteley se mit à côté de Rita O'Neill, le plus loin possible de Verrick, qui l'avait vu mais ne semblait pas se préoccuper de lui. Shaeffer, les autres TP et

les fonctionnaires s'assirent à l'écart et suivirent la conversation sans intervenir.

— Je suppose qu'il le trouvera, dit Verrick. À notre départ de Farben, il était déjà à trente-neuf unités astronomiques. Merci. (Il accepta une tasse de café noir et trempa avidement ses lèvres dans le liquide brûlant.) Il s'est passé bien des choses, aujourd'hui.

— Que fera Moore selon vous, s'il parvient à s'emparer des découvertes de Preston ? demanda Cartwright.

— C'est difficile à dire. Moore était un solitaire... je lui fournissais l'équipement et il travaillait sur ses projets. C'est un garçon extrêmement brillant.

— C'est l'impression qu'il m'a donnée. Est-il le seul auteur du projet Pellig ?

— C'était son idée. Je l'ai engagé. Je connaissais sa valeur ; je n'ai pas essayé de lui expliquer ce qu'il fallait faire.

Eleanor Stevens était entrée sans bruit dans la salle à manger. Nerveuse et indécise, elle demeura un instant immobile, les mains jointes, puis s'assit dans un coin reculé, les yeux grand ouverts, muette et terrifiée, à demi perdue dans la pénombre.

— Je me demandais où vous étiez, lui dit Verrick. Vous m'avez devancée de... (Il consulta sa montre.) Seulement quelques minutes.

— Moore reviendra-t-il chez vous s'il obtient ce qu'il désire ? lui demanda Cartwright.

— J'en doute. Il n'aurait pas de raison valable.

— Son serment ?

— Il n'a jamais accordé grande importance à ce genre de choses. (Les yeux sombres de Verrick balayèrent la salle sans se fixer.) Cela semble être à la mode chez nos brillants jeunes gens. Je suppose que les serments n'ont plus l'importance qu'ils avaient jadis.

Benteley garda le silence. Son arme était froide et humide de sueur dans sa main. Son café refroidissait sans qu'il y touchât. Rita O'Neill fumait convulsivement et allumait une cigarette après l'autre.

— Allez-vous demander la réunion d'une seconde Convention du Défi ? demanda Cartwright à Verrick.

— Je l'ignore. Pas pour le moment, en tout cas. (Verrick entrelaça ses doigts en une massive pyramide, la contempla avec intérêt, puis la défit. Il parcourait la salle d'un regard absent.) C'est la première fois que je viens ici. La station appartient au Directoire ?

— Nous prévoyons toujours quelque chose, répondit Shaeffer. Vous vous souviendrez sans doute de la station spatiale que nous avons prévue pour vous près de Mars. Celle-ci a été construite sous le règne de Robinson.

— Robinson... oui, je me souviens. Il y a déjà dix ans de cela. Que c'est long...

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? éclata Rita O'Neill.

Verrick fronça avec méfiance ses sourcils broussailleux. Il jeta un regard interrogateur à Cartwright, qui lui expliqua :

— C'est ma nièce.

Il les présenta – Rita resta muette, les yeux baissés sur sa tasse de café, les lèvres serrées, les poings fermés. Verrick parut oublier sa présence et refit pensivement une pyramide de ses doigts.

— Oui... finit-il par dire. J'ignore ce que Benteley vous a appris, mais je suppose que vous connaissez ma situation maintenant ?

— Ce que Benteley ne m'a pas dit, Shaeffer l'a capté, répondit Cartwright.

Verrick marmonna quelque chose puis questionna :

— Il est donc inutile que je vous donne des explications ?

— Inutile, confirma Cartwright.

— Je n'ai pas l'intention de discuter de Herb Moore. En ce qui me concerne, c'est du passé. (Il fouilla dans sa poche et finit par en extraire un énorme super-éclateur qu'il posa en équilibre contre son verre à eau.) Je ne peux quand même pas tuer Benteley pendant que nous sommes à table. J'attendrai donc. (Une idée lui vint.) En fait, je ne suis pas obligé de le tuer ici. Il peut me raccompagner et je le tuerai quelque part en route.

Shaeffer et Cartwright échangèrent un regard. Verrick n'y prit pas garde. Il regardait fixement son éclateur et ses énormes pattes.

— Ces détails ont peu d'importance, dit Cartwright. Mais il serait bon de mettre les choses au point. Benteley est actuellement lié à moi par serment. Il a prêté serment de situation au Meneur de Jeu.

— C'est impossible, dit Verrick. Il a rompu le serment qui le liait à moi. Cela lui ôte la liberté de prêter un autre serment.

— Je ne considère pas qu'il ait rompu le serment le liant à vous, dit Cartwright.

— Vous l'avez trahi, expliqua Shaeffer.

Verrick réfléchit longuement :

— Je n'ai connaissance d'aucune trahison. J'ai accompli tous les devoirs et obligations qui m'incombaient.

— C'est totalement inexact, le contredit Shaeffer.

Verrick rempocha son éclateur avec un grognement, après l'avoir examiné avec intérêt.

— Il faudra prendre conseil, dit-il. Essayons de faire venir le juge Waring.

— Cela me paraît satisfaisant, acquiesça Cartwright. Désirez-vous rester ici en attendant son arrivée ?

— Merci, dit Verrick. Je suis terriblement fatigué. (Il regarda autour de lui.) Ceci me paraît l'endroit idéal pour me reposer.

Le juge Félix Waring était un vieux gnome bougon, vêtu d'un complet noir mangé aux mites et d'un chapeau à l'ancienne mode. Il était le plus célèbre juriste du système et portait une longue barbe blanche.

— Je sais qui vous êtes, grommela-t-il en gratifiant Cartwright d'un regard. Et vous aussi, ajouta-t-il en faisant un petit signe de tête à Verrick. Vous et votre million de dollars-or. Votre Pellig a craqué, hein ? ricana-t-il. Il ne m'inspirait pas confiance : pas assez de muscle.

À la station, c'était le « matin ». Le vaisseau qui avait amené le juge ne cessait de dégorger des informatrices MacMillan, des bureaucrates du Directoire et des employés des Collines. Les techniciens ipvics étaient arrivés dans leur propre astronef et

tendaient partout des câbles de transmissions. Vers midi, la station était devenue une ruche bourdonnante.

— Ça vous va ? demandait un haut fonctionnaire du Directoire à un technicien ipvic.

— Pas assez grand. Qu'est-ce que c'est ça, là-bas ?

— La salle de jeux.

— Ce sera parfait. L'acoustique sera peut-être défectueuse, mais ce n'est pas grave.

— Oh, si ! Nous ne voulons pas d'écho. Choisissez un endroit plus petit.

— Ne crevez pas le ballon, dit un soldat à une équipe de travailleurs qui tendaient des câbles.

— Pas de danger, c'est solide. Cela a été construit en tenant compte des touristes et des ivrognes.

La grande salle de jeux s'était emplie d'hommes et de femmes en costumes de vacances bariolés. Ils couraient et jouaient au milieu des techniciens installant leurs tables et leurs machines. Les MacMillan étaient partout, maladroits comme toujours.

Seul dans un coin, Benteley regardait sombrement le va-et-vient animé des joueurs : le croquet était à la mode, de même que la balle molle et le football. Les jeux intellectuels étaient interdits : c'était une station de repos psychique et tous les jeux y avaient une valeur thérapeutique. À quelques pas de Benteley, une jeune fille aux cheveux violets formait, avec de petits mouvements de la main, de complexes combinaisons de couleurs et de textures sur un échiquier tridimensionnel polychrome.

— C'est agréable, ici, lui dit Rita à l'oreille.

Il fit un signe d'assentiment.

— Il nous reste encore un peu de temps avant qu'ils commencent, dit-elle, en jetant méditativement un disque bariolé au milieu d'un troupeau d'oies-robots. (Comme il se devait, une oie tomba raide morte. Le tableau lumineux marqua les points.) Vous voulez jouer à quelque chose ? Prendre un peu d'exercice ? Je meurs d'envie d'essayer quelques-uns de ces jeux.

Rita en tête, ils se frayèrent un chemin jusqu'à la salle de gymnastique. Des soldats du Directoire avaient tombé l'uniforme et se mesuraient à des champs magnétiques, rayons dynamiques, marches à haute gravité artificielle, et autres machines destinées à exercer les muscles. Au centre de la salle, un groupe regardait avec intérêt un soldat lutter contre un robot MacMillan.

— Excellent pour la santé, dit Benteley d'une voix sinistre.

— J'adore cet endroit. Vous ne trouvez pas que Léon a pris du poids ? Il a bien meilleure mine depuis que Pellig a disparu.

— Il vivra sans doute vieux, dit Benteley.

— Pourquoi dites-vous cela ? Vous ne pouvez donc être loyal envers personne ? Vous ne pensez qu'à vous.

Benteley s'éloigna. Un moment plus tard, Rita le rejoignit.

— Le juge Waring va-t-il prendre sa décision pendant que tous ces enthousiastes font du chahut ? (Ils étaient arrivés devant un long et haut filet sur lequel des corps étendus se doraient au soleil.) Tout le monde s'amuse. Même les MacMillan sont de bonne humeur. La menace a disparu. L'assassin est parti.

Rita se déshabilla joyeusement et tendit ses vêtements à un surveillant mécanique, puis elle se jeta dans un des filets palpitants. Des contrechamps à basse gravité détendirent son corps ; elle tournoya vertigineusement dans les profondeurs du filet, puis en ressortit, rouge et hors d'haleine, cherchant à se raccrocher à un objet stable.

Benteley l'aida à se tenir debout.

— J'avais oublié la faible gravité. (Riante et enthousiaste, elle se dégagea et se jeta au plus profond du filet.) Venez ! Je n'aurais pas cru que ça pouvait être aussi amusant.

— Je me contenterai de regarder, dit Benteley sans se dérider.

Le corps souple et agile de Rita disparut. Le filet vibra et bondissait. Elle finit par émerger à la surface, langoureusement étendue sous le soleil artificiel qui faisait briller son corps trempé de sueur. Fermant les yeux, elle bâilla voluptueusement.

— Que c'est bon, le repos, murmura-t-elle.

— C'est l'endroit idéal pour se reposer, dit Benteley, paraphrasant Verrick. Si l'on n'a pas d'autres soucis.

Rita ne lui répondit pas. Elle s'était endormie.

Benteley resta figé sur place, les mains dans les poches, au sein de ce tourbillon de couleurs, de mouvements et de jeux. Dans un coin, Cartwright discutait avec un homme au torse puissant et au visage sombre : Harry Tate, président de l'Ipvic, félicitait le Meneur de Jeu de l'heureuse issue de sa confrontation avec le premier assassin. Benteley les regarda jusqu'à leur départ. Puis il détourna les yeux... et se trouva face à face avec Eleanor Stevens.

— Qui est cette fille ? demanda Eleanor d'une voix dure et claire.

— La nièce de Cartwright.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Je viens juste de la rencontrer.

— Elle est jolie, mais plus âgée que moi, n'est-ce pas ? (Le visage d'Eleanor était froid comme du métal. Elle lui adressa un sourire figé.) Elle doit avoir au moins trente ans.

— Pas tout à fait, dit Benteley.

Eleanor haussa les épaules :

— Qu'importe, d'ailleurs. (Soudain, elle s'éloigna de lui. Il finit par la suivre.) Vous voulez boire quelque chose ? lui demanda-t-elle sans se retourner. Il fait si chaud ici, et ces cris me donnent la migraine.

— Non, merci, dit-il tandis qu'elle prenait un cocktail sur un plateau mural. Je tiens à rester sobre.

Eleanor s'avança de quelques pas, tournant et retournant son verre entre ses doigts :

— Ils vont commencer. Et c'est cet idiot de vieux bouc qui va décider.

— Je sais, dit Benteley sur un ton neutre.

— Il n'est au courant de rien. Verrick le fera marcher comme il l'a fait à la Convention. A-t-on des nouvelles de Moore ?

— L'Ipvic a monté ses écrans à la demande de Cartwright. Verrick a laissé faire, comme si cela ne le concernait pas.

— Que montrent-ils ?

— Je ne suis pas allé voir. (Benteley s'immobilisa. Par une porte à demi ouverte, il venait de voir une table, des chaises, des appareils enregistreurs.) Est-ce que c'est...

— C'est la salle qu'ils ont installée. (Soudain elle s'écria d'une voix épouvantée :) *Ted, je t'en supplie, emmène-moi d'ici !*

Reese Verrick venait de passer la porte.

— Il sait, dit Eleanor d'une voix glaciale. J'étais venue pour te prévenir. Il le sait, Ted.

— Terrible, dit Benteley vaguement.

— Cela t'est égal ?

— Désolé, mais je ne peux rien faire à Reese Verrick. S'il y avait quelque chose à faire, je suppose que je le ferais, mais ce n'est pas certain.

— Tu peux le tuer ! (Sa voix était devenue hystérique.) Tu es armé. Tue-le avant qu'il nous tue tous les deux !

— Non, je ne tuerai pas Reese Verrick. C'est exclu. Je vais attendre le déroulement des événements. C'est fini, ces choses-là.

— Et moi aussi... c'est fini ?

— Tu connaissais l'existence de la Bombe.

Eleanor frissonna de tout son corps :

— Que pouvais-je faire ? (Folle d'appréhension, elle le suivit dans la foule bruyante et rieuse.) Ted, je ne pouvais rien y faire... N'est-ce pas, Ted ?

— Tu le savais lorsque nous avons passé la nuit ensemble et que tu m'as conseillé de travailler avec vous.

— Oui ! (Dans un mouvement de défi, elle se mit en travers de son chemin.) Oui, je le savais. Mais tout ce que je t'ai dit cette nuit-là était vrai. Tout, Ted.

— Seigneur ! murmura Benteley en détournant les yeux avec dégoût.

— Écoute-moi. (Elle lui prit le bras, implorante.) Reese aussi savait. Tout le monde savait. On ne pouvait rien y faire — il fallait bien quelqu'un dans le corps à ce moment-là, n'est-ce pas ? (Il se dégagea brutalement, et elle le suivit en chancelant.) Réponds-moi ! hurla-t-elle.

Benteley eut un mouvement de recul lorsqu'un vieil homme, grommelant des choses dans sa barbe blanche, passa devant lui.

Il disparut dans la salle et posa bruyamment sur la table l'énorme livre qu'il portait toujours sous le bras. Il se moucha longuement, regarda les lieux d'un œil critique et prit place à la tête de la table. Reese Verrick, qui se tenait devant une fenêtre, l'air morose, échangea quelques mots avec lui. Un moment plus tard, Cartwright arriva à son tour.

Lentement et comme à regret, le cœur de Benteley se remit à battre. La session allait s'ouvrir.

Ils étaient cinq.

À la tête de la table, le juge Waring, entouré de ses recueils de lois et de ses enregistrements. Séparés par deux cendriers et une affreuse carafe emplie d'eau glacée, Verrick et Cartwright se faisaient face. Un peu plus loin étaient assis le major Shaeffer et Benteley. Les fonctionnaires, les soldats de la Colline et les techniciens ipvics s'étaient réfugiés dans la piscine et la salle de jeux d'où parvenait la rumeur de leurs ébats.

— On ne fume pas, marmonna le juge Waring. (Il regarda avec méfiance Verrick, puis Cartwright, puis de nouveau Verrick :) L'enregistrement est prévu ?

— Oui, dit Shaeffer.

Le robot enregistreur rampa avec agilité le long de la table et vint prendre position devant Verrick.

— Merci, dit ce dernier en se préparant à commencer.

— C'est celui-là ? demanda Waring en désignant Benteley.

— C'est pour lui que je suis venu, dit Verrick. Mais il n'est pas le seul. Aucun ne respecte plus son serment ; ils deviennent déloyaux, me trahissent. (Il poussa un soupir.) Ce n'est plus comme dans le temps. (Il se redressa et exposa brièvement les faits :) Benteley a été lâché par Oiseau-Lyre. C'était un classifié rejeté, sans position. Il est venu me voir à Batavia, demandant une position 8-8 – c'est sa classe. Les choses allaient mal pour moi ; j'ignorais ce que l'avenir me réservait. Je pensais même devoir me séparer d'une partie de mon personnel. Pourtant, malgré ma propre insécurité, je l'ai pris. Je l'ai emmené dans ma maison et lui ai donné un appartement à Farben.

Shaeffer, prévoyant ce qui allait suivre, échangea un bref regard avec Cartwright.

— Tout était sens dessus dessous, mais j'ai donné à Benteley ce qu'il désirait. Je l'ai affecté à mon département de recherche biochimique. Je lui ai donné une femme pour partager sa

couche, je l'ai nourri, soigné, protégé. (Il haussa légèrement le ton.) Il a insisté pour collaborer avec nous au plus haut niveau. Je lui ai donc donné un poste de responsabilité dans le projet. Je lui ai fait confiance. Au moment crucial, il a trahi, a tué son supérieur immédiat et a abandonné son poste en prenant la fuite. Il avait trop peur pour continuer ; il a rompu son serment. Le projet entier s'est écroulé par sa faute. Il s'est rendu ici à bord d'un vaisseau du Directoire et a tenté de prêter serment au Meneur de Jeu.

Verrick se tut. Il avait terminé.

Benteley l'avait écouté avec une surprise croissante et hébétée. Était-ce ainsi que les choses s'étaient passées ? Waring le regardait avec curiosité, attendant qu'il parle. Benteley haussa les épaules : il n'avait rien à dire. Cela le dépassait.

Cartwright prit la parole :

— Quel était le rôle de Benteley dans ce projet ?

Verrick hésita :

— En substance, il faisait le même travail que les autres 8-8.

— Il n'y avait aucune différence ?

— Pas que je me souviens, répondit Verrick après un silence.

— C'est un mensonge, dit Shaeffer au juge. Il sait qu'il y avait une différence.

Verrick dut l'admettre :

— Oui. Benteley a demandé et obtenu la même position que les autres, mais il devait mener le projet à son stade final. Nous lui faisons entière confiance.

— Et quel était ce stade final ? demanda le juge Waring.

Ce fut Cartwright qui répondit :

— La mort de Benteley.

Verrick ne le contredit pas. Il se plongea dans ses papiers jusqu'au moment où le juge lui demanda :

— Est-ce vrai ?

Verrick inclina la tête en signe d'assentiment.

— Benteley le savait-il ? demanda le juge Waring.

— Pas au début. Il était impossible de lui donner cette information : il était nouveau chez nous. Il m'a trahi lorsqu'il l'a

découvert. (Verrick agitait convulsivement la liasse de papiers.) Il a détruit le projet. Ils m'ont tous lâché.

— Qui d'autre vous a trahi ? demanda Shaeffer avec curiosité.

— Eleanor Stevens. Herb Moore.

— Oh... dit Shaeffer. Je croyais que Benteley avait tué Moore.

Verrick fit un signe d'assentiment :

— Moore était son chef. Il dirigeait le projet.

— Si Benteley a tué Moore, et que Moore vous avait trahi... (Shaeffer se tourna vers le juge Waring.) Il semblerait qu'il ait agi en serf loyal.

Verrick renifla bruyamment :

— Moore m'a trahi par la suite. Après que Benteley...

— Continuez, lui dit Shaeffer.

— Après que Benteley l'eut tué, articula Verrick avec difficulté.

— Comment ? fit le juge Waring avec irritation. Je ne comprends pas.

— Dites-lui en quoi consistait ce projet, suggéra Shaeffer d'une voix douce. Ainsi, il comprendra.

Verrick garda les yeux fixés sur la table. Il écorna une feuille de papier, puis déclara :

— Je n'ai rien à ajouter. (Lentement, il se leva.) J'ai supprimé les renseignements concernant la mort de Moore. Cela ne concerne pas vraiment notre propos.

— Quelle est donc votre position ? lui demanda Cartwright.

— Benteley est parti en abandonnant son travail. Il a quitté le poste que je lui avais confié et qu'il avait accepté en me prêtant serment.

Cartwright se leva à son tour.

— J'aimerais ajouter quelque chose, dit-il à Waring. J'ai fait prêter serment à Benteley parce que je le considérais légitimement dégagé de son serment envers Verrick. Je considère que c'est Verrick qui a rompu le serment. Il a envoyé Benteley à la mort. Un protecteur n'est pas censé envoyer un serf classifié à la mort sans obtenir au préalable son consentement par écrit.

— Oui, dit Verrick, mais il aurait dû rester à son poste. C'était son devoir.

Le juge Waring dodelina de la tête :

— Un serf classifié doit donner son accord. Un protecteur ne peut détruire son serf classifié que si le serf a rompu son serment. Ce faisant, le serf perd ses droits mais demeure propriété de son protecteur. (Le juge rassembla ses livres.) Le présent cas repose sur un seul distinguo. Si le protecteur en question a rompu son serment le premier, le serf en question était légalement justifié de quitter son travail et de partir. Mais si le protecteur n'a pas rompu son serment antérieurement au départ du serf, ce dernier est un félon, et passible de la peine de mort.

Cartwright se dirigea vers la porte. Verrick le suivit, sombre et boudeur, les mains enfoncées dans les poches.

— Fort bien, dit Cartwright. Nous attendrons votre décision.

Benteley était en compagnie de Rita O'Neill lorsque Shaeffer arriva.

— J'ai sondé le vieux juge Waring, dit-il. Il a enfin pris sa décision.

C'était le « soir ». Benteley et Rita étaient deux silhouettes perdues dans la pénombre colorée d'un des bars de la station. Une unique bougie d'aluminium crachotante éclairait leur table. Quelques fonctionnaires, debout au bar ou assis à des tables, buvaient et parlaient à voix basse. Un MacMillan faisait le service.

— Alors ? demanda Benteley.

— Elle est en votre faveur. Il l'annoncera officiellement d'ici quelques minutes. Cartwright m'avait demandé de vous mettre au courant dès que possible.

— Verrick n'a donc aucun droit sur moi ? demanda Benteley, encore incrédule. Je ne risque rien ?

— C'est exact, dit Shaeffer en s'éloignant. Toutes mes félicitations.

Rita posa sa main sur celle de Benteley :

— Dieu merci !

Mais il était incapable d'émotions.

— Je pense que ce problème est enfin réglé, murmura-t-il en regardant une nappe de couleur monter le long du mur, planer

sous le plafond avant de redescendre comme une araignée liquide, devenir tourbillon, tache, puis se reformer et repartir lentement à l'assaut du mur.

— Nous devrions fêter ça, dit Rita.

— J'ai obtenu ce que je voulais, dit Benteley en buvant. Je travaille pour le Directoire, je suis inféodé au Meneur de Jeu. C'est ce que je désirais en arrivant à Batavia. Que cela paraît loin, maintenant.

Il regarda silencieusement son verre.

— Comment vous sentez-vous ?

— À peu près comme avant.

Rita déchiqueta une pochette d'allumettes et fit brûler les fragments au-dessus de la bougie métallique :

— Vous n'êtes pas satisfait ?

— Je suis aussi éloigné de la satisfaction qu'il est humainement possible de l'être.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle avec douceur.

— Je n'ai rien accompli, en fait. Je pensais que c'était les Collines, mais Wakeman avait raison : c'est la société entière. La puanteur est partout. S'arracher au système des Collines ne suffit pas. (Il repoussa rageusement son verre.) Je pourrais évidemment me boucher le nez et prétendre que ça ne sent pas mauvais. Mais cela ne suffit pas. Il faut faire quelque chose. Tout cette structure brillante et affaiblie doit être jetée à bas. Elle est pourrie, corrompue... prête à s'effondrer. Mais il faut construire autre chose à la place. Détruire ne suffit pas. *Il faut que l'aide à construire du nouveau.* Il faut que la vie change pour les autres. Je voudrais agir de façon à transformer les choses. Il *faut* que j'agisse de façon à transformer les choses.

— Peut-être en êtes-vous capable.

Benteley tenta de percer l'inconnu, l'avenir :

— Comment ? Qu'est-ce qui m'en donnera l'occasion ? Je suis toujours un serf, lié par mon serment.

— Vous êtes jeune. Nous sommes jeunes tous les deux. Nous avons de nombreuses années devant nous. (Rita leva son verre.) Nous avons une vie entière pour changer le cours de l'univers.

Benteley sourit :

— D'accord. Je bois à cela. (Il leva son verre et toucha celui de Rita avec un son cristallin.) Mais pas trop. (Son sourire s'évanouit.) Verrick traîne toujours aux environs. J'attendrai son départ pour boire vraiment.

Rita fit brûler un dernier bout de carton au-dessus de la bougie chauffée à blanc :

— Qu'arriverait-il s'il vous tuait ?

— Il serait abattu.

— Qu'arriverait-il s'il tuait mon oncle ?

— On lui retirerait sa carte de pouvoir. Il ne pourrait jamais être Meneur de Jeu.

— Il ne le deviendra plus de toute façon, dit Rita calmement.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? Vous pensez à quelque chose.

— Je ne pense pas qu'il repartira les mains vides. Il est allé trop loin pour s'arrêter. (Elle le regarda de ses yeux noirs et graves.) Ce n'est pas fini, Ted. Il finira par tuer quelqu'un.

Benteley allait répondre lorsqu'une ombre se profila sur la table. Il leva les yeux, une main dans sa poche, contre le froid métal de l'éclateur.

— Salut, dit Eleanor Stevens. Je peux me joindre à vous ?

Elle s'assit en face d'eux, les mains croisées devant elle, un sourire figé, mécanique, aux lèvres. Ses yeux verts lançaient des éclairs. Dans la pénombre du bar, sa lourde chevelure cascada sur ses épaules nues, couleur de rouille.

— Qui êtes-vous ? demanda Rita.

Eleanor se pencha en avant pour allumer sa cigarette à la chandelle, dont la flamme se refléta dans ses yeux :

— Un nom. Rien qu'un nom. Plus une personne réelle. N'est-ce pas, Ted ?

— Vous feriez mieux de sortir d'ici, lui dit Benteley. Je ne pense pas que Verrick aimerait vous voir en notre compagnie.

— Je ne l'ai vu que de loin depuis mon arrivée ici. Peut-être vais-je le quitter, tout simplement ; tout le monde semble en faire autant.

— Soyez prudente, lui recommanda Benteley.

— Prudente ? Pourquoi ? (Elle souffla un nuage de fumée dans leur direction.) Je n'ai pu m'empêcher d'entendre la fin de votre conversation. Vous avez raison. (Les yeux fixés sur Rita,

elle parlait d'une voix cassante.) Verrick est en train de prendre sa décision. Il hésite. Il voudrait t'avoir, Ted, mais il se contentera de Cartwright si c'est impossible. Avant, il avait Moore pour tout lui mettre en équations. Mettons une valeur arbitraire de plus 50 pour tuer Benteley – mais moins de 100 pour être fusillé en conséquence. Mettons donc plus 40 pour tuer Cartwright – mais moins de 50 pour la perte de sa carte de pouvoir. Il est perdant dans les deux cas.

— C'est exact, dit Benteley. Il perd de toute façon.

— En voilà une autre, dit Eleanor gaiement. Elle est de moi. (Elle fit un clin d'œil amusé à Rita.) Ou plutôt, l'idée est de vous, mais l'équation de moi. Admettons une valeur arbitraire de plus 40 pour tuer Cartwright, et puis essayez cela : une valeur de moins 100 par Cartwright pour être tué. Ça, c'est pour Reese, et puis il y a moi, mais ce n'est pas grand-chose.

— Je ne comprends pas ce dont vous parlez, dit Rita avec indifférence.

— Moi, si, dit Benteley. *Attention ?*

Mais déjà, Eleanor, souple et silencieuse comme un chat, avait saisi le tube d'aluminium flamboyant et l'avait écrasé sur le visage de Rita.

D'un geste violent, Benteley envoya rouler la chandelle à terre où elle continua à bouillonner en chuintant. Eleanor contourna la table vers Rita, qui se cachait le visage dans les mains. Sa peau et ses cheveux étaient brûlés, et l'odeur âcre de la chair grillée se répandait dans l'atmosphère enfumée du bar. Eleanor lui retira violemment les mains du visage ; quelque chose brillait entre ses doigts – une longue épingle acérée. Elle commençait à attaquer les yeux de Rita lorsque Benteley l'empoigna par-derrière. Elle se débattit furieusement, le griffa, le piqua jusqu'à ce qu'il la lâche. Ensuite, ses yeux verts luisant d'un éclat fou, elle disparut du bar.

Benteley se retourna vivement vers Rita.

— Ça va, dit-elle à travers ses dents serrées. Merci. La chandelle s'était éteinte et elle n'a pas atteint mes yeux avec l'épingle. Essayez plutôt de l'attraper.

De tous côtés, des gens arrivaient en courant. Un aide médical MacMillan sortit de son placard et roula vers la table,

rapide et efficace, demandant aux gens de se reculer, Benteley compris.

— Allez, lui dit Rita patiemment, à travers les mains dont elle couvrait toujours son visage. Suivez-la. Essayez de l'arrêter. Vous savez ce qu'il va lui faire.

Benteley sortit du bar. Le couloir était désert. Il courut vers l'ascenseur. Un instant plus tard, il émergea au niveau du sol. Quelques rares personnes s'attardaient dans les couloirs. Au loin, il entrevit un éclair de rouge et de vert. Il s'élança dans cette direction, tourna à un angle... et s'arrêta net.

Eleanor Stevens faisait face à Reese Verrick.

— Écoutez-moi ! lui disait-elle. Ne comprenez-vous donc pas que c'est *le seul moyen* ? (Sa voix se fit aiguë de panique.) Reese, croyez-moi, pour l'amour de Dieu. Reprenez-moi ! Je suis navrée. Je ne le referai plus. Je vous ai quitté, mais je ne le referai plus jamais ! Je ne reviens pas les mains vides, n'est-ce pas ?

Verrick aperçut Benteley. Avec l'ombre d'un sourire, il prit le poignet d'Eleanor dans sa main de fer :

— Nous revoilà ensemble, tous les trois.

— Vous faites erreur, lui dit Benteley. Elle ne voulait pas vous trahir. Elle n'a cessé d'être loyale à votre égard.

— Je ne suis pas de cet avis, dit Verrick. Elle est perfide, futile. Elle ne vaut rien du tout.

— Alors, laissez-la partir.

Verrick parut réfléchir.

— Non, dit-il enfin. Je ne la laisserai pas partir.

— Reese ! gémit la fille. Je vous ai dit ce qu'ils pensaient. Je vous ai dit comment vous pouviez le faire. Vous comprenez ? Grâce à moi, vous pouvez le faire, maintenant. Reprenez-moi, je vous en supplie, reprenez-moi !

— Oui, admit Verrick, je peux le faire. Mais j'ai déjà pris ma décision.

Benteley se précipita vers eux, mais pas assez vite.

— Ted ! hurla Eleanor. Au secours !

Verrick la souleva du sol et, en trois gigantesques enjambées, il atteignit le sphincter de service. Au delà du ballon transparent, s'étendait la surface nue et sans vie de la Lune.

Verrick souleva la fille qui se débattait en hurlant et, d'un mouvement puissant, la projeta à travers le sphincter, en dehors du ballon protecteur.

Paralysé d'effroi, Benteley regarda Verrick reculer d'un pas. Les bras étendus, la jeune femme tomba sur la rocaille glacée. Son haleine congelée formait un nuage autour de sa bouche et de son nez. Elle essaya de se relever, battit des bras, le corps à demi tourné vers le ballon, le visage distendu, les yeux révulsés. Pendant un terrible instant, elle rampa vers Benteley comme un insecte battant le vide en un geste futile.

Puis sa poitrine et sa cavité abdominale éclatèrent. Benteley ferma les yeux tandis qu'une masse de plus en plus dilatée d'organes rompus venait gicler dans le vide lunaire, écoeurante explosion de viscères qui se solidifièrent immédiatement en cristaux cassants. C'était fini. Eleanor était morte.

Comme engourdi, Benteley sortit son arme. Des gens arrivaient en courant. Une sirène d'alarme hurlait inconsolablement. Verrick ne faisait pas un geste et son visage était dénué d'expression.

Shaeffer fit tomber l'éclateur de Benteley d'un coup sec :

— Cela ne sert à rien – elle est morte. Elle est morte !

— Oui, dit Benteley, je sais.

Shaeffer se baissa pour ramasser l'arme :

— Je vais garder ceci.

— Il va s'en tirer, dit Benteley.

— Oui, dit Shaeffer. C'est égal. Elle n'était pas classifiée.

Benteley s'éloigna. Il prit vaguement la décision de se rendre à l'infirmerie. Dans son esprit, des images de la morte se mêlaient au visage brûlé de Rita O'Neill et à des visions de la froide et mortelle horreur de la surface lunaire. Il s'engagea lentement dans la rampe.

Des pas lourds et une respiration rauque retentirent derrière lui. Verrick l'avait suivi.

— Attendez, Benteley, dit-il. Je viens avec vous. Il y a un petit arrangement dont je voudrais parler avec Cartwright, une transaction qui vous intéressera, je pense.

Verrick attendit que le juge Waring, maugréant, se fût enfin assis. En face de lui, Cartwright était assis très droit, encore pâle du choc qu'il avait subi.

— Comment va votre nièce ? lui demanda Verrick.

— Cela ira, répondit-il, grâce à Benteley.

— J'ai toujours pensé que Benteley avait quelque chose dans le ventre. Il sait agir quand il le faut. C'est à son visage qu'Eleanor en avait ?

— Elle n'a atteint que la peau et les cheveux, heureusement. Cela s'arrangera avec des artigreffes.

Benteley ne pouvait s'empêcher de regarder Reese Verrick, qui semblait parfaitement calme et normal. Le visage de Benteley était gris, parsemé de taches pourpres, mais sa respiration était redevenue normale et ses mains ne tremblaient plus. Il se sentait comme après une orgie de passion sexuelle, un spasme total qui l'eût entièrement vidé de force, dans sa brève violence.

— Que voulez-vous ? demanda Cartwright à Verrick. (Puis, s'adressant au juge Waring :) J'ignore le but de cette réunion.

— Moi de même, dit Waring avec agacement. Alors, Reese, de quoi s'agit-il ?

— Je désirais que vous soyez là, dit Verrick, car j'ai une proposition à faire à Cartwright, et je veux que vous jugiez de sa légalité. (Il sortit son lourd éclateur et le posa devant lui.) Je pense que personne ne niera que nous nous trouvons dans une impasse. Vous ne pouvez pas me tuer, Léon : je ne suis pas un assassin, et vous seriez punissable. Je suis votre invité.

— Vous êtes le bienvenu, lui dit Cartwright d'une voix éteinte, sans le quitter des yeux.

— Je suis venu pour tuer Benteley, mais je ne le peux pas. Pat¹. Nous sommes tous pat. Vous ne pouvez pas me tuer, je ne peux pas tuer Benteley, et je ne peux pas vous tuer.

Il y eut un silence.

¹ Aux échecs, se dit du joueur qui, n'étant pas en échec et ne pouvant déplacer que son roi, ne peut jouer celui-ci sans le mettre en échec, ce qui rend la partie nulle.

— Ou bien le puis-je ? (Il examina son éclateur.) Je pense que je vais le faire, peut-être.

— Vous seriez exclu du jeu Minimax pendant toute votre vie. Ce serait une action stupide. Qu'y gagneriez-vous ? déclara le juge Waring avec dégoût.

— Du plaisir. De la satisfaction.

— Serez-vous satisfait de perdre votre carte de pouvoir ?

— Non, admit Verrick. Mais j'ai mes trois Collines. Cela n'en serait pas affecté.

Cartwright, immobile et hochant imperceptiblement la tête, suivait le raisonnement de Verrick :

— Au moins, vous vous en tireriez vivant. Vous auriez cet avantage sur moi, n'est-ce pas ?

— Exactement. Je ne serais pas Meneur de Jeu, mais vous non plus. Ils devraient avancer la bouteille d'un cran.

Shaeffer entra dans la salle de réunion. Il salua le juge Waring et s'assit.

— Léon, dit-il à Cartwright, Verrick fait du bluff. C'est la fille qui lui en a donné l'idée avant qu'il la tue. Il n'a pas l'intention de vous tuer. Ce qu'il veut, c'est vous faire peur... (Les yeux froids de Shaeffer pétillèrent.) Intéressant.

— Je sais, dit Cartwright. Il va me proposer un choix : la mort ou un *arrangement*. Alors, Reese, que me proposez-vous ?

Verrick fouilla dans ses poches et en sortit sa carte de pouvoir :

— Un échange. Votre carte contre la mienne.

— Vous deviendriez Meneur de Jeu, fit remarquer Cartwright.

— Et vous seriez vivant. Vous vous en tirez avec la vie sauve, et je deviens Meneur de Jeu. Nous ne serions plus pat.

— Et vous auriez Benteley.

— C'est exact.

Cartwright s'adressa à Shaeffer :

— Me tuera-t-il si je refuse ?

— Oui, répondit Shaeffer après un long silence. Il vous tuera. Il ne partira pas d'ici sans vous tuer ou reprendre Benteley. Si vous refusez, il vous tue et abandonne sa carte. Si vous acceptez l'échange, Benteley sera de nouveau à lui. De toute façon, il aura

l'un de vous deux. Il sait qu'il ne peut pas vous avoir tous les deux.

— Et qui préférerait-il ? demanda Cartwright avec intérêt.

— Benteley. Il en est arrivé à avoir pour vous du respect, et presque de l'admiration. Et il faut qu'il ait de nouveau Benteley sous son contrôle.

Cartwright sortit d'une de ses poches le petit paquet contenant les cartes de pouvoir. Il les tria en prenant son temps.

— Est-ce légal ? demanda-t-il au juge Waring.

— Vous pouvez faire l'échange, grommela le juge. Les gens ne cessent de les vendre et de les acheter.

Benteley fit mine de se lever, avec un geste implorant de la main :

— Cartwright, vous allez vraiment...

— Asseyez-vous et taisez-vous, ordonna Waring. Ceci ne vous concerne pas.

Cartwright trouva la bonne carte, vérifia son numéro en consultant des papiers, puis la posa sur la table :

— Voici la mienne.

— Vous consentez à l'échange ? demanda Verrick.

— Oui.

— Vous savez ce que cela signifie ? Vous abandonnez légalement votre position. Vous n'êtes plus rien.

— Je sais, dit Cartwright. Je connais la loi.

Verrick se tourna vers Benteley. Les deux hommes se regardèrent en silence. Puis Verrick émit un grognement.

— Affaire conclue, dit-il.

— Attendez, dit Benteley, la gorge serrée. Au nom du ciel, Cartwright, vous ne pouvez pas... Vous savez ce qu'il va faire de moi, vous le savez ?

Cartwright ne lui prêta pas la moindre attention. Il remit le petit paquet de cartes dans sa veste.

— Allons-y, dit-il doucement à Verrick. Terminons-en pour que je puisse descendre voir comment va Rita.

— Parfait, dit Verrick. (Il avança la main et prit la carte de Cartwright.) Maintenant, je suis Meneur de Jeu.

Cartwright retira sa main de sa poche. Avec son petit éclateur démodé, il tira sur Verrick, en plein cœur. Sans lâcher la carte,

Reese Verrick tomba en avant sur la table, les yeux grands ouverts, la bouche béante d'étonnement.

— Est-ce légal ? demanda Cartwright au vieux juge.

— Oui, admit Waring sans dissimuler son admiration. Parfaitement légal. Bien entendu, vous perdez votre paquet de cartes.

— Je m'en rends parfaitement compte, dit Cartwright en les jetant sur la table. Je me plais dans cette station. C'est la première fois de ma vie que je viens dans une station de repos moderne. Je serais heureux de me délasser et de me dorer au soleil. Je suis un vieil homme, et je suis fatigué.

Benteley respira.

— C'est fini, dit-il, il est mort.

— Oh ! oui, fit Cartwright, c'est vraiment fini. (Il se leva.) Nous devrions descendre voir comment va Rita.

En arrivant à l'infirmerie, Cartwright et Benteley trouvèrent Rita O'Neill debout.

— Je vais bien, leur dit-elle d'une voix étouffée. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Verrick est mort, lui dit Benteley.

— Oui, ajouta Cartwright, c'est terminé. (Il alla vers sa nièce et embrassa le halo de pansements transparents qui couvraient son visage.) Vous avez perdu une partie de vos cheveux.

— Ils repousseront. (Elle s'assit en tremblant sur une table de métal scintillante.) Il est vraiment mort ? Vous l'avez tué et on ne vous a rien fait ?

— Je n'y ai perdu que ma carte de pouvoir. (Cartwright lui expliqua en détail ce qui s'était passé.) Pour le moment, il n'y a plus de Meneur de Jeu. Il leur faudra au moins un jour pour mettre en marche le mécanisme de la bouteille. (Il eut un sourire rusé.) Je devrais le savoir ; j'y ai travaillé suffisamment longtemps.

— C'est difficile à croire, dit Rita. Reese Verrick semble avoir toujours existé.

— C'est pourtant vrai. (Cartwright sortit un vieux carnet écorné de sa poche et y fit une marque.) Tout est réglé, sauf Herb Moore. L'astronef n'a pas encore atterri, et le corps de Pellig se trouve dans cette région, à quelques centaines de milliers de milles du Disque de Flamme. (Après une brève hésitation, il ajouta :) En fait, selon l'Ipvic, Moore a atteint le vaisseau de Preston et y a pénétré.

Un lourd silence s'ensuivit.

— Pourrait-il détruire notre astronef ? demanda Rita.

— Aisément, dit Benteley. Et une bonne partie du Disque par la même occasion.

— John Preston se chargera peut-être de lui, suggéra Rita sans trop de conviction.

— Ce qui se passera dépend en partie du prochain Meneur de Jeu, leur fit remarquer Benteley. Il faudrait envoyer une équipe repérer Moore. Son corps doit se détériorer. Nous pourrions le détruire.

— Pas lorsqu'il aura pris contact avec Preston, dit Cartwright d'un ton lourd.

— Je pense que nous devrions soumettre ce problème au prochain Meneur de Jeu, insista Benteley. Moore sera une menace pour tout le système.

— Ce n'est en effet que trop possible.

— Vous pensez que le futur Meneur de Jeu fera quelque chose ?

— Je le pense, dit Cartwright, d'autant plus que vous êtes le futur Meneur de Jeu. Si vous avez toujours la carte que je vous avais donnée, toutefois.

Benteley l'avait toujours. Incrédule, il la sortit et l'examina. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle lui échappa. Il se baissa hâtivement pour la ramasser :

— Et vous me demandez de vous croire ?

— Pas encore, mais dans vingt-quatre heures, vous me croirez.

Benteley regarda la carte sous toutes les coutures. Elle était absolument analogue à toutes les autres.

— Comment vous l'êtes-vous procurée ?

— Son propriétaire me l'a cédée pour cinq dollars, ce qui était un bon prix vu les cours du moment. J'ai même oublié son nom.

— Et depuis vous l'avez gardée ?

— J'en ai tout un paquet. Je vous l'ai revendue à perte, mais je voulais m'assurer que vous l'accepteriez, et que ce serait une transaction légalement valable – pas un don ni un prêt, mais une vente en règle, comme c'est d'usage.

— Donnez-moi un moment pour me remettre, dit Benteley en empochant la carte. Vous m'affirmez que c'est vrai ?

— Oui. Et ne la perdez pas.

— Vous avez donc mis au point une méthode de prédiction... ce que tous les habitants du système ne cessent de chercher. Et c'est ainsi que vous êtes devenu Meneur de Jeu.

— Non, répondit Cartwright. Je n'ai aucune formule. Je ne peux pas prédire les sautes de la bouteille. Personne ne le peut.

— Mais vous possédiez cette carte ! Vous saviez qu'elle allait sortir !

— Ce que j'ai fait, admit Cartwright, c'est de trafiquer le mécanisme de la bouteille. Au cours de ma vie, j'ai eu mille fois accès au centre de Genève. Comme il m'était impossible de prédire les sautes de la bouteille, j'ai adopté la meilleure solution de rechange : je l'ai réglée de façon à ce que les neuf prochains numéros à sortir soient ceux des neuf cartes que j'avais en ma possession. Pensez que je suis devenu Meneur de Jeu avec ma propre carte, pas avec une de celles que j'avais achetées. J'aurais dû être plus prudent : si jamais quelqu'un s'était donné la peine d'examiner cela de près, j'aurais pu être déjoué.

— Depuis quand travaillez-vous à cela ? demanda Benteley.

— Depuis ma jeunesse. Comme tout le monde, je voulais trouver un système me permettant de prédire les sautes. J'ai étudié tout ce qui a été écrit sur la bouteille, sur le principe de Heisenberg, les lois du hasard... Je suis devenu réparateur électronique ; je n'avais pas encore quarante ans lorsque je fus admis à travailler aux circuits de base de la bouteille, à Genève. Je me rendis compte alors que c'était absolument imprévisible. Tout obéit au principe d'Incertitude. Le mouvement des particules subatomiques qui conditionnent les sautes de la bouteille échappent aux calculs humains.

— Était-ce bien honnête ? demanda Benteley. Cela détruit toutes les règles.

— J'ai joué le jeu pendant des années, continua Cartwright. La plupart des gens le jouent toute leur vie durant. Puis j'ai compris que les règles étaient telles que je ne pouvais gagner. Qui continuerait à jouer dans ces conditions ? Nous jouons contre la banque, et la banque gagne toujours.

— C'est vrai, acquiesça Benteley. À quoi bon jouer quand le jeu est truqué ? Mais quelle est votre réponse ? Que fait-on quand on s'aperçoit que les règles sont telles que l'on ne peut pas gagner ?

— On fait ce que j'ai fait : on crée de nouvelles règles et on les suit. Des règles qui donnent des chances égales à tous les joueurs – ce qui n'est pas le cas du Minimax. Celui-ci, de même que le système de classification, est en notre défaveur. Je me suis donc demandé quelles règles seraient meilleures. J'ai travaillé à les mettre sur pied, puis je les ai respectées comme si elles étaient déjà en vigueur. (Il ajouta :) Et je suis devenu membre de la Société Prestonite.

— Pourquoi ?

— Parce que Preston avait lui aussi vu ce qui se passait et qu'il voulait, comme moi, un jeu où tout le monde ait une chance de gagner. Évidemment, je n'ai pas l'intention de partager les gains en parts égales, pour que tous les joueurs se retrouvent à égalité à la fin de la partie, mais je pense que chacun doit avoir une chance.

— Vous saviez donc que vous étiez Meneur de Jeu avant même qu'ils viennent vous avertir ?

— Je le savais depuis des semaines. La dernière fois que j'avais eu à la réparer, j'avais décentré la bouteille, comme je l'avais fait les fois précédentes, progressivement. Cette fois, j'ai réussi à en prendre le contrôle absolu. Elle n'opère plus du tout au hasard. Elle est programmée des années à l'avance... Mais c'est devenu inutile. Je n'avais personne pour me remplacer, à l'époque.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? lui demanda Benteley. Vous ne pouvez plus accéder au pouvoir.

— Je vous l'ai dit : je prends ma retraite. Rita et moi n'avons jamais pris de vraies vacances. Je compte passer le reste de mes jours dans une station ensoleillée, comme celle-ci. Je vais me détendre, dormir, méditer, imprimer des fascicules.

— Oui ? Sur quel sujet ?

— Sur l'entretien et la réparation de l'équipement électronique, répondit Cartwright. C'est ma spécialité.

Rita prit la parole :

— Vous avez vingt-quatre heures devant vous avant de devenir Meneur de Jeu, Ted. Vous en êtes au point où mon oncle était il y a quelques jours. Vous allez attendre qu'ils viennent vous prévenir. Je me souviendrai toujours du moment

où nous les avons entendus atterrir sur le toit. Puis le major Shaeffer est arrivé avec sa serviette sous le bras.

— Shaeffer est au courant, dit Cartwright. Nous avons tout combiné ensemble avant que je vous donne la carte.

— Le Corps respectera donc la saute de la bouteille ?

— Le Corps *vous* respectera. Votre tâche sera difficile. Les choses bougent. Les étoiles s'ouvrent comme des roses. Le Disque est une étape importante... le système entier va changer.

— Vous croyez en être capable ? demanda Rita à Benteley.

— Je le crois... Je voulais être dans une position où je pourrais transformer les choses – et m'y voici. (Soudain, il éclata de rire.) Je suis sans doute la première personne qui soit sous serment envers elle-même. Je suis à la fois serf et protecteur. J'ai droit de vie et de mort sur moi-même.

— Cela réussira peut-être, dit Cartwright, visiblement impressionné. Cela me paraît un bon serment. Vous devez à la fois assurer votre protection et faire ce qui doit être fait. Vous n'êtes responsable qu'envers votre... conscience. Est-ce le mot juste ?

— Oui, c'est le mot juste, dit Shaeffer qui arrivait en courant. Il est utilisé dans les bandes historiques. J'ai des nouvelles : l'Ipvic nous a donné un rapport final sur Moore.

Il fallut un bon moment à Cartwright avant de demander :

— Final ?

— Les techniciens ipvics ont suivi le corps synthétique jusqu'au moment où il est entré dans le vaisseau de Preston – vous le saviez déjà. Ensuite, il a parlé avec Preston, et a commencé à examiner la machinerie qui le maintient en vie. À ce point, l'image a disparu.

— Définitivement ? Pourquoi ?

— Selon les techniciens, le corps s'est fait exploser. Moore, le vaisseau, John Preston et sa machinerie ont été transformés en cendres. Une image visuelle directe a pu être captée par les observatoires.

— Un champ quelconque a pu faire exploser la bombe, suggéra Benteley. Le mécanisme était diablement sensible.

— Non. On a vu Moore ouvrir délibérément le torse synthétique et court-circuiter le détonateur. (Shaeffer haussa les

épaules.) Il serait intéressant de savoir pourquoi. Je crois que nous devrions envoyer une équipe pour voir ce qu'ils peuvent ramener. Je ne dormirai pas tranquille avant de connaître toute l'histoire.

— Je suis tout à fait d'accord, appuya Benteley avec chaleur.

Cartwright sortit son petit carnet noir et barra la dernière inscription :

— Bien. Voilà qui est réglé. Nous pourrions faire ramasser les cendres plus tard. Pour le moment, nous avons plus urgent à faire. (Il regarda l'heure sur sa grosse montre de gousset.) Le vaisseau va bientôt se poser. Si tout s'est bien passé, Groves doit avoir amorcé la descente vers le Disque de Flamme.

Le Disque était grand. Les rétrofusées hurlaient, luttant contre la gravité croissante. Des écailles de peinture métallique tombaient autour de Groves. Un cadran se brisa et quelque part ils entendirent une canalisation claquer.

— Nous allons nous écraser, dit Konklin.

Groves avança la main et ferma la lumière. Le dôme de contrôle sombra dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que... commença Konklin, puis il vit.

Une douce lumière irradiait de l'écran, un feu pâle et froid qui se reflétait sur les deux hommes et sur les machines. L'espace noir et parsemé d'étoiles avait disparu : l'immense face de la planète emplissait tout l'écran. Le Disque de Flamme était juste sous eux. Le long voyage était terminé.

— C'est étrange, murmura Konklin.

— C'est ce que Preston a vu.

— Qu'est-ce ? Une sorte d'algue ?

— Pas à une telle distance du Soleil. Sans doute des minerais radioactifs.

— Où est Preston ? Je croyais que son vaisseau allait nous guider jusqu'au bout.

Groves hésita avant de répondre :

— Mes instruments ont capté une explosion thermonucléaire il y a environ trois heures, à une distance de quelque dix mille milles. Depuis l'explosion, le vaisseau de Preston n'a plus été

repéré par mes indicateurs de gravité. Peut-être, à cause de la proximité du Disque, une si petite masse n'a...

Jereti arriva dans la cloche de contrôle.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, en voyant l'écran. Nous y sommes !

— C'est notre nouveau pays, lui dit Konklin. C'est grand, n'est-ce pas ?

— D'où vient cette curieuse lumière ? On se croirait à une séance de spiritisme. Vous êtes certains que c'est une planète et pas un serpent d'espace ? Je n'aimerais pas vivre sur un serpent d'espace, aussi grand soit-il.

Konklin quitta le dôme et descendit le long couloir bruyant et vibrant. La silencieuse lueur verte parut l'accompagner sur la rampe de descente et jusqu'au niveau principal. Devant la porte de la cabine, il s'arrêta un moment pour écouter.

Dans la soute, les autres assemblaient leurs maigres possessions : poêles et casseroles, literie, provisions, vêtements. Un murmure de voix excitées lui parvint malgré le vacarme des rétrofusées. Gardener, le technicien des fusées, commençait à leur distribuer combinaisons Dodds et casques.

Konklin ouvrit la porte de la cabine et entra.

Mary leva les yeux sur lui :

— Nous sommes arrivés ?

— Pas encore. Je vois que vous vous préparez à prendre possession de votre nouveau monde ! (Il éclata de rire.) Vous pouvez remettre tout cela en place : nous allons vivre ici jusqu'à ce que les dômes sub-surface soient montés.

— Oh... dit Mary. (Confuse, elle commença à remettre divers objets en place.) N'allons-nous pas fonder une sorte de... colonie ?

— Bien sûr, dit Konklin en touchant la cloison métallique. Ici.

Mary s'arrêta, les bras chargés de vêtements :

— Ça sera bien, Bill, hein ? Évidemment au début, cela sera difficile, mais plus tard ça ne sera pas si mal. Nous vivrons surtout sous le sol, comme ils le font sur Uranus et Neptune. C'est plutôt agréable, hein ?

— Nous nous débrouillerons très bien, dit Konklin en lui prenant galamment les vêtements des bras. Allons voir Gardener ; il distribue les combinaisons Dodds.

Janet Sibbey, nerveuse et agitée, les accueillit par une exclamation :

— Elle est trop petite ! Je n'arrive pas à y entrer !

Konklin l'aïda à fermer sa combinaison :

— Mais surtout, n'oubliez pas de faire très attention et de ne pas tomber. Elles sont d'un modèle ancien, et un caillou pointu suffit à les percer. Vous seriez morts en une seconde.

— Qui descendra le premier ? demanda Mary en fermant lentement l'encombrante combinaison. Le capitaine Groves ?

— Celui qui sera, le plus près du sas, je suppose.

— Ce sera peut-être moi, dit Jereti qui arrivait. Je serai peut-être le premier être humain à mettre pied sur le Disque de Flamme.

Ils n'avaient pas encore tous fini de revêtir leur combinaison, bavardant et riant pour dissimuler leur nervosité, lorsque les sirènes d'atterrissage retentirent.

— Tenez-vous bien, cria Konklin et vérifiez vos combinaisons !

L'astronef toucha le sol avec un rugissement, les précipitant les uns sur les autres. La carcasse frémit et les rétrofusées hurlèrent pour freiner le vaisseau fou qui labourait la surface glacée de la planète. Les lumières vacillèrent, puis s'éteignirent. Dans les ténèbres qui s'ensuivirent, les passagers furent paralysés de terreur par le hurlement déchaîné des réacteurs et le bruit aigu et déchirant du métal contre le roc.

Konklin fut projeté contre une pile de matelas. Des boîtes et des casseroles plurent sur lui. Ses doigts se refermèrent sur un longeron et il parvint à se relever.

— Mary ! cria-t-il. Où es-tu ?

Il l'entendit bouger non loin de lui.

— Ici, répondit-elle d'une voix faible. Je crois que mon casque fuit.

Konklin la rejoignit à tâtons :

— Non, ça va.

Le vaisseau avançait toujours avec des crissements terribles de métal torturé. Il ralentissait néanmoins et, après un dernier choc, s'arrêta. Les lumières revinrent un instant, puis s'éteignirent de nouveau. Quelque part, un liquide tombait goutte à goutte, régulièrement. À l'autre extrémité du couloir, le feu avait pris dans un tas de fournitures diverses.

— Éteignez ce feu ! ordonna Groves.

Jereti, un extincteur à la main, avança d'un pas incertain.

— Je crois que nous sommes arrivés, dit-il tout en aspergeant le foyer. Sa voix vibrait, ténue, dans leurs écouteurs.

Quelqu'un alluma une torche électrique.

— La coque semble avoir tenu le coup, dit Konklin. On entendrait le bruit de l'air qui fuit !

— Sortons, dit Mary d'une voix vibrante, allons voir.

Groves était déjà devant le sas. Il attendit que tous soient là, puis ouvrit les lourdes serrures à la main en expliquant :

— Il n'y a plus de courant. Les fusibles ont dû sauter.

Le sas s'ouvrit. L'air s'engouffra au-dehors avec bruit. Groves s'avança, solennel, les yeux grands ouverts. Les autres le suivirent sur la rampe, hésitants, puis décidés.

Mary trébucha et Jereti l'aïda à se relever. Un des ouvriers opticiens japonais fut le premier à toucher la surface. Il se laissa habilement glisser sur le sol rocheux et glacé, le visage enthousiaste sous le casque volumineux. Il leur sourit et agita la main.

— Tout va bien ! leur cria-t-il. Pas de monstres en vue !

Mary s'arrêta.

— Regardez, murmura-t-elle. Regardez cette lueur.

La planète leur apparaissait comme une immense plaine de lumière verte. Elle émanait de partout, du sol et des rochers, douce, diffuse, sans projeter d'ombres. Dans cette verte phosphorescence, les hommes paraissaient étrangement opaques, noires colonnes de métal et de plastique avançant d'un pas hésitant.

— Dire que ça existe depuis si longtemps, dit Jereti en donnant un coup de pied dans un rocher gelé. Et que nous sommes les premiers à le voir.

— Ce n'est pas certain, dit Groves avec sérieux. J'ai cru voir quelque chose en atterrissant. (Il empoigna l'arme puissante qu'il portait en bandoulière.) Preston pensait que le Disque provenait peut-être d'un autre système.

La structure était posée sur le sol uni. C'était une simple sphère de métal mat, nue et sans ornements. Des cristaux de glace verte voletaient autour d'eux alors qu'ils en approchaient prudemment.

— Comment diable allons-nous y entrer ? demanda Konklin.
Groves leva son arme.

— Je ne vois aucun autre moyen. (Il appuya sur la détente et décrivit lentement un cercle.) Ce doit être de l'acier inox ; peut-être de fabrication humaine.

Konklin et Groves entrèrent par la cavité encore incandescente. Une pulsation régulière parvint à leurs oreilles. Ils se trouvaient dans une sorte de chambre emplie de machines. Derrière eux, l'air s'échappait en sifflant.

— Essayez de refermer ça, dit Groves.

Ensemble, ils parvinrent à boucher l'orifice, puis revinrent examiner les machines vrombissantes reliées par de complexes circuits.

— Bienvenue, leur dit une voix douce, frêle et feutrée.

Ils se retournèrent prestement, l'arme à la main.

— Ne craignez rien, continua la voix du vieillard. Je ne suis qu'un être humain, comme vous.

Konklin et Groves étaient paralysés de stupeur.

— Mon Dieu, articula Groves, je croyais que...

— Je suis John Preston, dit le vieillard.

Un frisson glacial parcourut la moelle épinière de Konklin.

Ses dents se mirent à claquer :

— Vous nous aviez dit que son vaisseau avait été détruit. Regardez-le : il doit avoir un million d'années. Et il baigne dans cette solution.

Comme en réponse, les lèvres minces comme du papier bougèrent et le murmure minéral se fit entendre à nouveau.

— Je suis très vieux, dit Preston, presque entièrement sourd et paralysé. (La bouche grimaça un sourire.) Comme vous ne

l'ignorez sans doute pas, je souffre d'arthrite. J'ai dû égarer mes lunettes quelque part ; je ne vous vois pas très clairement.

— C'est votre vaisseau ? demanda Konklin. Vous avez atterri ici avant nous ?

La tête s'inclina dans son support.

— Il nous regarde, dit Groves. C'est effrayant.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda Konklin à l'antique créature momifiée, suspendue dans son bain nourricier.

— Excusez-moi, répondit Preston, mais je ne peux pas sortir d'ici pour venir vous serrer la main.

Konklin ferma un instant les yeux :

— Je suppose qu'il ne m'a pas entendu.

— Nous représentons la Société Prestonite, dit Groves gauchement. Nous poursuivons votre œuvre. Êtes-vous...

— L'attente fut longue, l'interrompit Preston. Que de tristes années, que de jours solitaires !

— Quelque chose n'est pas normal, dit Konklin, affolé. Il a quelque chose !

— Il est sourd et aveugle.

Konklin s'avança vers les bancs de machines :

— Et ceci n'est pas un astronef. Pas vraiment. Je pense...

— Je veux vous parler du Disque de Flamme, l'interrompit la voix sèche et désincarnée. Pour moi, cela seul importe.

— Pour nous aussi, dit Groves, interdit.

Konklin examinait fiévreusement la surface unie de l'intérieur de la sphère.

— Il n'y a pas de réacteurs ! Cela ne peut pas se déplacer ! Évidemment, il y a un bouclier anti-grav, comme dans les bouées de position. (Il se retourna brusquement vers Groves.) *C'est une bouée.* Je commence à comprendre.

— Écoutez-moi, dit Preston. Il faut que je vous parle du Disque.

— Il doit y avoir plusieurs de ces bouées, dit Konklin. Celle-ci a dû atterrir ici, attirée par la gravité. Il y en a peut-être des milliers de semblables.

Il rejoignit Groves :

— Nous ne sommes pas entrés en contact avec un vaisseau, mais avec une série de bouées. Chacune nous dirigeait vers la suivante. Nous avons suivi toute une ligne de bouées jusqu'ici.

— Faites ce que vous voulez, continuait la voix inexorable, mais écoutez ce que j'ai à vous dire.

— Taisez-vous ! cria Konklin.

— Je dois rester ici, dit Preston péniblement, choisissant ses mots avec le plus grand soin. Je n'ose pas partir. Si je...

— Preston ! hurla Konklin. Combien font deux et deux ?

— Je ne sais rien de vous, continua l'impitoyable murmure.

— Répétez après moi, cria Konklin : Mary avait un petit agneau. Sa toison était blanche comme neige.

— Arrêtez ça ! rugit Groves sur le bord de l'hystérie. Êtes-vous devenu fou ?

— La quête fut longue, continua le murmure monotone et grinçant, et elle ne m'a rien apporté. Rien du tout.

Konklin baissa la tête, puis retourna vers l'orifice qu'ils avaient découpé :

— Il n'est pas vivant. Ce n'est pas un bain nourricier, mais une quelconque substance volatile dans laquelle est projetée une image vidéo – des enregistrements audio et vidéo synchronisés le font agir de façon vraisemblable. Mais il est mort. Mort depuis cent cinquante ans.

Dans le silence, seul l'interminable murmure continua de se faire entendre.

Konklin rouvrit l'orifice et sortit à moitié.

— Ho ? cria-t-il aux autres. Venez ! Entrez !

— Nous avons presque tout entendu dans nos écouteurs, dit Jereti en s'introduisant dans la sphère. Qu'est-ce que cela signifie ? Et cette histoire sur Mary et le petit agneau ?

En voyant le duplicata de John Preston, il se tut. Les autres entrèrent à leur tour, palpitants de curiosité. L'un après l'autre, ils s'immobilisèrent en apercevant le vieillard et en entendant les mots s'égrener, à peine audibles, dans l'air de plus en plus raréfié.

— Refermez, dit Groves lorsque le dernier ouvrier japonais fut entré.

— Est-ce que... commença Mary avec incrédulité. Pourquoi parle-t-il ainsi ? On dirait qu'il... récite.

Konklin posa son lourd gant pressurisé sur l'épaule de la jeune femme :

— Ce n'est qu'une image. Il en a laissé des centaines, des milliers peut-être, éparpillées dans l'espace, pour attirer les astronefs et les diriger vers le Disque.

— Il est donc mort !

— Depuis bien longtemps. Mais regarde-le : il devait être très vieux lorsqu'il est mort. Sans doute avait-il découvert le Disque depuis plusieurs années déjà. Il savait qu'un jour des vaisseaux viendraient dans cette direction. Il voulait en amener un ici, dans ce monde.

— Je suppose qu'il ignorait que l'on aurait fondé une Société, dit Mary tristement. Il ne se rendait pas compte que quelqu'un irait à *la recherche* du Disque.

— Non, mais il savait qu'un jour ou l'autre un astronef passerait par là.

— C'est un peu... décevant.

— Non, je ne crois pas, intervint Groves. Ne vous laissez pas abattre. Seule la partie physique de John Preston est morte, et cela n'est pas tellement important.

— Je crois que vous avez raison, dit Mary, dont le visage s'illumina. C'est merveilleux, dans un sens. C'est presque un miracle.

— Tais-toi et écoute, lui dit Konklin avec douceur.

Tous firent silence et écoutèrent.

— Ce n'est pas une poussée aveugle, disait l'image décrépite du vieillard. (Ses yeux passaient sur eux sans les voir. Il ne les entendait pas. Il n'avait nulle conscience de leur présence. Il parlait à de lointains, lointains auditeurs.) Ce n'est pas un instinct animal qui nous rend fiévreux et insatisfaits. Je vais vous dire ce que c'est : c'est le but le plus élevé de l'homme – le besoin de grandir, de progresser... de découvrir de nouvelles choses... d'avancer, de s'étendre, d'atteindre de nouveaux territoires, de nouvelles expériences, de comprendre et de vivre en évoluant. De rejeter la routine et la répétition, de rompre

avec la monotonie de l'habitude, d'aller de l'avant. De ne jamais s'arrêter...

FIN